

Textes sous licence CC-BY-NC-SA

afetat@posteo.net

blog : <https://afchouya.blogspot.com>

<https://www.youtube.com/@arlettefetat8469>

PATCHWORK

DE LA MÊME AUTRICE

THÉÂTRE (*derniers titres parus*)

- Ici, c'est là-bas où on est
- Fleurs
- La croisée sous sol
- Comment voir comment ça va le matin
- La traversée
- Les engins
- Mots croisés (*avec Philippe Chignier*)

POÉSIE

- L'approche au gouffre (*épuisé*)
- Poèmes en vrac *suivi de* Rouleaux d'été

ROMANS

- Funérailles show
- 13, cours des chevaliers du mail (*collectif*)
- 13, square des 13 mai (*collectif*)

INTERNET

- blog : <https://hashtagaf.blogspot.com>
- courriel : arlettefetat@free.fr

Arlette Fétat

PATCHWORK

*Où sont celles et ceux
que j'ai croisés un jour ?
Quelques mots
un regard
une seconde amicale
et puis rideau !
Sur la suite du voyage
plus rien.*

COULISSES ÉDITIONS

Les nouvelles qui suivent ont été écrites au fil de 25 années.

Les poésies proviennent d'un travail après méditation pendant les années 2019 et 2020.

Des éclairs inclassables parsèment de récréations ce recueil.

Le tout pourrait tenter de dire que le quotidien est tout aussi étrange que l'irréel.

Je suis dans les coins
cachée comme au grand jour
en pluie de poussière.
Méandres
Entrelacs
Permanence meurtrie,
Soleil enfoui
montre-moi ton ombre.
Lumière obscène
viens me chercher.

Je porte de la violence en moi sans la déposer
ni dans les eaux déjà troubles du fleuve
ni dans l'herbe vagabonde
ni sur le goudron luisant des pneus écrasés
ni dans les ronds-points où tourne la souffrance
Je traîne cette violence
parfum aigre
dans l'espoir souterrain
de sortir de mon coin
pour une évaporation clandestine
vers le néant

Et si un jour la course du soleil s'arrête
Si le rayon qui traverse la fenêtre
ne bouge plus
mais reste là,
faisant trace de son rectangle lumineux
jusqu'à creuser le sol
et laisser l'ombre tout autour s'élever
en bordures
puis falaises.
S'il y avait un puits de lumière
immobile :
qui se jetterait dedans ?

Je vois un enfant dans les bras de sa mère
et l'enfant est très grand.
Toute une vie de bercements.

Temps qui frémit et qui passe,
rassure-moi pour l'éternité
quand le soleil trace sa journée...

STOPPING

On en voyait de plus en plus, au milieu d'un carrefour, à un stop ou sur n'importe quelle route, de ces voitures qui s'arrêtaient brusquement sans repartir. Pour plus de sécurité le chauffeur tirait le frein à main, et les passagers se mettaient à discuter entre eux, comme ça, assis dans la voiture. Ou bien c'étaient des amoureux qui avaient envie de s'embrasser et qui ne s'en privaient pas. Nous, on les évitait en les contournant par la droite ou par la gauche, lentement, en évitant d'effleurer leurs carrosseries par risque de contagion.

Et sans doute il y avait contagion puisque depuis hier, même les voitures à une seule personne se sont mises à s'arrêter n'importe où. Comme ça, à l'occasion d'un ralentissement ou d'un feu rouge. Arrêt. Stopping. Point mort avec frein à main. Puis au moment de repartir : non ! Elles restent là où elles sont, ouvrent les fenêtres en voyant que la pression atmosphérique le permet et attendent que quelqu'un passe. La conversation s'engage. Les autres voitures les contournent avec douceur, peut-être pour s'arrêter à leur tour un peu plus loin...

Finis les embouteillages ! Il n'y a plus que des groupes de réunions informelles qui s'agglutinent en nœuds routiers pour se parler.

Les routes des villes et des campagnes de notre pays sont à présent parsemées de voitures multicolores qui prennent le temps de vivre. Il y en a qui repartent quelques instants après mais il y en a qui restent longtemps là où elles se sont

arrêtées. Au milieu de l'autoroute A3, j'en ai même vu une que les oiseaux – corbeaux et corneilles – ont prise comme perchoir, reposoir intermédiaire entre deux champs semés. Avec les oiseaux sur le toit, la voiture s'intègre parfaitement dans le décor rustique, ce qui n'empêche pas les passagers de continuer à se parler, à regarder autour d'eux et à partager leurs impressions. Le réseau routier s'humanise...

J'ai ouvert ma vitre. Les éléments naturels sont avec moi. Le fleuve clapote sous le pont. Le bruit me fait penser à des chatouillements et je souris en me contorsionnant un peu. Le bout du ciel se creuse de traînées blanchâtres à reflets jaunes. La montagne se prépare à apparaître. C'est un moment important dans ma vie. J'actionne les essuie-glaces après avoir fait gicler un peu de nettoyant spécial vitres. Il faut que le pare-brise soit impeccable. Le soleil se couche en oblique et jaunit le ciel de plus en plus. Des mouettes traversent le fleuve en rase-mottes. Des vagues ridicules tentent un sursaut. Une branche morte se laisse glisser vers le barrage au moment où j'arrête les essuie-glaces. Enfin la montagne apparaît. Le sommet déchire les nuages tandis que l'horizon s'encombre peu à peu de cette immense tache triangulaire noire.

C'est à ce moment que la voiture rouge est passée. Vite, aveugle, prenant le tournant en équilibre et crissant du pneu. Il a suffi d'un tout petit caillou, ridiculement petit et pointu pour que mon pare-brise se casse et que la montagne en plein épanouissement explose ! Plus rien devant moi

qu'un trou béant bordé d'éclats de verre et un ciel vidé de son horizon.

On ne dira jamais assez le danger des voitures. J'ai laissé la mienne toute encombrée de mille morceaux coupants. Elle attend son voleur. Il la dépècera sans doute en commençant par ses pneus que j'avais changés depuis peu, puis ses ailes rutilantes et son rétroviseur grand-angle. La radio aussi n'est pas mauvaise mais il devra retrouver son code d'utilisation ou bien la jeter.

Moi, je suis partie faire du stop sur le pont. Très vite, une voiture s'est arrêtée. Je suis montée à côté du conducteur. Il n'a pas redémarré tout de suite. Le temps d'abord de se connaître un peu en engageant la conversation.

Nous sommes toujours sur le pont. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Les voitures qui veulent nous doubler ont du mal à passer à droite ou à gauche. Il leur faut monter sur un des deux petits trottoirs et racler le parapet. La plupart reculent. Elles stoppent alors derrière nous et nous entendons peu après quelques bribes de paroles ou des rires en cascades. C'est tellement plus agréable que le bruit des moteurs ou des klaxons !

LES GUEUX DU SUD

Ils étaient obligés d'y aller et Fryou n'aimait pas ça. Le même ras-le-bol depuis le début de son entrée en Étudsup : tout leur temps occupé par ce qui était obligatoire à faire, à voir, à entendre... formation Sup oblige ! Et son temps à lui ? Et ses recherches personnelles ? *La dérive magnétique dans les cœurs amoureux...* Jamais il n'arrivait à pouvoir s'y mettre. Et voilà à nouveau la journée foutue à cause de cette expo : « commémoration 1907 – 2007 – les vigneronns en colère – les vigneronns désespérés – comment la révolte mène au désespoir. »

Qu'est-ce qu'il en avait à faire du vécu des vigneronns, du pourquoi et du comment de leur disparition puisqu'il n'y avait plus de vin depuis plusieurs générations ?

Fryou fourra toutes ses affaires dans son sac et sortit de l'institut rapidement. Plus vite ce serait fait et mieux ce serait ! À la grille, il tamponna un groupe de militants qui s'étaient entourés de banderoles blanches peintes d'un rouge dégoulinant, collées à même leurs corps qu'on devinait nus dessous.

- Hé ! T'as le feu aux fesses ou quoi ?

- S'cuse ! J'ai pas le temps !

Fryou se sentit faire brusquement demi-tour. Une main ferme l'avait tiré en arrière.

- Tu sais que c'est justement des gars comme toi qui nous intéressent...

- Lâche-moi ! Pas le temps j'te dis !
 - Quand t'as pas le temps, tu le prends ! T'en penses quoi de notre devise ?
 - J'ai pas envie de réfléchir. Tu me lâches et tu me laisses partir. O.K. ?
 - O.K.... mais je te suis...
- Et en emboîtant le pas de Fryou :
- C'est forcément un truc super où tu vas pour y courir comme ça !...

La Bulle d'Expo reflétait le ciel et le haut des immeubles d'en face, tordus vers le centre comme dans la vision qu'avaient les ivrognes autrefois, il paraît. C'était le moment où jamais de ressortir de sa mémoire des dessins bizarres soi-disant faits sous l'emprise de l'alcool.

- C'est quoi l'expo que tu vas voir ?
 - Celle des vigneron.
 - ? ! !
 - La révolte des vigneron en 1907 et le désespoir des vigneron en 2007 : on doit faire une enquête pour expliquer comment l'une a pu aboutir à l'autre. Tu viens toujours avec moi ?
 - Ben !... J'suis obligée... Qu'est-ce qu'ils vont penser les autres ?
- Elle aussi* pensa Fryou, ce qui le fit éclater de rire.
- Pourquoi c'est drôle ?
 - Figure-toi que je voudrais faire des recherches sur *La dérive magnétique dans les cœurs amoureux*, c'est-à-dire montrer qu'il n'y a que les amoureux qui ne se soucient plus

de ce qui est obligatoire dans la vie quotidienne. Et je peste parce que j'ai pas le temps de m'y mettre. Mais en réalité c'est tous les jours que j'ai de la matière à prendre. J'arrête pas d'être confronté à des obligations, chez les autres et chez moi ! Tu es amoureuse ?

- Euh... ouais... un peu...

- Et bien tu te trompes. Tu n'es pas amoureuse ! Tu me suis pour ce que vont en penser les autres. Le magnétisme amoureux te ferait sortir de tes conditionnements. Tu comprends ? En réalité, l'amour est notre seule chance d'exister. Même toi qui milites, pure et dure, tu es bourrée de conditionnements, formatée pour militer... et le mec qui est au guichet, lui, il est formaté pour te trouver non conforme pour entrer... on parie ?

La militante avait oublié comment elle était : nue sous un amas de banderoles collées sur elle. Il y avait une jeune femme au guichet, toute rose et fraîche, une mèche rouge lui couvrant en partie l'œil droit. Elle écarquilla les yeux comme Fryou s'y attendait, en ouvrant délicatement sa bouche muette pendant quelques secondes. Puis, après avoir avalé sa salive, elle dit :

- Mademoiselle, s'il vous plaît, je crois qu'il vaut mieux que vous n'entriez pas dans la Bulle.

Fryou applaudit.

- Je le lui avais dit, chère Madame, la mode de demain n'est pas la mode d'aujourd'hui. C'est pas bon d'être en avance sur son temps !

Puis, toujours riant, il passa sa carte d'Étudsup dans la fente du portique qui s'ouvrit, et laissant la militante dans son

déguisement face à la fille qui ne comprenait rien, il pénétra dans la Bulle.

Fryou s'approcha d'un des écrans dispersés dans l'immense salle du premier, au milieu des banderoles qui flottaient d'un mur à l'autre. « 1907 – *La Révolte* – 2007 – *Le Désespoir*. Il se demanda l'espace d'un instant si on n'allait pas leur servir une gorgée de ce vin d'autrefois que les ancêtres buvaient, paraît-il, à chaque repas. Rouge comme le sang... On les disait « Buveurs de sang ! » dans les *Infos scolaires d'Histoire*. Sans boire de ce vin mythique, est-ce qu'on pourrait comprendre leur révolte et leur désespoir ? Il toucha l'écran et les images commencèrent à défiler.

1907 - Des dessins, mais surtout des photos montrant des groupes de gens, tous sans doute vigneron, mais bien habillés. Endimanchés. Fryou se serait plutôt attendu à des habits de gueux, comme on les appelait : Les Gueux du Sud. Là, il voyait des hommes, beaucoup d'hommes à chapeau et moustache, la chemise bien repassée et le pantalon propre. Des femmes aussi, de plus en plus de femmes à mesure que les manifestations s'amplifiaient dans le temps, en habit de fête avec rubans et dentelles. Ils se révoltaient sur des airs de fête. Musique de flûte et tambourin qui lui donnait envie de sautiller sur place. De si vieilles photos que Fryou sourit. Pas longtemps ! À force de regarder défiler le diaporama sonore, Fryou se sentit attiré par le regard de ces gens. Ces hommes et ces femmes si bien habillés pour réclamer de quoi vivre et manger, fixant l'objectif comme s'ils allaient être avalés, ces

hommes et ces femmes avaient dans leur regard quelque chose d'indéfinissable, mais qui troublait Fryou bien plus qu'il ne fallait. Est-ce de boire du vin couleur de sang qui donnait ce regard... *magnétique* ? Aucun autre mot ne convenait. Ces regards qui hypnotisaient Fryou comme jamais aucun regard dans sa vie ne l'avait fait. Et, se dit-il en n'osant plus respirer... une dérive magnétique tellement plus forte que dans le regard amoureux !

Vite ! 2007 – Des photos et des vidéo rétros. Des foules aussi, mais sans rubans ni dentelles. Des hommes plus que des femmes semblait-il, casquette et lunettes de soleil... tous pareils... anonymes au milieu des banderoles illisibles qui couvraient toute la largeur des rues... et puis aussi des vigneron dans leurs vignes en train d'arracher ce qu'il restait de ceps tordus, à moitié calcinés. Et brusquement les racines si longues et si fines, sorties de terre, qui envahissaient l'écran comme autant de griffes devenues inutiles. Des pleurs, des cris, des chants aussi qui montaient de la terre abandonnée... mais nulle part des regards magnétiques. D'ailleurs, nulle part aucun regard. Le désespoir anonyme et stérile, comme si ces vigneron savaient à l'avance qu'ils allaient disparaître.

Et pourtant, tous ces gens buvaient encore du vin autant que ceux de 1907 ! Alors ?...

Alors Fryou délaissa son écran et sortit de la Bulle. La place était devenue déserte. Il pressa le pas. Il voulait au plus vite demander à son amie Persile si le vin...

Il fut plaqué à terre par une lumière aveuglante qui lui envoyait un souffle brûlant. En même temps, il entendit la

méga-voix : « *STOP!* »... comme s'il pouvait faire autrement !

La lumière s'éteignit tandis que le souffle plus faible devenait tiède et restait là, dans son cou, pour lui rappeler de ne pas bouger. Des uniformes verts kaki approchèrent.

Non ! il ne se sauvait pas... non ! il ne savait pas ce qu'il se passait... Oui ! il aurait dû le savoir... Oui ! il avait envie de participer comme tout le monde au *plan de sauvetage en cas de catastrophe naturelle – chimique – intra ou extra-planétaire*... Oui ! il savait que c'était pour son bien... Est-ce qu'il pouvait se lever et aller vite se mettre dans les abris AntiC ?... merci... merci... merci... encore toutes ses excuses... ne le referra plus jamais... sûr !... Autrement...

L'abri était situé sous la chaussée en face de lui. Il souleva la bouche d'égout entourée d'un cercle vert et descendit. C'était plein de monde qui passait le temps, chacun à sa manière, pour satisfaire les autorités. Certains faisaient des *Whises* ou des encarts fléchés sur leur ordi de poche. D'autres papotaient. Une femme, son enfant accrochée à ses jupes, le regarda entrer avec des yeux surpris. Des yeux surpris, mais sans dérive magnétique pensa-t-il. Pour tous les autres, il n'existait même pas.

Il se rangea docilement le long du mur le plus près de la jeune femme. Sans lâcher les jupes de sa mère, la fillette tournait la tête vers lui. Et son regard d'enfant était peut-être... pas vraiment... un peu plus que celui des adultes... Fryou se rendit compte qu'il ne pensait plus qu'à la dérive magnétique des révoltés de 1907. Si ce n'était pas le vin, c'était quoi ?

La mélodie synthétique de la fin de l'alerte retentit et chacun se prépara à sortir de l'abri pour reprendre tranquillement ses activités jusqu'au prochain entraînement. Juste avant de se retrouver à l'air libre Fryou sentit un papier glissé discrètement dans sa main. Sans savoir pourquoi, il n'osa pas se retourner avant d'être dehors. Alors, de son air le plus naturel, il respira en regardant autour de lui. Personne ne faisait attention à lui en dehors de la fillette qui lui fit un signe d'adieu de la main.

Persile habitait dans une vieille maison-soleil presque à l'entrée de la forêt. C'était une maison appartenant à sa famille depuis tellement longtemps que Persile disait qu'elle ne pourrait jamais la quitter sans risquer de voir se lever tous les fantômes familiaux qui viendraient la hanter jour et nuit. Un argument qui faisait rire, mais qui lui permettait de continuer à vivre là, un peu à l'écart de la société. Elle était médecin, mais n'exerçait plus depuis longtemps pour se consacrer à ses recherches.

- Une certaine quantité de vin peut, il paraît, donner un regard brillant. Peut-être pas autant que ce que tu me décries ! Mais je sais aussi que trop de vin pris tous les jours enlève tout magnétisme à celui qui devient peu à peu alcoolique. Mon maître en médecine humaine m'avait montré une fois quelques photos d'ivrognes prises je ne sais plus où, il y a très longtemps, quand il en restait encore quelques-uns. J'aurais dû en garder une ! Quand on est jeune, on ne fait pas attention à ce qu'on a dans les mains. En tout cas, je n'y voyais que des regards rouges et vides. C'est pas comme ça qu'ils étaient ?

- Non.

Puis il lui tendit le papier qu'il avait eu en sortant de l'abri AntiC.

- Ils font en ce moment une expo sur la révolte des vigneronns de 1907. En quoi elle serait responsable du désespoir des vigneronns de 2007. C'est nous, les étudiants qui devons argumenter. Tu crois que ça a un rapport ?

Le papier était grisâtre, plutôt chiffonné, et partait par endroits en minces lambeaux de fibres grossières. Une impression avec des tampons y avait été faite : **LA RÉVOLTE EST SAINE.**

- Je ne sais pas. En tout cas ce papier vient de la Banlieue. Il n'y a que là-bas pour fabriquer des machins pareils. Ils n'ont pas le choix. Que celui d'utiliser les vieilles techniques.

- Tu t'y intéresses toujours ?

- Non.

Persile lui avait fait part un jour des questions qu'elle se posait sur la vie de tous ces gens, exclus de la civilisation, de l'autre côté de la frontière, dans la zone interdite qu'on continuait à appeler la Banlieue.

- Tu crois qu'ils savent encore fabriquer du vin ?

- Je ne sais pas. Possible. Il faudrait des vignes. Mais sait-on réellement ce qui existe là-bas ?

- Tu y as été un jour je crois, non ?

- Non. Je devais, mais je n'ai pas pu y aller. Je n'ai pas pu avoir d'autorisation pour y entrer.

- Tu voulais étudier quoi ?

- L'évolution de l'anabolisme protéique en relation avec l'utilisation des acides aminés chez les humains non

vaccinés. Nous avons, et nous avons toujours, une distorsion dans le rendement métabolique optimum avec certaines transplantations génétiques. Ça nous aurait peut-être aidés... J'ai abandonné ces recherches.

- Tu n'aurais pas pu y entrer clandestinement ?

- Je n'ai pas voulu. Je n'aurais jamais pu publier mes résultats. Tu veux savoir quoi, exactement ?

- Le nom d'un passeur fiable.

- Je n'en connais pas.

- Est-ce que tu penses que je peux trouver là-bas des gens avec le même regard que les révoltés de 1907 ?

- Tu m'as dit toi-même que déjà en 2007 ce regard n'existait plus.

- Comprends-moi ! Si jamais les exclus ont gardé les vieilles techniques..., ils ont peut-être aussi gardé...

- ... la même dérive magnétique dans leurs cœurs amoureux ?... Et s'ils boivent du sang rouge en plus...

- Moque-toi, ça fait rien. Donne-moi le nom d'un passeur ! Je veux y aller !

- Je n'en connais pas.

- Si, tu en connais !

- Comment peux-tu dire ça ?

- Parce que je suis sûr que tu y as été. Peut-être même que tu y vas encore. Je ne crois pas que tu as abandonné tes recherches pour une simple histoire d'autorisation. Et même je pense que tu les gardes dans un coin de ta vieille maison-soleil, bien cachées, bien à l'abri, peut-être même imprimées avec une vieille méthode qui garantit une conservation sur plusieurs siècles... ne me réponds pas. Je ne veux pas risquer de te trahir un jour. Je veux simplement

des noms fiables de passeurs que tu aurais pu prendre si tu avais voulu... O.K. ?

Il était cagoulé en rouge bordeaux. On ne voyait que ses lèvres charnues à peine gercées et ses yeux, puissants, aussi puissants qu'un éclat d'acier, froids à vous laisser une bonne distance entre lui et vous. Dérive magnétique inversée. Regard de félin. Impossible pour Fryou de soutenir longtemps ce regard. Aucune fascination d'ailleurs. Rien que de la peur. Mais il avait ce qu'il voulait : un passeur pour aller dans la zone interdite, la Banlieue Sud, polluée, dangereuse, rebelle à toute mesure de bien-être depuis la nuit des temps, telle qu'on la représentait dans tous les documents disponibles.

- Pour le retour, ne compte pas sur moi. Trop dangereux. Tu trouveras sur place, peut-être. Peut-être pas. J'en ai connu beaucoup qui ne sont jamais revenus. Tu veux toujours partir ?

Ce sont les seuls mots que Fryou a entendus du passeur. Tout le reste s'est fait par gestes. Le moins possible. Des gestes simples : motus et bouche cousue au moment de dire pourquoi il voulait passer - le prix – le doigt sur la carte pour fixer le lieu de départ – l'heure – puis par ici... et enfin par là pour lui indiquer la fin du passage. Il faisait nuit noire et jamais Fryou ne pourrait retrouver seul le chemin pour revenir. Trop tarabiscoté. Volontairement sans doute, comme le choix de rues sans éclairage. Les yeux d'acier voyaient comme des yeux de chat.

Le voilà en zone interdite, la zone de tous les dangers gravés dans son esprit depuis qu'il était né. Là où la pauvreté rime avec maladie, saleté, voleurs et assassins. Il respira à pleins poumons : l'air de la Banlieue semblait respirable. Il était dans le noir total. Il n'avait que la direction du doigt du passeur pour se décider à avancer. Il eut brusquement très peur. Et si ce n'était la certitude que Persile pénétrait dans cette zone et en revenait, il se serait mis à pleurer comme un enfant.

Il fit un pas et *les* sentit autour de lui. Tout autour dans ce noir d'ébène, il sentait la présence d'une foule humaine qui le dévisageait. Ces gens n'avaient peut-être pas le regard magnétique des révoltés de 1907, mais il savait désormais qu'ils voyaient aussi dans le noir. Comme le passeur.

Un pas de plus et la foule se rapprocha de lui. Alors il cria – ou plutôt il tenta de crier tant la peur lui serrait la gorge - ***LA RÉVOLTE EST SAINE !***

On l'avait entendu, car la foule se mit à rire. Quelques-uns d'abord, puis tous. La foule n'était en fait qu'un groupe d'une dizaine, pas plus, hommes et femmes, et même au milieu, Fryou distingua un rire d'enfant. Il se détendit. Un rire d'enfant est toujours rassurant. D'ailleurs, à mieux entendre, les rires étaient plutôt francs, sincères : de sympathiques rires moqueurs. Alors Fryou osa :

- Je viens seulement vous voir...

Silence.

- Je cherche les regards des vigneron révoltés de 1907...

Silence.

- Je voudrais savoir si vous buvez encore du vin...

- Lumières !

Il y eut des crépitements d'allumettes et de briquets. Puis chacun ayant sa bougie allumée devant lui, Fryou put les voir. Lentement, il les contempla en tournant sur lui-même. Il était fasciné : il avait sous les yeux les personnages des photos de l'expo de la Bulle avec les beaux habits, chapeaux et moustaches pour les messieurs, rubans et dentelles pour les dames... et il y avait aussi leurs regards ! Ces mêmes regards qui l'avaient tant fasciné, magnétisé au point de risquer sa vie pour arriver jusqu'ici.

Alors un homme se détacha. Le visage émacié, avec sa barbe et sa moustache. Il reconnut celui qui parlait sur les photos de l'expo, celui qui avait été reçu par Clemenceau. On entendait même un vague extrait enregistré d'un de ses discours. Mais il ne se souvenait plus de son nom... Albert... ?

- C'est nous les révoltés de 1907, photos prises il y a 6 mois par le service de com. des autorités culturelles. Et c'est nous les désespérés de 2007 qui arrachons des vignes qui n'existent plus, filmés par le même service de com. Ils nous ont payés en nous donnant les costumes. Nous sommes beaux, n'est-ce pas ?

- Mais votre regard... est-ce que vous êtes amoureux ?

De nouveau il y eut quelques rires. Fryou rougit en se trouvant stupide.

- Je ne comprends pas. Pourquoi ?

- Pour que vous, les étudiants, puissiez argumenter pour maintenir chacun dans sa case, bien tranquille. Il y a un souffle de révolte depuis quelque temps par chez vous. De plus en plus, qui disent ouvertement « y'en a marre ! » « tout est nickel, mais à quel prix ? »... des petites choses

comme ça qui n'ont l'air de rien, mais qui sont la porte ouverte à trop de questions. Alors, faire travailler la jeunesse intelligente, l'avenir du pays, pour démontrer que la révolte conduit au désespoir... C'est une façon sûre de tuer dans l'œuf l'idée même que ça pourrait être autrement.

- Mais... en 1907...

- Il y a eu une révolte. Une vraie qui a abouti à de vraies lois qui ont permis... enfin bon, il paraît que c'était bien pour eux. Et en 2007, il y a eu vraiment des désespérés. Mais ce n'était pas à cause de la révolte de leurs grands-parents ! C'était cette idée dans l'air, que plus rien ne servait à rien... du chacun-pour-soi... à se battre seul contre tous... Jusqu'à se protéger de ceux qui ne rentraient pas dans les rangs, de ceux qui faisaient peur... et la zone interdite est née... C'était pas difficile. La séparation était déjà dans les têtes. Tu veux voir la vraie doc ? Celle que nous avons... et que nous tenons cachée aux autorités culturelles qui manipulent toutes les images, pour qu'un jour peut-être... la vérité... quand le moment sera venu !

Ils l'emmenèrent vers un grand bloc de béton posé de guingois contre un mur de papiers et de cartons de toutes les couleurs, ficelés entre eux. C'était donc là qu'arrivaient leurs emballages... Et eux en faisaient des murs... Ils pénétrèrent dans le bloc par une minuscule ouverture au ras du sol. Dedans, il y avait un vieil ordinateur antique relié à une batterie à pédales. Un jeune homme attendait pour pédaler, souriant dans son costume, pantalon velours à grosses côtes et chemise immense en coton blanc recouvert d'un mince gilet sans manches. Mais ce qui le laissa

abasourdi, c'était de voir la fille militante qui avait été nue sous ses banderoles. Éclairée par une vieille lampe à diode électroluminescente comme il n'en existait plus que dans les cours de physique pour amuser les élèves, elle portait une longue robe à pois bordée de trois volants, ainsi qu'un ruban qui tombait de ses cheveux attachés en chignon... Elle lui sourit et à un signe de sa main, le jeune homme se mit à pédaler. Le vieil ordinateur s'alluma et la jeune fille enfourna une espèce de DVD des premiers temps, comme on n'en trouvait plus de l'autre côté de la frontière !

Il regarda et il écouta. Ou plutôt il se rendit compte qu'il n'y avait pas de son. Pas de musique, pas de discours enregistré en 1907. Seulement des dessins et quelques photos en noir et blanc. De plus, la reconstitution dans la Bulle avait éliminé la fin de l'histoire. Comment de 87 partis d'Argeliers, ils étaient passés à au moins 600 000 manifestants en trois mois. Comment le 17^e régiment d'infanterie s'était mutiné aux côtés des vigneron en mettant sa crosse en l'air. L'arrivée de l'armée... les ordres de Clemenceau et les morts... et la fin de la révolte avec enfin la loi contre les fraudes... Des gens fiers de se battre et toujours dignes au milieu de leur drame.

- Et 2007 ?

- Nous n'avons rien trouvé sur le désespoir des vigneron en 2007. Les vignes ont sans doute été peu à peu arrachées, chacun seul dans son malheur, et surtout sans caméras.

- Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

Le jeune homme en chemise bouffante blanche arrêta de pédaler et l'ordinateur s'éteignit. La jeune fille s'approcha de Fryou :

- Nous cherchons des gens comme toi pour que peu à peu le doute revienne dans les esprits. Sans le doute, il n'y a pas de vérité qui peut sortir... et sans la vérité, aucun changement n'a d'intérêt.
 - ... mais c'est risquer ma place en Étudsup !
 - Comme ça tu auras du temps pour t'occuper de *la dérive magnétique dans les cœurs amoureux* !
 - Ne te moque pas de moi.
 - Pour nous, c'est notre seule chance.
- Puis, en soulevant avec grâce un coin de sa robe au-dessus de ses mollets :
- Je peux t'aider, tu sais, dit-elle en l'entraînant vers la sortie.

Le jour commençait à poindre. Une mince brume rendait la Banlieue évanescence, semblable aux matins qu'il avait vus dans le cinéma impressionniste allemand du 20^e siècle. Il aperçut à nouveau les murs faits avec tous les emballages du monde civilisé. Et derrière ces murs, il y avait des gens qui vivaient. Tout un monde qui s'éveillait sans cris de guerre ni bagarres, mais avec un soleil caché derrière les fumées ventilées jour et nuit, dispersées vers la Banlieue sans qu'il ne se soit jamais posé la question de savoir où et comment s'évacuaient leurs... Le sol était humide avec quelques flaques d'eau par endroits. Un sol en terre battue. Mais la jeune fille le tirait si fort qu'il n'eut pas le temps d'en voir davantage.

- Si tu veux rentrer, c'est maintenant. Après, ce sera trop tard.

Elle le conduisit vers d'immenses immondices. Le dépotoir des gens civilisés. Un tunnel était creusé au milieu, qu'ils prirent, jusqu'à se retrouver dans la zone des incinérateurs des hôpitaux. Le tunnel, à sa sortie, était si mince qu'ils s'étaient arrêtés l'un contre l'autre.

- Je m'appelle Staele. Ça fait longtemps que je t'ai repéré. Tu n'es pas comme les autres, je le sens. Promets-moi de ne jamais me reconnaître une fois passée la frontière !

- Je te le promets. Mais toi...?

- J'ai décidé de me battre pour eux.

Ils se parlaient les yeux dans les yeux et elle déposa un petit baiser sur ses lèvres. Puis dans un murmure :

- Tu veux toujours savoir d'où vient leur regard magnétique ?

- Bien sûr !

- De la misère... et de la faim... mais ça, je te le montrerai si tu reviens. Va-t'en vite !

Et elle le poussa hors du tunnel avant de disparaître au milieu des détritiques.

*Nouvelle publiée dans « Nouvelles de la révolte »
Éditions Cap Béar - 2007*

INACHEVÉ 1...

Puis elle souffla sur sa main. Le moucheron surpris se décrocha et disparut. Il y avait de l'air chaud, paresseux et tendre. Il y avait les ombres des arbres qui gigotaient comme des folles. Peu de monde. Un chien traînant la langue rasait les roues des voitures du parking. Un bonhomme minuscule, les fesses en couche, courait après le chien. La mère hésitait entre l'admiration et la peur.

Eysa descendait les marches toute raide. Si le vélo fonçait droit vers le bonhomme minuscule, c'est que le chien avait traversé comme les chiens, brusquement, et que la mère avait mal choisi. À dix centimètres de l'enfant, le vélo se coucha par terre sur lui-même au milieu des cris. En s'approchant de plus près, on aurait pu voir la pédale de droite faire éclater le corps d'un moucheron au moment de l'impact sur le sol. Mais cela ne présente pas d'intérêt. Eysa se dirigea vers sa voiture. Elle mit le contact et fit marche arrière. Dans son rétroviseur la mère s'enfuyait en pleurant, son bien serré contre son cœur, et le vélo se redressait prêt à repartir.

Arrivée chez elle, Eysa se jeta sur son lit pour pleurer. Ne pas hurler pour les voisins trop près mais au moins crier doucement, profondément, avec un râle ininterrompu du souffle meurtri qui lentement remplirait l'espace. Quand elle se fut débarrassée du trop plein de sa souffrance, elle se releva, ôta son pantalon, détacha sa jambe de bois, puis, couchée en travers du lit, elle passa toute la nuit à se demander pourquoi l'homme qu'elle aimait ne l'aimait pas.

Au petit matin, Eysa, les yeux entourés de poches, avait conclu que la seule raison du manque d'amour de l'homme de sa vie était sa jambe de bois. Une jambe banale, en bois de peuplier qu'elle oubliait de cirer bien souvent et qui, posée sur le fauteuil le pied en l'air, n'avait rien d'érotique. En fait elle tournait autour de cette question depuis quelques temps sans jamais oser regarder le problème en face. Cette nuit d'insomnie l'a obligée à se cogner dans ce mur : elle devait absolument acquérir une superbe jambe en bois d'ébène satiné, le nec plus ultra, galbée à la Maryline. Et aussitôt une douleur en pointe l'oblige à se plier en deux. Douleur qui va passer. Qui doit passer. Elle venait juste de penser au prix de la jambe, au crédit à faire, aux remboursements sur trois ans, aucune jambe d'amour n'étant acceptée par la Sécurité Sociale. Ah ! L'Amour ! Combien d'autres s'y sont ruinées ! ... Mais lui en valait la peine. Lui était différent. Lui était etc...

PUZZLES

- Je ne sais pas !
 - Vous avez perdu votre astronef avec votre co-pilote dedans et c'est tout ce que vous pouvez dire: *Je ne sais pas* !!!
 - Aussi étrange que ça puisse paraître, oui. J'étais dans la capsule externe pour photolocaliser les gisements que nous recherchons et soudain, je ne sais pas : plus rien. Seulement moi, revenu ici sur Focus 02, tout seul.
 - Rudi, nous sommes obligés de vous soumettre aux tests de conscience rétro-active.
 - Je comprends !
-

- Il n'y avait pas de fleuve ici !
Elvire essaie d'expliquer l'incroyable à ce journaliste. Mais visiblement derrière ses lunettes cassées, il ne comprend pas...
 - C'est le Lez qui passe à Montpellier, pas le Rhône ! Avant, ici, il y avait la rivière le Lez ! Et mon amie habitait de l'autre côté.
 - Et maintenant, elle habite où ?
 - Je ne sais pas.
- Et puis elle arrête de parler et s'en retourne chez elle. Le Rhône ou le Lez, de toutes façons vu les orages qui se préparent, ça inondera pareil...

Elle a pourtant bien dit qu'il n'y avait pas eu de tremblement de terre. La région était sur une bande à risque de séismes maximum, et ça faisait longtemps que tout le monde était au courant. C'est pas pour ça qu'on déménage ! Elle a comparé avec ceux qui habitaient près d'un volcan... Mais là, elle était sûre qu'il n'y avait pas eu de tremblements de terre... Un chamboulement de terre, oui. Un chamboulement sans secousse et presque sans dégât. Sauf qu'elle n'a plus rien reconnu avec le Rhône brusquement là, Avignon de l'autre côté de sa maison et son amie qui était partie. Je l'ai regardée bizarrement avec mes lunettes cassées qui devaient faire comme une zébrure dans mes pupilles et elle a dû trouver ça inquiétant. Avec les voisins qui n'étaient plus les mêmes - paraît-il - et qui se regardaient d'un air douteux depuis le fameux chamboulement, sûr qu'elle a décidé de se taire plutôt que de passer pour folle. Je ne sais pas ce que je vais mettre dans mon article. D'autant que les voisins... Ils ont fermé leur porte comme si je n'existais pas.

À partir de quand peut-on parler d'un évènement mystérieux ? D'un côté nous avons les vitres de l'Hôtel de Région du Languedoc-Roussillon qui se sont brisées au même moment où un ovni a été détecté par les radars de l'aéroport. Coïncidence ? Plus tard, une habitante du quartier ne reconnaît pas le fleuve qui passe devant sa maison. Tous les autres habitants refusent de parler et s'enferment chez eux. Alors qu'aucun mort ni blessé ne

nous est signalé, comment peut-on être sûr que nous sommes en présence...

Georges froisse l'article qui vient de sortir de l'imprimante. Personne ne voudra de cet article. Rien à dire. Rien d'extraordinaire à raconter. On ne fait pas la Une avec le charabia d'une jeune femme qui prétend que le Rhône ne passait pas devant chez elle, alors que pour tout le monde... Georges éteint son ordinateur, reste pensif quelques instants devant l'écran noir où son visage se reflète avec ses lunettes aux branches rafistolées de scotch... ça n'intéresse personne... que lui.

À cause de l'ovni ? Peut-être... peut-être pas... Son copain à la tour de contrôle lui a dit qu'ils en avaient souvent des ovnis sur leurs radars. Tellement souvent qu'ils n'y faisaient plus gaffe. Fini les rapports obligatoires qui donnaient du boulot en plus et ne menaient jamais à rien. Depuis quelques années, celui qui voyait un ovni sur son radar *ne le voyait plus*. Tous les ovnis qui passaient disparaissaient aussitôt. C'était devenu un non-événement.

Mais celui-là ? Celui-là semblait avoir une excroissance à son flanc droit qui se balançait d'avant en arrière, comme un point attaché à un fil. Et celui-là, dans les secondes qui ont suivi son apparition a envoyé un message que le copain a capté. Tout un fichier électronique qu'il a aussitôt transféré sur la clé USB qu'il tendait à Georges.

- Je pars en congé demain. Avec Mylène. J'ai même pas ouvert le fichier. Tu comprends, j'ai pas envie de tout annuler. Tout le monde se fout des ovnis. Pourquoi je n'oublierais pas le truc pendant une semaine ? Garde ça

jusqu'à mon retour. Je verrai ce que j'en ferai après. Tu veux bien ?

Georges bien sûr a tenté d'ouvrir le fichier. Le fichier en s'ouvrant n'a rien montré sur l'écran mais a aussitôt déclenché l'imprimante qui s'est mise à réclamer des feuilles et des feuilles... Et quand tout s'est arrêté, Georges a un peu tiqué en voyant que le fichier avait disparu de la clé de son copain. Heureusement qu'il y avait tout imprimé sur papier !

Georges a pris les feuilles. Elles étaient numérotées en chiffres romains en bas à droite. Jusque-là rien d'extraordinaire. Mais dessus, il y avait des poèmes. Que des poèmes d'amour comme on en fait quand on est au collège, naïfs et fades. Des milliers de poèmes d'amour sans intérêt.

Et le voilà devant son ordinateur éteint qui se demande quel rapport il y a entre l'ovni, les vitres de l'Hôtel de Région, et ces poèmes d'amour... Il ne sait pas encore que le Rhône a remplacé le Lez puisqu'il décide seulement d'aller faire son enquête sur place à ce moment-là.

Rudi est allongé sur le matelas à même le sol. D'accord pour l'expérience, on ne lui a attaché ni les bras ni les jambes. On vient de lui injecter le sérum mono-alpha bloquant pour que la partie de son cortex qui dirige sa mémoire sensorielle s'endorme. Libre de toute censure de quelque ordre que ce soit, sa mémoire implicite va lui faire revivre les souvenirs de ces derniers jours qui doivent

apparaître dans l'insert cérébralier installé dans la pièce d'à côté. Les électrodes à infra-rouges qui le relie à l'insert ont été soigneusement collées sur son crâne, après rasage local. Sans fil, il peut se croire allongé pour une sieste.

Il est dans l'astronef avec Chlour. Le paysage est noir. Focus 02 est très loin. A peine s'il peut remarquer le point lumineux qu'il sait être la Terre. Un bref cliché-souvenir de leur première venue sur Terre avec... Puis aussitôt une forte émotion : il en veut à Chlour ! Il est surpris de cette idée mais sa conscience est claire là-dessus. Il lui en veut terriblement. Chlour est pourtant son ami. Ami d'enfance depuis qu'ils sont en âge de trafiquer les puzzles de l'univers virtuel. Les mêmes ne jouent plus à ça aujourd'hui sur Focus 02, mais il y a 20 ans, c'était le jeu qui faisait fureur et Chlour et lui étaient une des meilleures équipes. Des super-gagnants. Toujours ensemble, à la loyale ou en trichant. Plaisir vif de cette période de sa vie puis retour dans l'astronef et dans son ressenti : *il en veut à son ami Chlour*. Pourquoi ? Rudi s'agite sur le matelas. Résistance... ses souvenirs deviennent flous... conscience faible... à peine s'il aperçoit Chlour devant lui, de dos, affalé sur le tableau de bord, et qui écrit...

*Il y a tes cheveux dorés
et tes yeux si beaux
mon cœur est affolé
je n'ai plus de repos.*

Débarrassée du journaliste bizarre, Elvire traverse le pont et s'en va à la recherche de son amie. Son amie habitait de l'autre côté du Lez... pas du Rhône, du Lez... Mais il n'y a plus de Lez et Elvire marche des heures dans cette ville d'Avignon qu'elle ne connaît pas et où sa mémoire lui dit qu'avant le chamboulement... à moins que ce soit dans sa tête qu'il y ait eu le chamboulement. Car personne, dans ces rues, ne semble s'inquiéter d'habiter si près de Montpellier. Et si son amie n'avait jamais habité de l'autre côté du Lez ?... ni du Rhône ?... D'ailleurs, il n'y a pas sa maison par ici. Il n'y a même aucune des maisons dont elle se souvient. Où elle est exactement ? Et ses souvenirs si précis qui semblent faux, d'où viendraient-ils ? Juste avant le chamboulement, son amie lui a téléphoné. Ça, elle en est sûre. Elle venait juste de remplir sa baignoire pour prendre un bain. Au moment de mettre un pied dans l'eau, le téléphone a sonné. C'était Jeanne. Pour lui parler une fois de plus de son histoire farfelue... sa rencontre avec... Elvire se rappelle comment elles avaient ri la première fois où Jeanne lui en avait parlé. Mais Elvire sait aujourd'hui que ce n'était pas le même rire. Ni la même excitation. Et *il* avait repris contact et *il* lui donnait un rendez-vous, à Jeanne, sur les bords du Lez ! Et Jeanne avait peur, très envie d'y aller mais si peur ! Et Jeanne appelait son amie pour qu'elles aillent toutes les deux là où *il* devait... enfin c'était toujours pareil avec Jeanne, des histoires incroyables. Inimaginables. Et qu'on faisait semblant de croire pour ne pas lui faire de peine. La différence cette fois, c'est que Jeanne avait disparu, et le Lez, et toute une région sans que personne ne semble s'en

soucier. Trop facile de penser que c'était la mémoire d'Elvire qui était défaillante et que c'était elle qui inventait toutes ces histoires à dormir debout !

En traversant à nouveau le Rhône pour rentrer chez elle, Elvire se dit qu'elle avait peut-être eu tort de ne pas en dire plus au journaliste... folle pour folle... mais où était-il maintenant ?

*Mes nuits sont sans sommeil
Je ne pense qu'à toi
La perle des merveilles
Je ne suis rien sans toi.*

Il a fallu attacher Rudi qui s'agitait face à sa conscience rétro-active. Visiblement, certains de ces souvenirs lui faisaient mal à vouloir se montrer et il se cabrait malgré lui pour tenter de tout renvoyer dans son inconscient. Mais tant que le sérum faisait effet, la lutte était perdue d'avance. Simplement du temps perdu et de la souffrance inutile. Les parasites sur l'insert cérébralier dérangent le bon fonctionnement de l'enregistrement. Il a fallu attacher Rudi. Son cœur battait à tout rompre.

- Chlour ! J'ai lu ton message sans faire gaffe. Ne me dis pas que tu es venu pour la revoir ?
- Je ne te le dis pas !
- Focus 02 est à des années lumières... Tu sais très bien qu'en réalité...

- Ne me fais pas un cours, s'il te plaît. Je veux simplement la revoir une fois.
- Mais ça ne fait pas partie de notre mission...
- Je souffre Rudi, comme jamais j'ai souffert...
- Tu as détourné notre trajectoire !
- Je veux faire encore davantage.
- Qu'est-ce que tu dis ?
- Si tu es mon ami...
- NON ! hurle Rudi sur le matelas.

Il y a dans l'insert l'image floue de Rudi et de Chlour enfants, vainqueurs d'un tournoi, heureux et riant... puis la nacelle pour leur entraînement qui tourne, tourne, tourne... et le ciel noir de Focus 02 sans étoile... puis à nouveau enfants...

- Jure-moi !
- NON ! hurle Rudi. NON !

*Lumière de ma vie
Tu es mon seul amour
A partir d'aujourd'hui
Je t'aimerai toujours.*

Elvire sonne timidement à la porte. Le policier de garde déclenche le système d'ouverture.

- Bonjour. C'est pour déposer un avis de recherche.
- Je vous écoute.

- Mon amie Jeanne a disparu... depuis le grand chamboulement... et sa maison aussi qui était de l'autre côté du Lez... qui a disparu lui aussi... avec toute une région...
Le policier la regarde. Il est tout jeune et presque plus timide qu'elle. C'est sa première garde. Il est tout seul et devant cette déclaration aussi farfelue, il ne sait pas quoi faire.
- Nous allons reprendre, dit-il pour se donner du temps. Elvire commence à redire que son amie Jeanne... puis devant le regard qui se remplit de frayeur du jeune policier :
- Excusez-moi ! C'était une plaisanterie.
Vite elle s'en va.
-

La conscience de Rudi se voile de plus en plus. Rudi est envahi de tristesse. Il pleure. Son corps empêché de bouger lui fait mal à essayer de se tordre dans tous les sens. Personne dans l'équipe ne veut faire de mal à Rudi.

- Arrêtez l'enregistrement ! Peut-être que nous en avons assez pour comprendre.
Alors deux de ses collègues vont le détacher et le prennent dans leurs bras pour le consoler.

*Je sais qu'un jour on se retrouvera
que plus rien ne nous séparera
mon amour toi et moi
pour l'éternité ce sera.*

Georges a tout lu une fois de plus. Aussi insipide au début qu'à la fin. Une farce d'un surdoué en informatique qui est arrivé en même temps que le signal de l'ovni. C'est tout. Mais sur l'écran de son ordinateur éteint, il se voit les feuilles à la main, il voit ses lunettes cassées, et brusquement il se souvient...

Il dormait ce jour-là. Il s'était endormi en lisant un article parfaitement ennuyeux sur la neutralité des médias. Il se souvient de son rêve. Mais était-ce un rêve ? Georges a laissé tomber le journal de ses mains et s'est levé comme poussé par une force inconnue. Il a pris le tram. Il était seul dans la rame. Le jour déclinait avec un ciel sulfureux comme il y en a souvent dans la région. Le tram s'est arrêté. Les portes se sont ouvertes et Georges est descendu. Seul. Il est seul en pleine campagne, au bord d'une rivière dont il savait le nom. Un nom qu'il connaissait et qui s'est effacé, comme il effaçait les leçons sur les tableaux noirs de son enfance : la brosse qui passait sur les mots ne laissait à la place que sa marque blanche. Puis il voit qu'il n'est pas seul. Il y a une jeune femme qui attend là, sagement assise au bord de la rivière. Elle regarde le ciel flamboyant. Elle sursaute en voyant s'approcher Georges. Elle a peur. Elle se lève et se met à courir le long de la berge. Georges a juste le temps de penser qu'il doit la rattraper pour la rassurer qu'un souffle fantastique le projette dans un tourbillon loin de tout... L'instant d'après, il s'est retrouvé dans son fauteuil, le journal à ses pieds... et ses lunettes cassées.

Maintenant il se souvient. Maintenant il sait pourquoi il cherche à comprendre cet évènement mystérieux qui a fait voler en éclat toutes les vitres de l'Hôtel de Région et dont

personne ne s'inquiète... Se pourrait-il qu'un rêve ait la puissance de la réalité pour venir transformer des choses sans que personne n'en ait conscience ?

Rudi se sent mieux. Il remercie chaleureusement ses collègues. Puis :

- Rudi, nous n'y arrivons pas. Nous avons trop peu d'éléments. Il nous manque des pièces essentielles pour tout reconstituer. Est-ce que vous êtes d'accord avec nous pour essayer de comprendre ce qui s'est passé ? Nous ne pourrions plus envoyer personne en mission si nous ne comprenons pas ce qui est arrivé.

- Oui.

- Racontez-nous comment vous gagniez si souvent aux puzzles de l'univers virtuel.

- Désolé mais tout cela est effacé de ma mémoire.

- Rien ne s'efface jamais. C'est seulement enfoui plus profondément.

Un temps de silence que chacun respecte. Arrive une vague idée toute effilochée :

- Il me semble que tout effacer de notre mémoire était la condition pour être sûr de gagner.

- Vous voulez dire que Chlour et vous arriviez volontairement à tout effacer de votre mémoire ?

- Oui. C'était le plus sûr moyen de ne pas avoir à mentir.

- Parce que vous trichiez, n'est-ce pas ?

- Comment le savez vous ?

- Vous nous l'avez dit sous mono-alpha bloquant.

Rudi sent son corps qui se remet à vibrer de souvenirs anciens, tellement enfouis qu'il lui faut toute la sympathie de ceux qui l'entourent pour laisser remonter à la surface ce qu'il avait mis tant de soin à oublier. Il contrôle sa respiration pour la maintenir ample et régulière.

- Pour gagner, il fallait finir le puzzle avant tout le monde. Et Chlour avait trouvé la combine pour faire disparaître une ou deux régions de l'univers virtuel... il savait raccorder les morceaux.

- Et personne ne voyait rien ?

Le regard de Rudi se perd dans ce monde oublié de l'enfance.

- On était la meilleure équipe. Moi... moi... je savais comment faire disparaître de la mémoire visuelle certaines choses. Une préparation toute simple. L'action sur le lobe préfrontal est immédiate. Pratiquement sur tout le monde. On offrait à boire à tous et... et même nous, on buvait et on oubliait...

*Je t'emmènerai à des années lumières
Avec ce que tu aimes on partira
A l'autre bout de l'univers
Pour l'éternité on s'aimera
On s'aimera
On s'aimera
On s'aimera...*

Georges a retrouvé Elvire au bord du Rhône. Le fleuve puissant s'écoule devant eux. La pluie commence à tomber.

- Le jour où les vitres de l'Hôtel de Région ont explosé, la météo a signalé une pluie fine d'une composition inconnue, même en comparaison des pluies qui nous viennent du désert.
- Je ne crains pas la pluie.
- Vous avez retrouvé votre amie ?
- Non. J'ai trahi notre amitié. Je ne suis pas allée avec elle à son rendez-vous... Alors je l'attends pour me faire pardonner.

Publiée dans la revue Géante rouge n°7 - 2007

FLASH 1

Tragédie

- *ANTIGONE* : Ils se sont battus.

- *CRÉON* : Et alors ?

- *ANTIGONE* : Mon frère Polynice est mort.

- *CRÉON* : Ça devait finir comme ça. Il n'était pas à la hauteur.

- *ANTIGONE* : Il faudra l'enterrer. Je préviens les pompes funèbres.

- *CRÉON* : Il n'y aura pas un sou pour le perdant !

- *ANTIGONE* : Alors j'irai l'enterrer moi-même !

Bouche cousue
Fil d'acier
qui brille
Éclats d'éclaboussure
Qui gicle.
Les murs dégoulinent
des mots ensanglantés
qui n'ont pu s'échapper.

Fil rouillé
Qui grince
Bouche bétonnée
Qui suinte
Les mots déglingués
Ne sont pas entendus.

Bientôt la vie sera sans contact comme un mauvais pas de
danse qui s'approche pour se fuir...

CONFORT

Les robots avaient nettoyé les indigents gelés sur les trottoirs. Aucune trace le matin qui puisse inquiéter les habitants. Et pourtant...

Elle savait que le cristal ne venait pas des indigents. Tous les examens faits sur eux n'avaient jamais montré aucune trace dans leur métabolisme resté primaire, sans évolution chimique. Mais qui oserait chercher à comprendre ce phénomène si loin de l'idée du monde d'aujourd'hui ?

Le jour se levait en plan large sur la baie vitrée de l'appartement. Elle cliqua sur la touche volet pour se protéger du soleil. Puis elle eut un sourire vers sa fille qui dormait encore. Elle choisit un équilibrage 40/20 de réflexion solaire pour les vitres... lui laisser un peu de cette vue qu'elle fixait souvent. Le nouveau système de clim réglerait la température au mieux.

Elle s'approcha du berceau. Les résultats de l'analyse arriveraient aujourd'hui. Lentement elle caressa la joue si douce et si fine. Léger frémissement. Respiration normale à 38 indiquait le moniteur. Si ce n'était l'absence de sourire, qu'est-ce qui pouvait lui faire craindre le pire ?

Lysie se mit à bouger, à peine. Enclencher la vidéo et le programme de bercement light. Voilà. Elle pouvait retourner à son ordinateur pour parachever les derniers résultats des expertises. Le signal de l'arrivée du mail tinta. Brève hésitation. Une part d'elle-même ne voulait pas

savoir. Aucun autre signe de l'effet cristal chez Lysie en dehors de son visage sans expression. Sa fille était ainsi. Elle avait le temps d'apprendre à pleurer ou à rire. Pourquoi vouloir tout si vite ? Et si les examens biologiques n'avaient pas été obligatoires, elle n'aurait rien fait. Second tintement. Il fallait lire. Il fallait prendre le risque de savoir si le cristal envahirait bientôt tout le corps de son enfant, et si Lysie, comme tant d'autres rejoindrait le monde minéral, le monde du cristal comme on disait, si elle deviendrait une chose, un objet de plus dans ce monde parfait.

*D'après le slogan de mai 1968 :
Vous finirez tous par crever du confort
publié dans le Midi Libre du 10 mai 2018*

Je jette une bouteille à la mer
Elle est remplie des mains qui se serrent
et des regards complices
des souffles partagés
et des mots qui s'y glissent

Je jette une bouteille à la mer
pour ne pas oublier la force des bras ouverts
la force des retrouvailles
ne pas oublier que tout cela existe.
S'il vient le temps de l'obscur savoir
il nous faudra nous souvenir
du temps des épousailles
de la lumière et de l'espoir

Je jette une bouteille à la mer
pour que flottent nos souvenirs
au delà de l'orage qui se prépare
Je jette une bouteille à la mer
qui portera partout dans le monde
le secret de l'amour partagé

DÉSIR_DE_MÉDITERRANÉE.COM

Devant un ordinateur

ELLE : Oh regarde où je suis tombée !

MAMIE : Encore un site porno !

ELLE : Mais non !

MAMIE : Ouais ! Ils vous font croire et après ils vous entraînent...

ELLE : Mais non Mamie. On clique si on veut. Si on veut pas, on clique pas.

MAMIE : Que tu dis ! Regarde le gamin, il dit qu'il a pas cherché, que c'est venu tout seul !

ELLE : Mais Mamie, c'était pas un site porno, c'était une pub pour des préservatifs !

MAMIE : Et qu'est-ce que tu crois que ça leur donne comme idée, aux gamins, de voir une pub pour les préservatifs ?

ELLE : Mamie ! De toutes façons, il vaut mieux qu'ils s'habituent à devoir en mettre.

MAMIE : C'est ça ! Maintenant on va dire que la pub, ça les éduque ! Ah je vous jure...

ELLE : Arrête Mamie ! Tu devrais venir voir, c'est là où tu es née...

MAMIE : Oh mamamia ! Napoli ! C'est pas vrai ! On voit ma maison ?

ELLE : Euh non, on passe à Naples et on continue : Palerme... Tunis... Palma de Majorque ... Barcelone...

MAMIE : Et Naples, on peut pas rester sur Naples ? clique sur Naples !

ELLE : Voilà voilà. Oh regarde : Naples. Le Château Sant'Elmo.

MAMIE : Et la mer ? Ma Méditerranée. Ici, quoi que tu me dises, c'est pas la même que celle de là-bas.

ELLE : La ville qui contient le plus de palais... Palazzo Reale... Palazzo Battiloro... Palazzo Donn'Anna...

MAMIE : Et ma Méditerranée ? Ils ne la montrent pas ? Je veux la voir. Clique là !

ELLE : Voilà Voilà. Ouaouh... Une Méditerranée comme tu la rêves, toute bleue, garantie sans algues, sans méduses et sans galettes de goudron ! Même, regarde : il y a des vagues et du sable...

MAMIE : Te moques pas ! Je te dis que c'est pas la même. Je le sais bien, moi !

ELLE : Sûr. D'ailleurs c'est pas le même soleil, ni le même ciel bleu. Hé, regarde... une croisière sur Ta Méditerranée qui part et qui revient à Naples...

MAMIE : Oh une croisière ! J'ai toujours rêvé d'une croisière, d'une vraie croisière. Pas d'une traversée obligée !

ELLE : Regarde tout ce qu'il y a Mamie, génial ! Tiens ! Croisière dégriffée.

MAMIE : C'est quoi ça ?

ELLE : Une croisière à bas prix.

MAMIE : Oh là là, faut se méfier. À bas prix... je veux pas voyager dans les cales comme quand on a dû partir...

ELLE : Mais non. Regarde... C'est une promotion. Napoli – Trapani – Bizerte – Cagliari et retour à Napoli. Rien que sur Ta Méditerranée

MAMIE : Oh mamamia ! Tu crois que papy voudrait ?

ELLE : Pourquoi pas ? Oh ! c'est gratuit pour les enfants !

MAMIE : Ah non ! Pas avec Léo !

ELLE : Mais non. Je te dis ce qu'il y a. Tu as aussi la formule : voyagez en famille. Un seul payant pour tous gratuits !

MAMIE : C'est pas possible !

ELLE : Mais si. Ils sont obligés sur Internet. Avec toute la concurrence, c'est à qui offrira le meilleur et le plus rapidement. Votre croisière en quelques clics.

MAMIE : En quelques clics... Tu crois... Je préférerais quand même pas avec toute la famille... Seulement avec Papy, et pas dans les cales, ce serait possible ?

ELLE : Attends... La Méditerranée, comme si vous y étiez !

MAMIE : Oh ça doit être cher ?

ELLE : Euh... Oui... Ah voilà. Hors saison. Novembre, c'est presque trois fois moins cher. Et c'est mieux à deux. Un paye et pour l'autre c'est gratuit. Désir_de_Méditerranée.com. C'est impressionnant comme ils savent ce que les gens veulent.

MAMIE : C'est un site sérieux au moins. Moi je veux seulement retrouver ma Méditerranée.

ELLE : Conseils personnalisés par téléphone. Ils ne mettraient pas ça si c'était pas sérieux.

MAMIE : Oh là là... Si on lui demande, il ne va pas vouloir.

ELLE : On a qu'à lui faire une surprise.
MAMIE : Oh oui ! Bonne idée... et puis on peut lui dire que celui qui payera, ce sera moi...
ELLE : Voilà.
MAMIE : Il ne va plus y avoir de places, c'est sûr.
ELLE : Attends. Dernières places à saisir... cliquez pour départ immédiat... Livraison à domicile...
MAMIE : Oh mamamia...
ELLE : On risque rien. Tant qu'on a pas confirmé à la fin, on peut toujours annuler.
MAMIE : Si tu le dis. Allez, vas-y, clique !
Elle clique.
ELLE : Ça y est ! ... O.K. vos billets sont prêts. Bon voyage...
MAMIE : Déjà !
ELLE : Tu sais, c'est rapide avec Internet.
On entend frapper à la porte.
MAMIE : Qui c'est ? Tu attends quelqu'un ?
ELLE : Non. Je vais voir.

Elle va ouvrir la porte. On entend le bruit de la mer Méditerranée qui envahit tout l'appartement.

NOIR

*publiée dans « Envies de Méditerranée »
aux Cahiers de l'Égaré en 2010*

LE DÉBUT DES VACANCES

Le sable est bouleversé de piétinements libres. Le bord mousseux de l'eau monte, hésite et repart, le bord est éclaté de trous d'enfants qui cherchent l'eau, leur eau, à un mètre de la mer. Des mouettes planent en tournoyant au dessus d'un chalutier qui entre au port gorgé de poissons. La foule bariolée et criarde camoufle le quai, aussi, sans savoir l'eau du canal cachée, un grand voilier glisse devant un immeuble sans étonner personne.

Sur la plage poussent les parasols. Parasols aux fleurs qui se superposent et s'écrasent les unes sur les autres, couleurs vives et impossibles, fleurs toujours enfantines ou rosaces simplistes. Il y a les parasols à rayures, toutes tranchantes, toutes décadentes, rayures régulières ou anarchiques qui tournent comme des ondes et s'éloignent de la boule centrale en plastique blanc. Il y a ceux en patchwork, triangles qui cherchent à oublier le rond, demi-ballon ou foulard magique d'un magicien ; les unis, rares, aux teintes passées par le plein air ; les écrits, publicitaires toujours. Qu'ils soient à franges qui frétilent dans le vent, grands, petits, couchés, penchés seulement, raides, très haut ou au ras du sol, ils offrent leur morceau d'ombre et permettent à chacun de reconnaître leur coin.

Il fait toujours bien chaud malgré le vent marin. Les grands parents arrivent en tenant leur petit-fils, Adrien, 4 ans, par la main. Il reste un coin de sable libre pas trop loin du bord et le grand père, les jambes plus musclées que le ventre, y plante son drapeau parasol tandis que la grand-mère, maillot tout fleuri, déroule ses rabanes hors de l'ombre et s'installe. La casquette de l'enfant lui couvre les yeux. Il a posé ses pieds sur sa serviette, et tout en piétinant d'impatience, il demande à aller se baigner. La mer est enfin là, tout près de lui, scintillante et parsemée de têtes flottantes, de bustes ou de corps coupés aux mollets, immobiles pour la plupart sans que l'enfant comprenne pourquoi, mais dans l'eau eux déjà, dans la mer plus salée que les larmes, dans les vagues qui vous poussent en avant ou vous obligent à avancer en biaisant, lourd des tonnes de sable qui sont sous vos pieds. L'enfant veut se baigner.

Alors la grand-mère se relève et vient le toucher de partout. Elle le palpe, le frotte et va jusqu'à pincer cette peau si ferme et si douce. Non, décidément, il est encore trop froid pour aller se tremper dans l'eau qui vous gicle dessus en y laissant tout ce sel. Le grand-père a fini d'enfoncer le parasol, droit et raide, ni trop haut ni trop bas. Ordre est donné à l'enfant d'attendre assis dans le rond d'ombre jusqu'à ce que l'air chaud l'amène à la bonne température. L'enfant est déçu. Il baisse la tête et gratte du pied. S'accrocher au mouvement du pied pour ne pas voir la mer et le bruit des vagues qui le dérange. Il lui faut tant d'efforts pour ne pas se révolter que ce bruit lui complique la vie. Enfin il s'assoit et la grand-mère s'éloigne seule vers l'eau,

rabaisant de deux doigts experts l'élastique de son maillot au plus bas des fesses. Elle, elle est à bonne température. Le vieux s'est assis sur la rabane qu'il a tirée vers l'ombre. Il voit son ventre gras et ses genoux osseux, puis regarde l'horizon. Peu à peu l'enfant, sans jouet, sans idée, s'est mis au soleil et gratte du bout des doigts le sable, simplement pour le sentir trop chaud avec sa fraîcheur d'en dessous. Le grand-père laisse faire et guette constamment vers la mer. Certains y entrent d'un pas sûr, la poitrine prête à englober l'eau en entier, d'autres courent et se jettent en confiance ou en fanfaronnade, mais sa femme y pénètre lentement, refusant aux vagues le droit de la mouiller plus haut. Elle avance pas à pas. Ils ont le temps. Le gamin peut rester au soleil. Brusquement, comme poussé par un ressort ou piqué par un monstre marin, un corps d'enfant s'échappe de l'eau en gigotant pour retomber aussitôt, hurlant et ravi, en éclaboussant la vieille... Alors vite, le grand-père prie instamment le gamin qui ne veut rien savoir de se remettre dans l'ombre. La grand mère, dégoulinante revient, trop fâchée pour se souvenir où elle avait laissé l'enfant. Elle le touche à nouveau et le trouvant sans doute assez chaud :

- Viens, lui dit-elle, on va se rincer, et après, on met le tee-shirt.

L'enfant saute et crie de joie puis vite se tait. Il veut se baigner. Il sait les dangers, l'angoisse de l'agitation, la chance qu'il a, le bon enfant qu'il fait. Il part main dans la main de sa grand-mère, sans lui tirer dessus, sans l'effrayer par ses envies d'aventures dans les îles lointaines. Et tandis que le grand-père, bien-heureux d'être en paix, s'allonge à l'ombre en rentrant son ventre, l'enfant, avec de l'eau

jusqu'au mollet, plonge pour tâcher d'être recouvert d'un océan merveilleux, tantôt à gauche, tantôt à droite, plonge en vain autour des jambes de sa grand-mère qui le surveille. Deux minutes plus tard ils sortent et reviennent au parasol bigarré, stoppant le repos du vieux qui se rassoit. Vite, elle enfle le tee-shirt sur la peau mouillée du gamin et lui remet sa casquette. Puis, comme tous les amoureux, les deux vieux se partagent l'ombre du parasol tandis que le petit, qui n'a plus dit un seul mot depuis son désir de baignade, gratte à nouveau le sable, tout près d'eux, avec ses mains.

Derrière on se lève. Ils sont trois. Une femme, pas très grande et ronde, massue sans être grosse, ramassée dans ses chairs où les muscles ne sont pas loin, solide, bronzée, droite et sûre de sa route. Derrière elle, son fils, qui sera bientôt plus grand, même masse avec moins de muscles, fermé au soleil par ses yeux en fente et sa peau dangereusement claire. Puis une autre femme, plus âgée, plus molle dans ses fesses et sur ses cuisses mais les mollets secs et les chevilles creuses. Ils avancent l'un derrière l'autre, balayant d'une ombre l'enfant, avec une démarche tranquille, lourde autant que lente. Ils vont entrer dans l'eau sans que rien n'ait le pouvoir de les arrêter. Ils s'y enfoncent et disparaissent au milieu des autres têtes nageantes.

Un long moment après ils ressortent dans le même ordre, avec la même démarche à la même vitesse, et prenant la même ligne droite, tout recouverts de gouttes brillantes, ils repassent devant l'enfant qui remue le sable, détachant

quelques unes de leurs gouttes qui viennent lui piquer la peau. Leur ombre le dépasse. Ses grands-parents se reposent en silence. Il est dans le silence. Pourtant la plage est envahie de bruits. L'eau, les mouettes, les gens. Et au milieu de cette bouillie sonore, se détache brusquement la litanie du vendeur de beignets. Le dos courbé du poids de ses friandises et des ampoules aux pieds, il marche inlassablement dans un sens puis dans l'autre.

L'enfant le voit qui s'approche. Alors l'enfant parle :

- Je veux des chouchous

La grand-mère se relève et gentiment, sans la moindre colère, lui demande :

- Tu as des sous pour acheter des chouchous ?

L'enfant replonge dans son silence. Alors, tout en se frottant pour détacher le sable collé à son bras, la grand-mère répète, comme une leçon à lui apprendre :

- Adrien, il veut tout... il veut tout Adrien !

C'est le début des vacances.

INACHEVÉ 2...

Aimeux Bay engloutissait avec grimace son café sans sucre au comptoir du BigBar. Régime oblige. Solitude aussi. Comme tous ceux déjà là à 8h, évadés de chez eux dès l'œil ouvert pour ne pas entendre le silence de leur vie. Il attendait que l'horloge sonne en lisant les titres du journal. À peine. Le café sans sucre était ignoble et le serait jusqu'à la fin de son régime, jusqu'à la disparition de sa graisse abdominale ou de sa bonne volonté. Il en était à penser pour se donner du courage que la guerre n'était pas si loin et que le sucre viendrait peut-être à manquer réellement quand on frappa à son épaule. Un petit gars flottant dans son pantalon et le dos déjà voûté de son ventre creux le tirait vers ses paroles. Il savait où se trouvait ce qu'Aimeux cherchait depuis si longtemps, oui, lui, l'Efflanqué, le plus niais des mecs devant une femme, il savait où se trouvait ce qu'Aimeux rêvait plus que tout au monde. Et si on voulait bien lui offrir une clope et un café, si on voulait bien passer un moment en face de lui à l'écouter les yeux avides, à lui poser des questions et à aimer ses réponses, et bien il n'en demanderait pas plus. Et pourtant le renseignement était de taille. Mais c'était sa générosité à lui que de courir la ville à fouiller partout pour un moment passé avec un pote. L'horloge indifférente sonna ses neuf coups. Aimeux Bay devait ouvrir son magasin. Il n'était jamais en retard. Deux minutes pour payer et sortir juste au moment de la seconde sonnerie de

l'horloge. Mais l'Efflanqué avait un cadeau à lui faire. Bay lui commanda un café, paya un paquet de clopes qu'il lui fourra dans la poche et du comptoir, sans même s'asseoir, les mains bloquant les épaules de l'autre, il lui jeta :

- C'est où ?

L'Efflanqué se remplit d'air. L'émotion de l'amitié l'envahissait. Il allait parler avec Bay. Cela valait bien tous ses efforts de recherche.

- Au fond de la boutique de jouets des deux vieilles.

Aimeux Bay plaqua sa main sur la joue du même et lui envoya trois secondes un regard rempli de remerciements. Puis il sortit. Une minute de retard. Seulement une minute pour le renseignement qu'il espérait depuis si longtemps. Il fallait ce qu'il fallait. Seulement une petite minute si le renseignement était faux. Sans gravité.

TÉMOIGNAGE

La dernière fois que je l'ai vu, c'était exactement deux mois après sa mort. Il n'avait pas l'air très abîmé. Juste un peu de froideur dans le regard. Un regard perdu pitoyable... Il ne s'attendait certainement pas à me rencontrer dans la zone commerciale en pleine sortie Ouest de la ville, là où les routes sont traversées de rails toutes fines qui rentrent dans les dépôts. Je cherchais un magasin de tissu en gros. Je cherchais en rond sans trouver.

J'ai eu un instant de folie à douter de moi et de ce que je voyais, et puis finalement je lui ai souri parce que j'étais contente de le revoir, malgré le curieux des plaques de tonsures qui tachetaient son crâne. Il devait être aussi perdu que moi.

Il m'a souri à son tour. Je craignais son baiser, ses lèvres glacées sur ma joue, mais je me rappelais que nous étions en plein début de l'hiver et que mes lèvres gercées devaient être tout aussi froides.

En fait il me serra dans ses bras. Je le sentais raide, dans la peur sans doute de ma réaction.

- Je suis contente de te revoir, lui ai-je dit.

- Moi encore plus, me répondit-il dans un souffle.

C'est alors que je m'aperçus qu'il portait un vieil imperméable tout sale de graisse et de poussière. Il devait être nu dessous car il se mit à rougir en s'y enfermant davantage et me dit pour excuse :

- J'ai dû le voler à un clochard derrière le cimetière.
Je pensais avec nostalgie à son élégance précieuse d'avant,
et je tournais la tête pour faire la grimace.

On s'est mis à marcher. Lentement.

- Qu'est-ce que tu es venu faire ?

- Je ne sais pas.

Trois hommes en bleu de travail avançaient sur le trottoir vers nous. Sans rien nous dire, on est entré dans le dépôt sur la gauche. C'était le dépôt de sanitaires. Il y a entreposé là des rangées entières de cuvettes WC, qui s'alignent dans tous les sens sur trois étages, quelques petites pour enfants mais surtout des grandes. La plupart sont blanches. Je m'attendais à tout moment à entendre les dizaines de chasses d'eau s'écouler en même temps, puis devoir marcher dans la merde parce que les trous d'évacuation s'ouvraient vers nous. Des bidets et des lavabos étaient groupés sur deux étages en pyramide dans le fond.

- J'ai froid, me dit-il.

- Où veux-tu aller ?

- Je ne sais pas. Je ne pense pas que quelqu'un m'attende !

Il avait raison.

- Josiane est en clinique pour dépression. Ce n'est pas vraiment le moment de la voir.

Il est reparti dans un regard lointain et je ne savais pas quoi faire.

- Ça va s'arranger tu sais. Il lui faut simplement du temps... Tu veux que je te ramène au cimetière ?

- Je ne veux pas y retourner dans cette tenue.

J'ai regardé ses jambes qui dépassaient de l'imperméable, poilues avec des veines bleu foncé qui lui serraient entièrement les mollets. Les ongles des pieds aussi étaient devenus bleus. Il faisait vraiment froid. Il s'en aperçut en même temps que moi.

- Tu as mal ? Je lui ai demandé pour l'empêcher de pleurer.

- Non, j'ai froid et j'ai soif.

- Attends moi ici, je vais chercher ce qu'il te faut chez moi et je reviens.

Il a paru soulagé et il m'a fait un beau sourire d'enfant qui a perdu ses dents de devant.

J'ai couru jusque chez moi. J'ai sorti un grand tee-shirt qui me sert de chemise de nuit. Puis, en montant sur une chaise et avec beaucoup de mal, j'ai tiré la valise remplie des affaires de Robert. De la poussière s'est envolée quand je l'ai lâchée sur le sol. Le costume de Robert sentait la naphthaline de deux années coincées là-dedans. J'ai pensé qu'il serait peut-être trop court. À les revoir côte à côte à hisser la grand-voile du bateau, Robert était le plus petit. J'ai pris aussi une chemise et des chaussures. J'avais jeté tous les slips et les chaussettes comme s'il y avait des reliques impossibles, mais pas les chaussures.

J'ai roulé tout ça dans un sac en y rajoutant une bouteille d'eau et je suis repartie vers les cuvettes WC.

Malheureusement, mais peut-être que j'aurais dû y penser avant, il n'était plus là. J'étais si désolée que je me suis mise à fureter partout entre les rangées des cuvettes jusque derrière les bidets, sans me demander ce que je pourrais y trouver, simplement pour chercher.

- Vous avez perdu quelque chose ?

Je me suis redressée comme une voleuse.

- ... Vous m'avez fait peur !

C'était un homme en pantalon tout à carreaux qui avait une marque en rond de casquette dans les cheveux.

- J'ai perdu une bague tout à l'heure... quand je suis venue avec un monsieur... un ami... pour changer de salle de bains.

- Une bague ! a-t'il dit en me fixant.

- Vous nous avez peut-être aperçus... mon ami et moi...

- Non !

- Ah ! Il n'y avait pas un monsieur... là... qui attendait...

- J'ai rien vu !

- Oh !... il a dû partir... Tant pis pour moi, c'est un jour de pas de chance.

- C'est ça.

- Au revoir...

Il m'a fait un signe de tête pour dire au revoir, toujours en me fixant, puis m'a oubliée en tournant le dos vers les piles de cuvettes WC et s'est éloigné. Il y avait un pan de chemise qui dépassait de son pantalon. J'ai toujours eu horreur de ça.

Je suis sortie du dépôt de sanitaires avec mon sac et j'ai éprouvé une grande tristesse. Il avait dû être surpris par quelqu'un et obligé de partir se cacher ailleurs pour éviter d'avoir à s'expliquer. Je me suis mise à pleurer doucement. Il y a deux ans de cela, j'aurais tout donné pour revoir Robert disparu à jamais avec le bateau. Et c'était son ami que j'avais revu, mort sans que personne comprenne, trop jeune pour faire ça, et sans que je puisse l'aider.

J'ai décidé d'aller vers le cimetière.

Le portail de fer gris était lourd à tirer. C'est vrai que j'ai eu peur d'aller jusqu'à sa tombe. C'est peut-être idiot mais j'ai eu peur. Et c'est sans doute là mon erreur. L'erreur que j'ai commise. Écouter cette peur qui m'a empêché d'aller jusqu'à sa tombe. Je suis vite ressortie en poussant très fort le portail. Il était très dur à fermer.

Il y avait une grande poubelle sur le côté, débordante de fleurs fanées, de papiers de fleuristes chiffonnés, et des tiges, des tiges de fleurs mortes qui restent dures en traversant les papiers dans tous les sens comme de grosses épines.

J'ai attendu un peu. Je ne l'ai pas vu. Je n'ai pas vu l'autre non plus. La poubelle était immense avec tellement de fleurs mortes, de papiers et de tiges qu'on avait coincés entre la poubelle et le mur que je ne suis pas allée voir derrière. Pourquoi serais-je allée voir derrière ? Ils devraient mettre deux grandes poubelles à l'entrée de ce cimetière, comme ça il n'y aurait pas tant de saloperies partout par terre.

Quand j'en ai eu marre d'attendre, j'ai posé le sac de l'autre côté du portail, là où il n'y a pas de poubelle, contre le mur. J'ai pensé que c'était la seule chose que je pouvais faire. On ne pense pas forcément bien au bon moment...

Bien sûr, je comprends qu'avec les étiquettes collées sur le sac, il vous a été facile de me retrouver... mais que voulez-vous que je pense de ce sac vide ? J'espère très fortement que c'est lui qui l'a vidé. Et c'est lui puisque vous m'avez dit que l'imperméable était près du sac.

Je ne connais pas ce clochard mais je sais que l'imperméable lui appartient, puisqu'il m'a dit qu'il le lui avait volé. Mais il ne m'a pas dit qu'il l'avait tué. Qu'avait-il à perdre à me le dire lui qui était déjà mort ?

Je n'ai pas tué le clochard. Je n'ai même pas vu son corps derrière la poubelle. Et je n'ai pas vidé la tombe pour faire disparaître le corps de cet ami... mais il faut sans doute que je recommence à nouveau tout au début...

DISPONIBLE

*Un homme. Il entre en scène en cherchant vers le public,
plutôt sans espoir.*

Bonjour. Je cherche quelqu'un qui va mal. Et même qui va très mal. C'est encore mieux. Oui. Je cherche partout. Avant, il y en avait au moins quelques uns qui couraient dans les rues. On n'avait qu'à sortir, attendre un peu, et hop ! On chopait le premier qui nous passait sous la main. Mais à présent on n'en trouve plus ! Il paraît que tout le monde va bien. Et c'est sans doute vrai parce que je cherche... et je n'en trouve pas. Pas un seul. C'est pas de chance, non ?

Surtout que mon job à moi, c'est d'aider les autres. Mais s'il n'y a plus personne à aider, qu'est-ce que je vais faire ? Qu'est-ce que je vais devenir ? Vous vous rendez compte ? Depuis si longtemps que tout le monde allait mal... je ne sais rien faire d'autre. Aider les autres. Et puis c'est la seule chose qui me plaise. Aider les autres... « Suis dispo », c'est le nom de ma boîte. Ça faisait bien sur ma carte.

- Qu'est-ce que vous faites, vous ?
- J'aide les autres.
- Ouaouh !!!

Un job impeccable. Un métier d'avenir vu que tout allait mal tout le temps et de pire en pire. Chaque jour une couche de plus sur le dos des citoyens. Sans jamais voir le

bout. C'est dire le boulot qu'il y avait ! Et voilà que brusquement on nous dit que tout va bien... J'y crois pas ! Moi, j'y crois pas !!!

Alors je cherche...

C'est vraiment pas de chance ce truc qui nous arrive et qui fait que tout est réglé. Du jour au lendemain, plus de problème. Le miracle réalisé ! Merde ! C'est vrai ça : jusqu'à présent, on en rêvait. Au mieux, on pouvait y croire pour le lendemain. Et puis voilà qu'au début de la semaine, juste après le dimanche où on aimerait ne pas avoir à se lever le lendemain, pour replonger déjà dans notre vie pourrie dans le monde encore plus pourri que la semaine d'avant, brusquement, voilà que ça y est... Tout est fini, tout est réglé, tout va bien ! ça chante dans les cœurs et dans les rues. Partout, les gens sont guillerets. Ils se sourient. Et même ils s'arrêtent pour prendre le temps de se parler et des fois... des fois... je vous jure que c'est vrai, ils vont jusqu'à s'embrasser !

- Allez salut vieux ! Passe à la maison quand tu veux ! Et le bonjour à ta femme !

Vous vous rendez-compte ? Où on va ? Non mais où on va ? Si ça continue comme ça, ça va être l'euphorie permanente... le joie de vivre quotidienne ! Mais où on va ? Bientôt, je le sens, on va avoir envie de laisser nos portes ouvertes. Imaginez : tranquillement, tout le monde peut entrer, il n'y a pas de danger ! Et au repas du soir – je le sais, je le sais que ça va arriver – au repas du soir, on mettra une assiette en plus au cas où quelqu'un frappe et demande à manger. Quelqu'un qu'on connaîtra même pas et que sans doute on ne reverra plus :

- Mais entrez donc mon brave ! Quand il y en a pour 4 il y en a pour 5 ! Et si vous ne savez pas où coucher, c'est pas un problème, on va vous installer un matelas auto-gonflable ultra léger qui vous laisse le sommeil rempli de rêves bleus... Entrez donc mon brave ! Le bruit de la télé vous dérange pas ? Il y a une comédie musicale ce soir qu'on aime bien. Venez ! Il y a une assiette qui vous attend !

Où on va ! Non mais où on va ! C'était quand même plus simple avant quand on s'enfermait à double tour avec un signal d'alarme connecté chez les flics pour pouvoir bouffer en regardant le monde comme il allait mal sur nos écrans !... Non ?

Et qu'est-ce qu'on va regarder maintenant au 20h si tout va bien ? Comment ils vont réussir à nous faire peur si on se sourit tout le temps ? Avec quoi ils vont nous faire déprimer ? Nous angoïsser ? Nous désespérer ?

-

Madame, monsieur, tout va bien ! Aujourd'hui notre planète a tourné comme il fallait pour que ce soit pas toujours les mêmes qui aient le soleil et pas toujours les mêmes qui restent au lit. Réjouissons-nous encore plus avec ce reportage de joie et de bonheur dans la banlieue ouest de notre capitale rayonnante...

Ben voyons ! Et qui c'est qui va se retrouver au chômage ? Hein ? Qui c'est qui sera triste parce qu'il n'aura plus personne à aider ?

Vous savez ce qu'on m'a répondu ?

- Le chômage ? Mais c'est pas un souci. Ça te laisse tout le temps que tu veux pour souffler un peu. Tu l'as bien mérité. N'aie pas peur, tous les amis viendront t'aider si tu as besoin de quelque chose. Et en échange, tu leur gardes leurs mêmes de temps à autre et tu viens arroser le jardin quand ils sont pas là ! Tout le monde est gagnant !

Tu parles ! Mais j'ai pas la vocation d'arroser les fleurs moi... j'ai la vocation d'aider les gens ! De leur tendre la main. D'être leur bras secourable quand ils sont en perte. Et avec toute l'expérience que j'ai, avec tout ce désir qui me taraude de sauver le monde, j'irais arroser des fleurs et garder des marmots ?...

Remarquez qu'avec les marmots... il y a peut-être de quoi... enfin, en y réfléchissant... les marmots... c'est pas une mauvaise idée ça... je vais les leur garder leurs mêmes... et je vais aller y semer des petites graines qui font peur pour toute une vie... oui... et même que j'irai les arroser régulièrement ! Des graines d'angoisses pour leur avenir... Et quand les parents redeviendront super angoissés pour leur progéniture, à qui on fera un appel au secours ? Hein ? Et qui c'est qui sera là, dispo, 24H/24... hein ?

Il sort de scène tout content.

NOIR

Les objets me tiennent
me tirent et m'enlacent
et grignotent mon espace
en toute impunité.
Sont-ils aimantés pour que j'y tienne ?
Sont-ils ailés pour
m'embarquer dans leur monde
de surface « made in » *de partout*
qui prend toute la place
chez moi ?
Je les aime
Je les nettoie, les transporte,
les soulage de la poussière du temps qui passe,
les bichonne.
Les objets de mon royaume
en seraient-ils les rois ?

Avoir, avoir, avoir...
Calcul, addition, pensée sournoise
Amas goûteux d'un stock de monnaie
Avidité, rapine, geste tordu
Avoir, avoir, avoir...
Ne jamais être repu

Dépôt de marchandise du corps affamé
Insatisfait
Gourmand sans rien goûter
Avoir, avoir, avoir...
Avalanche des
ramassis de luxe
à s'empiffrer jusqu'à vomir
Course nauséabonde
Glissade aux catacombes
de l'or frivole
de l'or puéril
de l'or matamore
qui brille, qui brille, qui brille...

Séduction
Attirance
des objets magnétiques
Gadgets et pacotilles
qui brillent, qui brillent...

Opulence superflue
Plaisir suave du remplissage
du nouveau
de l'insolite
de l'inédit
Séduction
Abondance
Transe
d'avoir, avoir, avoir...

FLASH 2

Marivaudage

Deux femmes.

- OK d'accord, c'est moi qui ai voulu prendre ta place.
- C'était pas une bonne idée.
- Et maintenant tu veux garder ma place
- C'est une bonne idée
- Mais si tu lui dis qui tu es, il voudra peut-être bien te suivre
- C'est pas une bonne idée
- Et même t'épouser
- Ce serait une bonne idée. Mais vous, vous l'épouseriez celui qui aurait dû m'épouser si j'étais restée à ma place ?
- C'est une idée compliquée.
- Et si on changeait encore de place ?
- Ah non, c'est trop compliqué !

LA DERNIÈRE CHOSE

Ils m'ont dit qu'il n'y avait plus d'espoir. Pardon !
Quand je devrais rester, je pars. Je cours. Je ne sens plus mes pieds qui se posent au sol ou plutôt non, je les entends qui frappent, l'un, l'autre, l'un, l'autre. Et puis je ne sens plus et puis j'entends. Je ne sens plus... j'entends... Il faut aller vite, vite, vite. Je n'ai pas le temps. Presque plus le temps.

Dehors l'air est humide. Il ne pleut pas. La pluie reste suspendue dans l'air. Elle mouille partout sans tomber. Je traverse les trottoirs. Les dalles en béton ont craqué. Ouvertes comme des plaies grises un peu partout. Des trous. Des manques. Une touffe d'herbe isolée et stupide. Des bosses. Des racines d'arbres prisonnières qui pointent. De la crasse humide.

Je traverse les rues, les voitures alignées en stationnement, sages, en attente, et les autres au ralenti. Les rues entièrement recouvertes de voitures jusqu'à ne plus voir le goudron. Couleurs grises, blanches, quelques taches de rouge, de bleu. Les essuie-glaces qui balayent et l'humidité qui cache les gens derrière les vitres : des voitures qui roulent toutes seules.

Je passe les portails minuscules des jardins de la ville désertés par les oiseaux, les chiens, les SDF, les mômes, les vieux recouverts d'humidité. L'odeur du sol mouillé et des crottes de chiens remonte en s'étalant. Pas assez d'eau pour

laver. L'odeur se dépose partout. Elle reste là, interdite de fuite vers les bosquets et les pelouses.

Je reviens au goudron, sous les voitures, sous les roues des voitures, je cherche, je cherche sous les bancs où des gouttes se forment prêtes à tomber, dans les gouttes, dans chaque recoin de chaque ruelle et sous les escaliers où s'entassent des bouteilles vides et des bouteilles pleines. Les escaliers des caves qui nous plongent dans du noir qui suinte, qui craque, rempli de bruits brefs, anonymes, timides, épiant, malfaisants ; et les escaliers des paliers, plus sobres, plus silencieux, recouverts de paroles muettes qui sont plaquées sur les murs sales et contre les marches. Partout des mots dans le silence où mes pas qui cherchent résonnent.

Vite ! Vite ! J'ai si peu de temps ! Je sonne partout et demande à tous s'Il est là, plus qu'une croyance, plus qu'un désir, plus qu'une confiance, trop peu quand il s'agit de chair vivante. Insignifiante l'invisible Présence qu'il faut remplir de son souffle, de son énergie, de sa vie. Trop longue l'attente béate offerte, ouverte, lumineuse. Je veux Le voir. J'ai besoin de Le toucher, de L'agripper, de sentir entre mes mains l'espace réel de Sa présence. Et serrer, mesurer l'épaisseur, la profondeur, la chaleur possible, la résistance, le pouvoir au-dessus de tout, surtout au-dessus de ceux qui m'ont dit qu'il n'y avait plus d'espoir.

Alors je pourrai m'arrêter. Alors je pourrai supporter l'insupportable, la chose qui n'ose pas dire son nom mais qui dit avoir plus de pouvoir que Celui qui nous fait croire, le pouvoir qui va ronger peu à peu sa chair, puis la mienne

aussitôt après j'espère, pour rester tout près à l'aider, la porter, la soulager, la conduire hors de tout mais pas seule. La dernière chose que je peux faire pour y échapper est de Le trouver. Chercher partout. Lui, vraiment, dans une certitude absolue, palpable, recevable, pour dire, être entendue, sûre de la suite. Je sonne mais partout on ne me répond que du flou, du vide, du doute, de l'indéfini, de l'immatériel. C'était bon pour avant, avant ce qu'ils m'ont dit. Cela m'aurait suffi avant. Mais aujourd'hui, dans les minutes qui viennent, dans l'instant même, il me faut une certitude concrète.

Et je reprends ma course. Je cherche. Déborde le quartier rempli de répétitions quotidiennes qui n'a pas besoin de Lui pour s'enfermer dans cet enfer éternel. Je grimpe aux arbres pour fouiller dans les nids délaissés des villes, entre les branches, dans les trous creusés où j'enfonce ma main pour tâter et crier, L'appeler dedans. Je descends jusqu'au fond des poubelles, dans les odeurs de pourriture de nos vies découpées chaque jour, sous les voitures encore, tellement de voitures, au rythme des chaussures des autres, de tous ces autres qui pourraient être une preuve de Sa présence et qui courent peut-être comme moi à Sa recherche ou à cause de Son manque.

Vite ! Vite ! Je plonge dans leurs poches, et dans leurs sacs, là où l'intimité se transporte et peut s'oublier. Rien ! Je cours dans toute la ville. Je cherche dans les dépôts, les usines, les ateliers, les commerces, les garages, les comptoirs, les bureaux. Rien dans les tiroirs, les réserves, les cartons, les étagères, les mémoires. Je vais voir à la gare, traverse la salle d'attente, attente des gens qui ont le

temps. Pas moi ! Demande à ce qu'on ouvre les bagages. Peut-être est-Il dans l'anodin, le petit nécessaire, l'utile ordinaire. Mais en vain. J'ouvre, j'ouvre et j'ai si peu de temps. Rien ! Si peu de temps pour arriver à Le trouver quand je ne sais pas où. Et personne ne sait où ! Il faut qu'Il soit là, présent quelque part, avant, juste avant la fin, il faut qu'Il soit.

Plus loin. Il me faut chercher plus loin. Hors des villes trop pleines. Dans les champs, les terres défrichées, les fossés, les sillons, les labours. Je plonge mes mains dans toutes les rivières fraîches. Je soulève les galets, les mousses, écarte les roseaux et m'enfonce dans la vase. Je file vers les bois. Sous l'humus, entre l'enchevêtrement des épines. J'appelle dans les trouées du ciel, là où les rayons du soleil tracent entre les feuilles. Rien ! Que le faux silence de la forêt qui m'envahit. Il n'est pas là. J'ai besoin de Lui en urgence et Il n'est pas là...

Je retourne m'engloutir dans la foule. Tous ces regards. Et s'Il était à l'intérieur. À l'intérieur de nous. Je plonge encore. Dans le premier regard je plonge et fouille les entrailles, les liquides glauques, les entrelacs de nerfs et de tendons, jusqu'au cerveau, jusqu'au cœur, jusqu'aux déchets qui se forment. Je L'ai bien senti quelques fois en idée, mais il n'est plus temps de se contenter de l'idée. Dans ces chairs que je visite, je Le veux en chair. Et vite . Qu'importe si je m'essouffle. *Ils* m'ont dit qu'il n'y a plus d'espoir. Vite ! Vite !

Je vais plus haut. Je parcours le ciel et ses nuages et bien plus haut encore. Je tourne dans toutes les galaxies de l'univers. Où les astres bougent si lentement qu'ils

pourraient contenir l'éternité. Mais chaque lueur d'étoile m'appelle et ne m'offre que du vide, brillant et déjà disparu depuis des années-lumière. Comment pourrait-Il être là où le néant ne contient que son passé ?

Je plonge, plonge encore, mais dans les océans cette fois, jusqu'aux plus grandes de leurs profondeurs, là où la lumière est inverse et le regard muet. Là où tout glisse dans la mollesse, sans ombre, sans voix, sans contact. Et personne jamais ne l'a vu errer dans ces mondes oubliés, personne ne l'a rêvé sur un nuage d'algues, la tête couronnée d'oursins.

Ne me reste plus qu'à Le chercher au royaume des morts. J'ouvre les tombes, m'enfonce dans la terre fragile jusqu'à ce qu'elle me tire. Il y fait bien plus sombre qu'au plus profond des océans. Monde plus oublié encore que les autres. Monde rempli de plus de désespoirs que dans tout l'univers. J'entends les plaintes infinies qui soufflent, les âmes perdues à la dérive. Les morts gémissent d'être abandonnés depuis le début des temps. Les morts ont oublié jusqu'au nom de Celui qui est nulle part.

Jamais ! Jamais je n'accepterai ! Pour elle, il lui faut autre chose. Je suis sa mère et s'il n'y a plus d'espoir je dois lui trouver autre chose, la dernière chose...

Puisqu'Il n'est nulle part, nulle part en ce monde ni au ciel ni en enfer, et avant qu'il ne soit trop tard, là-bas, je l'enfanterai. C'est la dernière chose que je puis faire dans mon impuissance à arrêter le mal. Je produirai ce Dieu qui nous doit la vie éternelle. Qui nous l'a promise et puis a disparu sans que jamais personne ne puisse venir la lui

réclamer. Qui lui doit la vie éternelle. Je L'enfanterai pour elle.

De mes mains et de mon ventre bouillonne brusquement plus qu'un volcan, une source de feu vivant que je pétris et pétris, incandescence de fortune que je matérialise. J'attrape la foudre et la malaxe pour qu'elle se fonde selon mon désir, prête à engendrer le lieu de Ses nerfs et de Sa chair et de Son sang. J'attire à moi toutes les étincelles rougeoyantes et les fils de poussière et les cendres de l'univers, et le silence des océans, et les multitudes grouillantes de tous les cris de douleurs des hommes chancelants, et les gestes d'amour et les paroles muettes. J'abolis les limites de mon corps pour englober la Totalité au rythme saccadé de ma souffrance. Je modèle l'Absolu de l'intérieur et j'enlace ce corps qui me brûle pour l'obliger à sa forme dans une danse âpre et sanglante qui m'entoure et m'enferme et me tord, jusqu'à ce qu'enfin le souffle de mon vouloir plus fort que le temps le refroidisse.

Enfin !

Maintenant,

Dieu qui est devant moi, Dieu que j'ai créé avant sa dernière respiration, je T'implore d'accueillir mon enfant qui se meurt.

Maintenant je retourne près d'elle.

Maintenant que j'ai fait pour elle la dernière chose qu'il fallait.

L'automne déborde
et illumine le ciel
juste avant
de recouvrir le sol

Le gecko sur le mur ne bouge pas
Tache colorée qui me regarde
Si je m'approche
il s'enfuira

Le serpent rechigne à n'être qu'une corde
et se redresse
avant de faire un nœud.
Il me glisse des mains
et s'enroule avec dédain
autour d'un tuyau,
bien au chaud...

SÉPARATION

Il n'y a pas de vide ! Et si Camille flotte dans l'air, c'est dû à un phénomène inconnu, nouveau, engendré par on ne sait quel ensemble de réactions en chaîne. Peut-être un mouvement de l'air supérieur à la force d'attraction. Peut-être un métabolisme interne qui a modifié sa densité. Moi, je ne flotte pas.

Je la regarde en état d'apesanteur se diriger d'un coin à l'autre de la pièce, avec une agilité étonnante pour quelqu'un qui n'a jamais volé. Son corps ondule comme une anguille, et elle avance. Un mouvement de sa tête et de ses épaules, et la voilà qui se retourne pour planer en sens inverse. À droite. À gauche. Elle savoure ses déplacements comme lorsqu'elle nage sous l'eau, à peine à sortir parfois la bouche pour respirer.

C'est pour ça que je dis qu'elle flotte. Pas qu'elle vole. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est que depuis qu'elle s'est soulevée de son fauteuil en me regardant l'air désolé, elle ne m'a plus parlé. Même, j'ai l'impression qu'elle ne me voit plus.

- Camille !

Rien. Un demi-tour en piqué pour remonter aussitôt vers le plafond, ses bras collés au corps, et sa nuque tendue vers l'arrière.

- Camille !

Elle s'est enfin arrêtée devant la fenêtre fermée. Elle se tourne vers moi. Je me lève.

- Camille !

Elle agite doucement ses mains, comme pour se maintenir immobile à un mètre du sol. Et je vois bien dans ses yeux qu'elle m'appelle... seulement dans ses yeux.

Camille me demande sans un mot de lui ouvrir la fenêtre. Elle m'implore. Je comprends. Elle veut s'en aller. Me quitter.

Qui saura pourquoi j'obéis alors que je veux la prendre dans mes bras, la clouer au sol, comme moi, et la maintenir ici à tout jamais !

J'ouvre la fenêtre. Et je la vois se propulser dehors à coup de hanches, aussi vite que si elle étouffait dans notre logis. Sans même me regarder.

Je vais lui dire non et il va souffrir. Je ne veux pas qu'il souffre. La dernière fois, il s'est tellement liquéfié que je voyais son cœur flotter derrière ses côtes comme une drôle de boule flasque. Quand il se liquéfie, il devient translucide. J'aime pas. Parce que je ne peux plus rien faire. Le moindre mouvement, il pleure et se vide. Je préférerais qu'il se mette en colère et me crie après. Il deviendrait plus solide, plus opaque, et comme ça je pourrais me défendre. Il me regarde. J'ai l'impression de tenir sa vie entre mes dents. Je voudrais me faufiler loin des gouttes de sang qui commencent à couler de sa poitrine, et disparaître. Dehors, il y a la lune bleue qui se lève à l'horizon... Les trois prochains jours seront sans soleil. Je ne pourrai pas... rester trois jours enfermée dans

le même espace à le voir s'effondrer peu à peu... faut que je trouve comment faire...

Elle a pris la direction de la mer. Son élément de toujours. Je l'imagine assise sur un rocher en laissant peu à peu l'écume des vagues la recouvrir. À moins qu'elle n'ait rejoint un vol d'oiseaux migrateurs pour un plus long voyage. Elle n'y arrivera pas ! La traversée dure des jours et des jours sans s'arrêter, sans manger... il faut être habitué. Génétiquement habitué. Et ce n'est pas parce qu'elle a réussi, sans qu'on sache comment, à flotter dans les airs qu'elle est devenue un oiseau migrateur ! Combien de générations il faudra pour en arriver là ? Une fois envahie de fatigue, elle se laissera sans doute plonger vers la mer, comme elle le fait si souvent... disparaître le corps tendu prêt à s'écraser, et traverser la surface sans que l'eau n'en souffre. Puis on la verra peu après ré-apparaître à l'endroit le plus inattendu. Quelques instants rien qu'à se laisser porter par l'eau. Après - c'est plus fort qu'elle - sur le dos ou sur le ventre, elle se mettra à nager pour rejoindre les rochers. Je referme la fenêtre et je vais là-bas pour l'attendre.

La ville est comme un lendemain de fête. Vide avec ses poubelles pleines. Vue d'en haut, c'est à peine si je peux distinguer mon chemin habituel, jusqu'à l'école. Le plaisir de la ligne droite... Il fait plus froid que je ne pensais mais tant pis. Je file vers la mer. Plus jamais je ne me laisserai enfermer. Maintenant que je sais m'échapper sans crier,

sans pleurer, sans labourer les vieux souvenirs, sans reprocher ce qu'on ne sait même pas dire, maintenant que je me sens libre de ma route, libre de mes mouvements, plus jamais je ne me laisserai enfermer. La mer est prête à m'accueillir. Je dois pouvoir nager autant que je peux m'envoler. La lune bleue sera ma protection contre la tentation de ne plus remonter. Jamais je n'ai plongé d'aussi haut ! La ville... ma ville se perd peu à peu dans la brume bleutée qui s'étale. Je peux encore virer et retourner vers la plage. Et me coucher sur le sable qui me recouvrira lentement, grain à grain. C'est ce qui est dit comme risque de ces trois jours à qui sortira. Je plonge...

En rasant les murs, je ne craindrai rien. Il y a toujours une gouttière ou la poignée d'une porte pour me retenir. Je marche par saccades. La brume n'est pas assez puissante pour que je me perde. Je voudrais me dissoudre et disparaître, emporté plus léger que l'air qui m'entoure. Si je me liquéfie encore, je vais devenir nuage. Alors je la verrai et je pourrai la suivre dans son voyage. Retrouver le monde dans son regard et m'y incruste. Je sens mon cœur qui s'épuise à saigner comme il fait. Je ne suis pas un nuage. Un nuage ne laisse pas de traces. Je ne devrais pas être dehors, mais je dois être là quand elle va remonter à la surface. Tant pis s'ils me retrouvent et m'enferment. Je dirai que c'est la lune bleue. C'était plus fort que moi puisqu'elle attire tous ceux qu'elle éclaire. Je dirai tout ça et ils me prendront en photo pour montrer aux autres la preuve. Je peux devenir la preuve de ce qu'ils disent maintenant que

Camille est partie. Peut-être qu'après ils me soigneront. L'odeur de la mer est là mais je ne la vois pas. J'ai du sable sous mes pieds. Je glisse, vidé, épuisé de souffrance et je rampe tout droit. Jusqu'aux rochers.

- Camille !

Le son de ma voix n'a pas dépassé la brume qui m'entoure. Même, il me semble que son prénom claque vers moi plutôt que de s'envoler vers le ciel.

- Camille !

Le mot vibre sur mon visage et me vrille la peau. Je me traîne jusqu'aux rochers. La mer est calme avec seulement le bruit des vagues qui clapotent. Je vais pouvoir glisser jusqu'au bord et l'entendre nager.

Jamais plus grand plaisir qui glisse sur ma peau ! Je coule et ça coule ! Plus souple que les algues bercées par la mer. Je roule et m'enroule. Je file sans trace. L'eau devient ma lumière. Je n'ai plus de frontière et m'élève et replonge. Le ciel se mêle à la brume pour que le temps disparaisse dans cet espace sans limite. Peut-être que je deviens sirène... Si ma voix peut ressortir un jour, je chanterai le mouvement de mon corps qui s'envole et ne craint plus la chute. Je plane au rythme des flots de transit sous la lune bleue... et me laisse dériver jusqu'aux rochers gluants qui se creusent davantage à chaque ressac. J'attends la vague qui les recouvre pour ne pas sentir les pics de leurs entrailles. L'eau qui se retire me dépose sur une vase épaisse à l'odeur forte des marins de passage. La brume me bouleverse de caresses avant de fuir vers

l'horizon. Enfin, peu à peu, les rayons bleus réussissent à s'infiltrer. Ils absorbent l'informe en traçant des contours sans surprise et je vois à mes pieds celui que j'ai quitté avant l'aube : amas de larmes dans la mer salée qui va le dévorer...

Je ne puis le laisser tanguer, bulle de pleurs dans l'eau, au risque de se briser comme une coquille vide. Qui mérite cela ? Doucement je le recueille si léger dans mes mains et l'emporte. Et je vois le lien se refaire. Alors je veux le laisser sur la grève et m'enfuir avant que ses yeux ne s'ouvrent. Si la mer s'agite, la marée l'entraînera loin d'ici et je pourrai oublier sa souffrance. Je veux le lâcher et l'abandonner, mais la lune veille sur mes cauchemars pour les mettre en sourdine et me pousse malgré moi jusqu'à notre logis.

Comment à présent me séparer de lui ?

Trois jours à rêver d'envol.

Trois jours encore je l'ai regardé assis dans mon fauteuil. Sa peau de plus en plus translucide et ses muscles, et ses os. Jusqu'à voir la couleur du fauteuil à travers lui. Clouée au sol, je l'ai regardé en attendant dans le silence.

Puis la lune bleue s'est obscurcie pour se dilater dans le jour naissant. Et je l'ai vu. Je jure que je n'ai rien inventé. C'était peut-être dû à un phénomène inconnu, nouveau, engendré par on ne sait quel ensemble de réactions en chaîne. Peut-être un mouvement de l'air supérieur à la force d'attraction. Peut-être un métabolisme interne qui a modifié sa densité.

En tout cas, je l'ai vu et je le dis sans émotion apparente. Je l'ai vu se fondre dans mon fauteuil, son bras devenir peu à peu le cuir fauve du fauteuil, et ses doigts remuer encore comme s'ils se souvenaient d'un petit air de piano. Je n'ai pas bougé. J'ai seulement évité de rencontrer ses yeux. Je me suis dit qu'il était en train de me quitter de la seule manière qu'il pouvait le faire. Alors j'ai tenu bon. Ses pieds ne voulaient pas, mais la force d'attraction a fini par être la plus forte. Ses pieds, qui n'avaient déjà plus de jambes et qui pendaient, inutiles, accrochés au bas du fauteuil, ses pieds ont fini par s'étaler dans le cuir de ses chaussures avant de disparaître à leur tour. Ça a juste fait deux petites marques plus foncées autour du bord clouté du fauteuil. Sans doute parce que ses chaussures étaient en cuir noir. Ailleurs, dans ce que je peux regarder maintenant, il n'y a aucune trace. Le fauteuil est seulement légèrement plus rembourré. Comme rajeuni. Je ne sais pas si je vais trouver un produit pour éliminer ces auréoles... Je ne sais pas si je vais oser regarder au niveau de ses yeux. J'ai un peu peur qu'ils soient encore là, et que ce soit maintenant mon fauteuil qui me regarde toujours. Et je ne sais pas si je pourrai m'y asseoir..

Alors je regarde en silence le jour se lever par la fenêtre fermée.

02 / 01 / 2009

Laisse aller le radeau de ta vie
S'il force des barrages
Tangue aux torrents
et flotte aux rives
ou file au vent
ne modifie pas ton voyage

Facile à dire
quand le courant dérive
quand le port s'efface
quand les rides dans l'eau
font surface

Facile à dire
les pieds dans l'eau
à l'ombre d'un chant d'oiseau
quand le printemps éclate
de douceur
au milieu des fleurs

Mais pour celui qui sue
au travail infernal
le torrent est douleur
chute de pierres
qui le précipite
dans l'inconnu vorace.

COUPEZ CABÈCHE

Il est arrivé que le brouillard est tombé. Des paquets compacts pareils à des cubes de béton. Un fichu brouillard comme il y en a toujours en automne chez nous. Mais ici, je ne savais pas que ça existait. J'ai vaguement pensé que si on avait vécu des lustres auparavant, on aurait pris ça pour un mauvais présage. Du coup on aurait tout remballé et ça aurait mieux valu. Mais le capitaine était du genre à marcher sur les vieilles superstitions comme on marche sur les cafards et personne n'a rien dit.

On a déconnecté tous les ordi, et même pour le central le capitaine à ordonné qu'il soit en stand-by. Y avait plus d'énergie nulle part. Question d'économie. Le SAS s'est ouvert sur le brouillard. Tout ce que je peux dire c'est qu'il devait faire jour parce que le brouillard était blanc. Blanc sale, mais blanc.

J'entendais ma respiration comme à chaque fois que j'ai la trouille. Je ne crois pas que les autres l'aient entendu. Peut-être que c'était pour tout le monde pareil.

Puis le capitaine a sauté au sol. Il avait allumé son faisceau infrarouge mais ça montrait que dalle. J'ai eu brusquement envie d'un bain chaud ou de me retrouver sous ma couette avec la voisine qui a peur quand j'approche de trop près. J'ai suivi les autres.

On venait d'atterrir sur cette planète suite à un S.O.S. récurrent capté par le radar de Rilke. Apparemment personne sur aucune des stations Urgence pour y répondre,

à moins que le signal ne soit arrivé que chez nous. Le S.O.S. ne s'arrêtait pas, comme un cri en boucle perdu dans l'espace, un appel désespéré et sans fin. On était si près de Priatche que le capitaine a décidé d'aller voir.

Priatche était trois fois plus petite que la lune. Y avait rien d'intéressant à y faire dessus. La planète était reléguée dans les « sans suite » de nos index. Alors d'où provenait ce S.O.S. et pourquoi ? Le sol était vaguement spongieux. Ça dérapait par moment comme sur des rochers de bord de mer. Mais Priatche était répertoriée comme planète sèche.

J'aurais bien aimé qu'un énorme bloc rocheux surgisse de n'importe où nous arrête et nous empêche d'aller plus loin pour qu'on retourne dans la navette. Mon boulot, c'était l'informatique, pas le sauvetage humain. Je me sentais comme un scout novice en terre inconnue. Et le silence des autres me disait qu'ils pensaient pareil.

On marchait. Je ne voyais que le dos de Marc devant moi. Et soudain j'ai entendu un bruit étouffé, comme enfoui par des tonnes d'empêchements. C'est tout. Le bruit de nos pas. Ma respiration. C'est tout. Et personne qui s'arrête. Mais moi j'avais entendu ce bruit alors j'attrape le bras de Marc mais lui ne se retourne pas. Il continue à marcher comme s'il ne me sentait pas. Et j'ose pas parler. J'ose pas casser le silence dans ce brouillard. Machinalement je regarde derrière moi pour savoir si Rilke... et c'est juste à ce moment là que le brouillard a disparu ! Comme ça, d'un claquement de doigt. Y avait le Soleil à l'horizon et la Terre qui lui tournait autour. Et nous, on était sur une immense plaine remplie de plantes grasses minuscules qui gigotaient dans tous les sens. Enfin quand je dis « nous », je devrais

dire « moi tout seul », parce que les autres, c'était comme s'ils avaient disparu avec le brouillard, laissant sur place leurs combinaisons vides, droites, les pieds fichés au sol, leurs combinaisons toutes seules qui flottaient dans l'air au même rythme que les plantes !

Tout autour de moi, y avait rien d'autre que ces combinaisons vides et la plaine jusqu'à l'infini remplie des minuscules plantes grasses qui gigotaient. Je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas de vent. Alors j'ai couru. J'ai couru n'importe où. Droit devant moi mais n'importe où. J'ai couru jusqu'à ce que le sol s'arrête et que je saute dans une grande crevasse. J'ai roulé quelques mètres. Je sentais du sable qui me rentrait par les yeux, les oreilles et la bouche. Je suis resté accroupi sans bouger je ne sais combien de temps. Quand j'ai ouvert les yeux - me croira qui voudra - les autres étaient là, accroupis pareils, dans leurs combinaisons pareilles, enfin pareilles qu'avant... Et à leurs regards, j'ai tout de suite compris qu'on avait tous vécu la même chose...

Heureusement le capitaine nous a vite regroupés. Priatche en tant que planète sans intérêt n'avait sans doute jamais été réellement visitée et on venait apparemment de subir une attaque mystérieuse. D'autres risquaient de suivre. Il allait falloir se défendre, ne serait-ce que pour retourner dans la navette. Mais se défendre contre qui et contre quoi ? C'était pas nos infrarouges et nos montres ordis de merde qui allaient nous servir à grand chose. Ni la petite trousse de secours qu'on avait prise avec nous.

Je voulais entendre l'eau couler pour mon bain chaud... l'eau me dégouliner sur tout le corps... et voir le regard affolé de ma voisine...

Rayme est parti d'un immense éclat de rire. Un rire perdu dans l'espace comme si son cerveau rendait déjà les armes. Le capitaine l'a giflé tellement fort qu'il est parti valdinguer trois mètres plus bas. Il ne riait plus. Je me suis rendu compte que je tremblais. Marc est descendu vers Rayme. On l'a vu se pencher vers lui, puis tourner la tête, passer ses mains de l'autre côté de Rayme pour l'enjamber et disparaître dans le sable. Rayme s'est alors assis pour voir où était passé Marc. Puis il nous a regardés et nous a fait signe de venir.

Sans attendre l'ordre du capitaine on a tous été voir. Marc était descendu jusqu'à une sorte de grille d'aération qui donnait sur une immense salle souterraine toute éclairée. Dedans, il y avait une dizaine de personnes semblables à nous, assis devant des écrans comme dans n'importe quelle salle de surveillance de n'importe quelle station. Pourtant il y avait quelque chose d'étrange dans cette salle mais on n'a pas eu le temps de savoir quoi. Un roulement de tambours à nous percer les oreilles s'est mis à gronder tandis qu'une armée de molosses nous tombait dessus. Leurs crocs étaient gigantesques et on pouvait croire leurs pelages mêlés au sable translucides. J'ai entendu Rayme hurler. On les repoussait tant bien que mal avec nos poings et nos pieds mais on aurait dit que plus on les repoussait, plus ils se multipliaient et devenaient enragés. J'en ai attrapé un par sa patte arrière que j'ai retourné d'un coup sec à l'envers et ça a été au tour du molosse de se mettre à hurler en valsant

dans les airs. Jimmie nous criait que c'était les yeux qu'il fallait leur crever mais tout allait si vite que je ne savais plus rien à rien. Puis j'ai senti que ma jambe était prise. La douleur m'a parcouru tout le corps comme si j'avais touché un éclair. Le molosse avait des yeux illuminés. Je ne sais pas où j'ai trouvé la force de m'agripper à son cou et de le serrer jusqu'à entendre craquer ses vertèbres. Le chien est retombé sur le sable. Il bavait. Je me suis évanoui sur lui. Combien de minutes, impossible à dire. Je me suis réveillé tandis qu'on me tirait au travers de la grille pour me faire descendre dans la salle de surveillance. Plus de bruit de tambours. Comment les molosses avaient disparu et comment la salle s'était vidée, mystère... Ma jambe me faisait atrocement souffrir mais je n'avais pas le choix. Je sautai.

Très vite j'ai vu qu'il manquait Rayme et Gyna. Ils étaient restés là-haut, dans le sable, au milieu des chiens crevés.

Le capitaine nous a fait traverser la salle en courant. Je ne comprenais toujours rien. J'avais encore plus peur que mal. J'ai suivi. Et c'est en traversant la salle que j'ai brusquement compris ce qu'elle avait d'étrange : cette salle était pareille à la nôtre, identique à celle de notre station de sauvetage informatique. Je me suis arrêté, abasourdi. Le capitaine m'a poussé dans le dos :

- T'as compris ! Si c'est pareil ici, c'est pareil ailleurs ! Alors chacun à son poste ! On va leur montrer ce qu'on sait faire.

On s'est retrouvé devant ces écrans comme devant nos écrans à devoir bidouiller le plus vite possible un programme de brouillage en images virtuelles de premier

plan. D'abord les images m'échappaient. J'avais du mal à me concentrer. Impossible de les faire entrer dans le cadre, ni de les effacer purement et simplement. Peu à peu j'ai compris que leur programme initial produisait du leurre en permanence... J'avais devant moi les blocs de brouillard, les combinaisons flottantes, la crevasse... et je pouvais en conclure que les molosses aussi - pourquoi pas ? ils avaient apparu puis étaient disparus si facilement - les molosses n'étaient rien que du virtuel... Je rectifiai les paramètres d'ordre premier. Je commençais à pouvoir manipuler les images et je voyais les autres qui tapaient à tout allure. En informatique, on était les meilleurs ! Le capitaine nous l'avait dit : on allait leur montrer ce qu'on savait faire !

Quand leur milice armée a pénétré dans la salle, on avait tous compris et on était prêt. Sûre dans ses variables en 3D fondamental, Elhire envoya dans les airs le sabre le plus rapide et le plus affûté qui soit. Il cingla l'air comme fait le bruit d'un fouet et l'on vit gicler sur le cou des trois premiers miliciens quelques gouttes de sang. A peine quelques gouttes de beau sang rouge incarnat avant de voir leur trois têtes tomber au sol en même temps. Joli travail ! Patrice pulvérisa les corps. Ils se sont ouverts comme des feux d'artifice balbutiants avant de s'effondrer sur eux même. Je choisis la liquéfaction pour les trois suivants. C'était beau à voir toutes ces chairs qui se mettaient à fondre comme de l'eau incandescente...

La fuite des autres nous aurait presque fait rire s'il n'y avait pas eu Rayme et Gyna restés au-dessus de nous.

En leur mémoire, on a éteint ces ordis de merde, capables du pire et du meilleur. Le silence est revenu. C'est alors

qu'on a vu apparaître sur chacun des écrans noirs deux mots en surbrillance : COUPEZ CABÈCHE... J'ai poussé un cri ! Éteindre les ordi ne suffisait pas à arrêter leur programme !...

On est là... on se regarde... et je crois qu'on vient tous de comprendre tandis que se lance à nouveau dans l'espace le piège infernal du signal en boucle : S.O.S.... S.O.S.... S.O.S....

publiée dans la revue Géante rouge n°1 - 2006

LA FOULE AVEUGLE

Je sais où je vais le trouver. Il est beaucoup moins original qu'on ne le dit. Je m'en suis très vite aperçu. Rien n'échappe de notre nature quand on se côtoie tous les jours. Et depuis ces derniers mois, nos têtes à têtes sont devenus quotidiens. Je sais tout de lui, et il prétend tout savoir de moi. Malgré cela, il s'obstine à ne pas utiliser mes véritables capacités. Sa réputation est surfaite. J'ai eu beaucoup de mal à l'admettre. C'est une des raisons qui a retardé ma décision. Il n'a qu'une vieille réputation de jeunesse. Si elle tient encore, ce n'est que pour une vague bonne idée qu'il a parfois, et surtout parce que les gens sont aveugles. Changer d'avis demande des efforts qui ne sont pas de mise.

Une bonne idée de départ... Oui, c'était une bonne idée de choisir un petit patelin comme tant d'autres, où je pouvais me cacher et vivre tranquille, jusqu'à ce que soudain... Mais à quoi sert une bonne idée si le résultat est insipide ? J'affirme que jamais, dans ces derniers temps, jamais il n'a su donner le piment nécessaire pour décoller. Et j'ai eu beau le lui dire tous les jours, me désespérer de me voir utiliser au dixième de mes capacités ; j'ai eu beau me lamenter sur les personnes qu'il me fait rencontrer, hurler de désespoir pour le gâchis où il m'entraîne, jamais, jamais il n'a voulu m'écouter. C'est lui seul qui est le maître, dit-il, ou mieux : le Dément. Et moi, son personnage

principal, je dois le suivre et subir sa médiocre imagination. Mais je ne marche plus dans ce duo inégal. Nous avons eu une discussion des plus vives tout à l'heure, presque brutale. Et il est parti en claquant la porte.

Qu'il ne croie pas que je suis prêt à céder pour qu'il continue à écrire mes aventures à tout prix. Je vaudrais bien plus que ce qu'il estime et je saurais lui montrer comment un écrivain peut se laisser facilement dépasser par son personnage.

D'ailleurs, depuis que j'ai pris la décision d'inscrire moi-même mon destin sur l'ordinateur, je me sens une force inconnue et grandiose. Mon génial imaginaire commence à se déployer et va donner à son roman l'éclat qui m'est dû.

D'abord, il faut changer le titre. « La foule aveugle » est un mauvais titre. Penser que je vais pouvoir liquider ce PDG vicieux au milieu d'une foule qui ne verra rien est stupide. Même pour un super tueur à gages de mon espèce, ça n'est pas crédible. Et d'ailleurs, on sait bien qu'il y a toujours un hurluberlu venu d'on ne sait où et qui voit tout. Tuer quelqu'un dans une foule n'est bon que pour un film de série B, ou un livre de commande pour les halls de gare.

Je veux faire partie d'une histoire beaucoup plus surprenante, presque impossible, remplie à chaque page de surprises pour le lecteur, une histoire où je vais pouvoir montrer toutes mes qualités d'acrobate sportif et d'intello ingénieux. Va pour la foule. Mais je refuse qu'elle soit aveugle. Je veux au contraire pouvoir lui échapper – allez ! par les toits ! et puis redescendre illico jusque dans la cave de ces braves gens qui n'en croient pas leurs yeux, pour ensuite découvrir à la dernière minute une sortie

mystérieuse dans un dédale incroyable de tunnels qui sillonnent la ville dans ses profondeurs - enfin une suite d'actions inouïes qui feront de moi un personnage bien plus important que son auteur. Il est indispensable que la foule me voie. Une foule aveugle ne serait qu'indifférente et des exploits cachés ne sont pas aussi palpitants pour le lecteur que ce qui est connu de tous. Car le lecteur qui s'identifie à moi ne doit pas se sentir seul dans la foule. Il doit avoir autour de lui une foule qui le craint et l'admire tout à la fois. Voilà ce qu'un auteur digne de ce nom devrait savoir quand il m'invente.

Ah ! Quelle malheureuse dépendance me colle à la peau, à moi, son personnage ! Et tout cela, dans une passivité muette. Assez de soumission. Je ne marche plus ! Je brise mes chaînes et je décide moi-même de mon glorieux destin. Heureux celui qui a un auteur qui l'écoute ! Mais quand ce n'est pas le cas, comme pour moi, quand rien ne peut faire bouger un cerveau qui se fige peu à peu dans des circuits d'écriture usés, alors, il est de notre devoir, pour nous et pour nos lecteurs, de nous libérer !

J'exulte ! Je marche au milieu de la foule avec un pas léger. Je voudrais sauter et danser, embrasser tous ces gens car je vais être le premier personnage qui n'aura pas besoin de son auteur. Oui. Ça y est ! J'ai décidé de me libérer totalement. Et pour cela, pas d'autre solution que de prendre entièrement sa place : aussi terrible que ce soit, c'est décidé, je vais aller le tuer.

Je sais où il est. On est mercredi et il est parti au marché. Très ménagère mon auteur... il aime se promener au milieu des étalages et passer de l'odeur du poisson à celle du miel,

de la voix nasillarde du marchand de légumes à celle, plus flûtée, de la petite fleuriste. Je sais tout cela, je sais son parcours par cœur. Il me l'a fait faire dix fois déjà dans les premiers chapitres. Vous comprenez pourquoi j'en ai marre ! Je dois toujours faire « France profonde et authentique » avec mon panier au bras et mon éternel sourire de Don Juan non racoleur aux lèvres. Mon destin n'est pas d'aller au marché ! Non ! Au moins s'il s'agissait d'une foire, avec des personnages hybrides qui nous montreraient à qui mieux mieux leurs deux têtes ou leur trois jambes. Je m'approcherais de chacun d'eux et dans leurs regards, un éclair vibrant ferait frémir mes lecteurs tandis que sans peur, j'accepterais le combat à mains nues, totalement déloyal, avec le plus bestial d'entre eux, mais duquel j'arriverais à me tirer d'affaire grâce à la dague en argent que me ferait passer dans la foule en délire, une superbe jeune fille venue d'on ne sait où... Au lieu de cela, il s'agit niaisement du petit marché du coin, aux couleurs vives et à la nostalgie ennuyeuse, aux chiens qui pissent contre les tréteaux sans même voler une saucisse, aux jeunes filles qui gloussent en voulant essayer un truc à la mode, aux poussettes et aux paniers pleins qui empêchent d'avancer. Un marché où il connaît tous les marchands sans toit ni foi, et où je suis sensé me retrouver incognito après chacune de mes aventures.

J'y suis depuis dix chapitres au milieu des couleurs et des cris de la France profonde. Je connais la route. Hélas ! Il n'a même rien inventé ! Je reconnais tout le monde, tous ces gens qui ne m'ont jamais vu. Car il m'a obligé à faire le même trajet qu'il fait chaque mercredi. L'invention n'est

pas dans sa nature. Ni l'imprévu. Et il prétend être romancier ! Et bien Monsieur le romancier, c'est aujourd'hui que l'imprévu le plus incroyable va surgir dans votre vie, enfin un événement digne d'un roman que vous ne pourrez malheureusement même pas aller raconter...

Hé hé ! Je ris car je viens de penser que ce sera le plus bel exemple d'une foule vraiment aveugle... Avez-vous vu qui l'a tué ? – Non ! Incroyable ! Il est tombé brusquement avec ce couteau dans le dos, et je n'ai vu personne s'enfuir... - Ni même personne à ses côtés ! Je l'aurais vu ! Je ne suis pas aveugle ! – Ni moi non plus...

Ha ha ! Et si je ne suis pas trop paresseux, si j'arrive à finir son roman, on publiera « La foule aveugle » roman posthume et prémonitoire... Ha ! je les entends... A bien y réfléchir je garderai le titre de « La foule aveugle ». Au fond, c'est pas si mal que ça.

Je le vois ! Enfin la vengeance du personnage sur l'auteur qui n'est pas à la hauteur va avoir lieu. Je m'approche. La foule ne se doute de rien. Je lui souffle à l'oreille :

- Hé ! je suis là ! Je suis venu te retrouver parce que j'en ai assez...

Il tourne la tête vers moi, me regarde un instant surpris, fronce les sourcils, puis je l'entends me dire :

- Oui, c'est vrai, tu as raison, ce roman est mauvais. Toutes mes idées sont mauvaises. Je n'arrive à rien et tout ce que je te fais faire n'a aucun intérêt. J'arrête. Il faut savoir mettre à la poubelle ce qui n'est pas bon et partir sur autre chose.

Non... non... qu'est-ce qui... au... secours... non ! pas ça !
je... me... sens... dis...paraît...tre... au mi...lieu... de la
fou...le indiffé... rente... et... a...veu...g.....

Je malaxe le doute
Il s'insinue aux contours de ma pensée
Il durcit
Le doute pousse aux cris
Cris d'impuissance enfantine
que personne n'entend
Cris de solitude
qui s'étend
jusqu'à faire croire à l'évidence

Ma voix s'entrave d'aigus à graves
et s'échappe à petits pas.
Les mots enfouis
dans les débris du passé
tentent de jaillir
comme des graines
qui tombent et poussent
là
ou pas.

*« Le poison du mental est le doute, le contraire de l'évidence »
L'effort et la grâce – Yvan Amar*

TROUBLES

Papilou est revenu plus tôt que prévu ce soir. Mamilou a reconnu son pas qui frotte chaque marche en montant. Tous ceux de l'âge de Papilou prennent l'ascenseur. Bien suffisante la fatigue des jours de panne. Même les jeunes prennent l'ascenseur. Il n'y a que Papilou. Et ses pas sont lourds. Mamilou ne veut pas lui parler. Même pas le voir. Il entre et va s'asseoir au bout de la grande table de la salle à manger, à la place où on voit le mieux la télé, à sa place. Mamilou s'occupe de Choune. Si elle lui donnait un bain avant que sa mère vienne la chercher. Ce n'est pas dans ses attributions mais ça fera une bonne surprise. Choune est d'accord. Elle vient enfouir son visage entre les seins de Mamilou qui sentent fort son corps de femme. Mamilou laisse faire. C'est Mamilou qui appelle la petite Choune et Choune les appelle Mamilou et Papilou. Pour faire la différence. Ils en ont pris l'habitude. Choune s'asseyait par terre et commence à tirer sur ses chaussons. Mamilou fait couler l'eau qui se met à fumer et à embuer toute la salle de bains. Choune peut faire des ronds sur le carrelage avec son doigt humide. Mamilou n'entend aucun bruit dans la salle à manger. D'habitude, même quand Germain fait ses devoirs, son mari regarde la télé. Ça ne dérange pas le petit. Les jeunes aujourd'hui sont habitués au bruit. Elle prend Choune sous les épaules et la met dans la baignoire. La petite rit de l'eau qui la chatouille. Mamilou ne cédera pas. Elle frotte le dos de Choune et elle

pense que son mari doit avoir honte de lui pour être rentré plus tôt sans rien dire. Il n'est pas bavard mais quand même. Il aurait pu dire bonjour. Là, c'est comme si elles n'existaient pas. Elle et Choune. Au moins pour Choune. Il aime bien la petite qu'ils ont en garde. Il joue même des fois avec elle. Mieux que du temps de leurs enfants. Avec Germain il n'a jamais joué. Il aurait pu au moins venir dire bonjour à Choune. Mamilou n'aurait pas pu le regarder dans les yeux après avoir vu ce qu'elle avait vu. Mais quand même. Quand elle y pense, elle ne sait pas comment il faudra faire pour lui pardonner. Pour une fois c'est vrai qu'elle ne sait pas. Hier, en rentrant dans leur chambre alors qu'il était sensé y faire la sieste... Elle ne le dérange jamais pendant sa sieste. C'est vrai. Hier, elle est quand même entrée pour prendre des photos qu'elle voulait montrer à Choune. Des photos de la communion de Germain. Comme il était beau dans son costume avec déjà presque l'air d'un homme. Elle entre doucement et elle voit son mari en train de faire des gestes sur lui, des gestes qu'on ne fait qu'entre époux, le soir, une fois que tous les enfants sont endormis. Il a rougi. Il a demandé pardon. Il a juré que c'était la première fois et qu'il ne le ferait plus jamais. Rien n'a pu y faire. Elle avait trop honte pour lui. Honte pour son mari qui va bientôt être grand-père... honte pour elle aussi. Pire que de la jalousie. Papilou regarde Germain, le dernier fils, celui qu'ils ont eu à l'âge où ils n'auraient pas dû en avoir. Germain fait semblant de réfléchir très fort au devoir qu'il n'a pas envie de faire et fronce les sourcils. Il pense à Lucie, la copine de classe qui change d'habits tous les jours, et qui est si belle et aussi

intelligente. Il a entendu aujourd'hui parler d'une fête pour son anniversaire. S'il y est invité, il lui offrira la broche que sa mère a perdue et qu'il a retrouvé sans rien dire à personne. Elle était derrière la cuvette des WC., sous le coude du gros tuyau, là où Germain cache ses messages secrets parce personne n'y va voir. Il en est sûr. C'est trop bas. La preuve, c'est bourré de poussière. Comment la broche de sa mère a atterri là, mystère. En tout cas maintenant elle était à Germain et il pourrait l'offrir à Lucie pour son anniversaire. Une jolie broche qui brille avec de vraies perles. Comme ça Lucie serait obligée de faire attention à lui, et même de voir que quand il voulait, lui aussi était intelligent. Quand il voulait. Mais ce soir, pour faire son problème alors qu'il manque une page dans son livre, il n'a pas envie de faire des efforts et d'inventer le morceau de leçon qui lui manque. Seulement faire semblant de chercher. Pour le père. Pour lui faire croire que c'est très dur. D'ailleurs ce soir le père est rentré plus tôt. La mère a disparu pour jouer avec la morveuse. Le vieux à l'air plongé dans ses pensées, sans même avoir allumé la télé, ce qui fait dire à Germain que c'est important. Rapport sans doute à la dispute qu'il a entendu hier au soir quand il commençait à s'endormir, juste après le film de la 5. la cocotte minute commence à tourner. Ça va aller de plus en plus vite et la mère va bien être obligée de passer devant eux pour aller ralentir sous le gaz. Germain n'a jamais vu le père s'occuper de la cocotte minute. Ça sent les poireaux et les oignons qu'il y aura dans la soupe. Le père n'aime pas l'oignon cuit. C'est très mauvais signe. La cocotte siffle et tourne à toute allure. Mamilou arrive en trotinant vite

suivie de Choune toute nue avec une serviette en cape mise sur les épaules. Elle court autour de la table en jouant à se faire des ailes. « Regarde Papilou, regarde je vole ! » Mamilou baisse le feu. Germain voit sa mère de dos, ses grosses fesses qui déforment sa robe en jersey. Depuis le temps qu'ils doivent mettre un rideau pour séparer la cuisine de la salle à manger... Papilou ne répond pas à Choune qui s'en moque et continue à tourner. Il se lève pour allumer la télé. Fort. Il est un peu sourd. Puis il retourne s'asseoir. Au milieu des images de la misère du monde, Germain ne peut pas se concentrer sur la page qui manque pour faire son problème. Il le dit. Il a décidé de montrer à Lucie qu'il était toujours intelligent. Il vient de comprendre que c'est sa seule chance. Son père s'énerve. L'heure des informations c'est l'heure des informations. Il n'avait qu'à finir plus tôt au lieu de rêver. Germain fait remarquer qu'il manque des pages au livre. Que c'est plus dur quand il manque des pages. Le père crie plus fort. Il dit qu'il n'avait qu'à faire attention à ses affaires, que c'était l'heure des informations, qu'il n'avait qu'à se dépêcher et qu'on allait bientôt manger. Germain agrandit du doigt un trou de la toile cirée tandis que la sonnette de la porte d'entrée retentit. C'est la maman de Choune qui vient chercher son amour de petite fille, toute belle, toute propre dans ses habits, et à qui elle fait des bisous dans le cou et partout. La jolie maman de Choune toujours si souriante...

C'est un objet qui parle
C'est un objet qui pèse
C'est un objet qui saigne
Méli-mélo de plastique
et caoutchouc
avec mousse gélatine
encadrement de bois
C'est un objet qui tourne
qui pleure et qui s'efface.

C'est un objet lointain
qui dégage sa ruse
En modestie de gare
Son masque d'imposture
Prend la place du cœur
Et me livre en pâture
aux regards étrangers
qui lui cliquent dessus.

C'est un objet qui prend ma place
parce qu'il sait
tout de moi
et qui le dit
aux autres objets qui savent
ce qu'il faut que je sois
Ça brille et ça vibre

et ça glingue
et ça ouvre le passage
aux grappes de clics
sur moi.

Concert mortifère
du numérique
à note unique
sans les ailes
qui palpitent.

JALOUSIES

J'avais gardé ma 205GTL pendant des années. On peut dire que j'en étais content. Rien qu'en six mois, Simon était passé quatre fois chez le garagiste pour sa 205GTL achetée en même temps. Moi, je roulais sans problème. Simon en était jaloux. Fallait voir la gueule qu'il faisait au café quand on lui demandait des nouvelles de sa voiture. Tout le temps il pestait contre Peugeot et tout le bataclan. Tellement fort que je n'osais plus le contredire. Même, pour ne pas nous fâcher, je me souviens qu'à deux ou trois reprises, je m'en suis inventé de problèmes sur ma 205GTL qui marchait bien. Ça aurait été idiot de s'engueuler pour si peu. D'autant que je m'en fichais que Simon croie que j'avais des problèmes avec ma 205GTL de merde, puisque je n'en avais pas, des problèmes, et que ma 205GTL n'était pas de merde du tout. Mais pour un ami, on peut bien mettre son orgueil de côté.

C'était pas qu'on était amis-amis Simon et moi. Suffisamment quand même pour s'acheter le même voiture en même temps...

- Comme ça il n'y aura pas de concurrence entre nous, pas vrai ? a dit Simon.

Puis il a ri en me claquant le dos, toujours trop fort comme à chaque fois qu'il claquait le dos en riant. On n'avait quand même pas choisi la même couleur.

- Ça ferait trop frères jumeaux avec les mêmes culottes courtes, pas vrai ?

Je me suis baissé pour relacer mes chaussures. J'avais déjà mal dans le dos rapport à une mauvaise nuit passée sur un matelas trop mou et rapport aussi à la première claque. J'avais pas envie de raconter à tout le monde mon aventure du matelas trop mou et j'étais bien content d'avoir mis ce jour-là mes chaussures beiges à lacets.

Et puis un jour de l'hiver dernier qui était si raide, Simon est entré dans le café les bras devant lui en se tapant et en se frottant les mains. Il portait de gros gants fourrés. Quand il n'avait pas froid aux mains il disait qu'il avait froid nulle part.

Les quatre feuilles de caoutchouc perchées sur le comptoir se sont mises à vibrer comme à chaque fois que Simon entraînait dans le café. Été comme hiver il faisait du courant d'air. Même le dos tourné, on savait que c'était lui qui entraînait. Bref, il avait une bonne nouvelle à nous dire... Du coup je lui ai offert à boire. C'est la coutume chaque fois que l'un d'entre nous apporte un petit extra qui va distraire. Simon a laissé tomber son derrière sur la chaise. Il a tendu ses jambes en V. Puis il a ôté son gant droit, s'est essuyé du revers de manche la goutte de froid qui pendait à son nez, et nous a dit tout réjoui :

- Cette fois les gars, j'ai trouvé !

- Ben mon salaud, a dit Robert en hochant la tête.

Simon venait tout juste de larguer sa petite amie. Ou plutôt c'était elle qui s'était tirée pour une histoire de tripotage de nichons devant tout le monde. Silence. On entendait seulement le reniflement de Simon qui s'était chopé un rhume avec ce temps pourri à la con. On était abasourdi.

- Y'a que lui pour être aussi rapide ! À soufflé Johnny en me piquant une cigarette.

J'étais content d'avoir été plus rapide que les autres à lui offrir un verre. Fier de ne pas avoir loupé mon coup. Simon a bu d'un trait avant de continuer.

- Elle a une allure, si vous saviez ! J'aime pas les culs d'éléphants. On dirait toujours qu'il faut les traîner et que ça va racler le sol. Là, de la finesse derrière et du solide devant. Un bijou ! Alors vieux, ça te donne pas envie de changer ?

Et il m'a tapé sur l'épaule. Simon plaisantait souvent sur mon prétendu célibat. Un jour :

- T'es un célibataire... célibataire ! Hein vieille canaille ! Dis-moi, tu fais quoi quand ça te chatouille un peu trop ? Tu te sers tout seul ?

- C'est pas tes affaires !

Vrai, j'étais prêt à lui sauter à la gorge le jour où il m'a dit ça et il en a eu peur. Il n'a plus jamais poussé la plaisanterie plus loin.

Alors, en nous fixant tous sous son regard, il a continué :

- C'est une 205GTI ! Ça vous en bouche un coin, pas vrai ? Il avait raison. On s'est rapproché de lui en serrant nos coudes. Il a dit son prix. Personne n'a rien dit. Peut-être qu'on rêvait tous un peu. J'ai pensé à ma 205GTL qui n'était pas de merde du tout. Je suis sûr que Simon y a pensé aussi quand il a proposé :

- Viens faire un tour dedans, tu me diras ce que tu en penses.

Il y avait trop de plaisir dans ses yeux pour que ça ne soit pas de la revanche. Et c'est pour ça que j'ai dit oui tout de

suite. Pour pas qu'il croie que ça me dérange ou quelque chose comme ça. Les autres nous ont suivis dehors malgré le froid. Simon jubilait. Il m'avait invité tout seul pour savourer en plus la réaction des autres. C'était ça être ami avec Simon. Pouvoir faire envier les autres. Finalement dans le café quand j'y repense, les autres, c'est pas la place de Simon qu'ils voulaient prendre, c'était la mienne. C'était moi qui étais au centre de leurs pensées, moi qu'ils devaient souhaiter remplacer.

Sa 205GTI était rouge, intérieur noir. Elle brillait neuf comme des chaussures. Il l'a caressée tout du long avant d'aller s'asseoir. Quand j'ai ouvert la porte, les gars ont applaudi. Simon a enlevé ses gants, puis il a secoué ses clés, mis le contact, s'est frotté les mains, et le moteur s'est mis à chanter. Moi, je me suis trouvé intimidé comme au premier jour quand j'étais troufion.

- La classe, pas vrai ?

Je n'ai rien dit. Je ne savais pas ce qu'il m'arrivait. J'aurais voulu ne pas m'y trouver bien. Je jure que j'aurais voulu à ce moment là m'y trouver mal assis ou n'importe quoi d'autre. Je n'arrêtais pas de me dire que c'était une voiture comme les autres, qu'elle n'avait rien d'extraordinaire, en tous cas rien de plus que ma 205GTL qui me donnait entière satisfaction. Mais j'avais les plus grandes difficultés à ne pas la toucher, ne pas m'enfoncer au plus profond dans le siège, ne pas me laisser glisser à travers la ville en fermant les yeux.

- Elle te plaît, hein ?

Simon le savait. Il m'avait fait monter pour ça. Peut-être même qu'il ne l'avait achetée que pour ça : parce que sa 205GTL à lui était de la merde et pas la mienne.

- Et à conduire, vieux, c'est le pied !

J'en avais mal au ventre d'être si bien dans cette putain de voiture. Je n'avais aucune raison de me séparer de ma 205GTL. Aucune.

- Tu devrais t'en acheter une.

- Je n'ai pas de raison de me séparer de ma 205GTL.

- Mais c'est de la merde la 205GTL ! Vise un peu ce tableau de bord. Et les vitesses... ça passe comme dans du beurre !

Il n'arrêtait plus de me vanter sa nouvelle acquisition. Quand j'ai pris une cigarette pour me détendre, il s'est jeté sur l'allume-cigare avec des ronds de main à n'en plus finir. Il avait voulu me faire baver et je bavais autant qu'une casse d'escargots à jeun.

- Je savais qu'elle te plairait mais comme ça je n'aurais pas cru. Hé ! Remets-toi !

Il y avait soudain un peu de crainte dans sa voix. Peut-être qu'il regrettait que j'en bave tant. Peut-être qu'il se disait qu'avec la chance de faux cocu célibataire que j'avais, s'il me prenait l'envie de m'en payer une, de 205GTI, elle serait encore mieux que la sienne, et qu'il se retrouverait couillonné comme avec sa 205GTL. Ça m'a fait sourire cette idée.

- Combien tu dis que tu l'as payée ?

- Elle t'a séduite, hein vieux salaud ! Et ta 205GTL alors ?

- Je te demande seulement son prix.

- Si tu en prends une, promets moi qu'elle ne sera pas de la même couleur, d'accord ?

Mais il n'a pas dit cette fois que ça ferait trop frères jumeaux avec les mêmes culottes courtes. Il commençait à flipper.

- D'accord.

Je n'en voulais pas plus. J'étais trop content de pouvoir me laisser aller à l'aise dans cette voiture qui avait été faite pour moi. Je la sentais dans mon corps et dans ma peau.

Il n'est pas retourné au café. Les autres ont dû nous attendre en vain. Il s'est garé devant chez moi. Je ne l'ai pas invité à prendre un verre comme d'habitude. Lui non plus n'en avait pas très envie puisqu'il n'a pas coupé le moteur de sa 205GTI. Quand je suis descendu, enfin seul, j'ai pu la caresser du bout des doigts autour de la poignée sans qu'il s'en aperçoive. Et en entrant dans mon immeuble, j'ai eu un peu honte de ma 205GTL qui patientait le long du trottoir près du square.

Les jours qui ont suivi, je ne me suis pas senti très bien. J'avais comme des sueurs dans mon dos et mon cœur cognait comme un dingue. Comme j'étais de matin toute la semaine, j'ai d'abord pensé que c'était à cause du réveil qui sonnait bien trop tôt. Mais il a fallu me rendre à l'évidence. Chez moi ça allait à peu près, du moins au début. Je ne me sentais vraiment mal que lorsque j'étais dehors, au volant de ma 205GTL. Un soir, un vendredi, j'avais sué plus que d'habitude et j'ai voulu prendre ma température. Comme je ne suis jamais malade, je n'ai rien pour ça. Alors j'ai dû

descendre à la pharmacie du quartier pour acheter un thermomètre.

- Avec toutes les grippes qui traînent en ce moment, il vaut mieux être prudent, m'a dit la pharmacienne.

Je n'avais pas de température. J'ai quand même appelé SOS médecin pour être sûr.

- Je vais vous donner des vitamines à prendre, a dit le toubib bedonnant après m'avoir examiné de partout. Vous n'avez apparemment rien qui cloche, mais avec toutes les grippes qui traînent en ce moment, il vaut mieux être prudent.

J'ai pu aller me coucher. J'avais eu raison d'appeler SOS médecin, même sans température. Je me sentais mieux de savoir que je n'avais rien.

Pourtant, malgré les vitamines, quand je montais dans ma 205GTL pour aller travailler, j'avais toujours autant de sueurs. Ça n'allait plus comme avant. D'ailleurs je faisais souvent craquer les vitesses, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant. Et puis d'autres petites choses me tracassaient. Le clignotant qui ne revenait plus toujours tout seul à sa place, le cendrier brusquement trop petit parce qu'il me semblait toujours plein. Peut-être que je fumais davantage sans m'en rendre compte. Peut-être que je n'étais pas dans mon assiette à cause de tous les tracas quotidiens, le manque de vacances, l'hiver si raide...

Le lundi, à midi, j'ai rencontré Johnny en bas devant mon immeuble.

- Salut vieux ! Ça fait un bail qu'on ne te voit plus au café, t'es pas malade au moins ?

Je n'étais pas allé au café depuis... ce premier jour...

- Non. J'ai seulement failli attraper la grippe. Je suis encore un peu fatigué et le toubib m'a prescrit des vitamines.

- Ah bon ! Je vais pouvoir rassurer les autres... Dis, tu n'aurais pas une clope par hasard ?

Et après l'avoir allumée :

- Bon, excuse-moi, vieux, je me sauve. J'ai donné un rendez-vous au resto du boulevard. Ça promet ! Je passerai te voir un de ces quatre. Soigne-toi bien, tu as encore une sale gueule.

C'était un chouette gars, Johnny. Toujours à vous piquer des cigarettes, mais pour les choses importantes il était là. Quand il s'est éloigné, j'ai compté qu'il y avait deux jours que je ne mangeais plus.

Dès le lendemain, Simon est venu me voir. C'était une journée grise avec un ciel bas et lourd. On savait qu'il n'allait pas pleuvoir, ni neiger. Le ciel était simplement gris toute la journée pour rien.

- Alors vieux, il paraît que tu es malade ?

Il était soulagé.

- Mais non...

- C'est vrai que tu as une sale gueule ! Tu as maigri. Tu ne serais pas amoureux des fois ?

Il a éclaté de rire. Il portait sa chemise jaune pâle avec des fines rayures bleues. J'ai pratiquement toujours supporté ses conneries, mais là c'était au dessus de mes forces.

- Fais pas chier avec tes conneries, j'ai besoin d'être seul, c'est tout !

Il a été autant surpris que moi.

- Hé bien, ça n'a vraiment pas l'air d'aller, vieux ! Et si tu n'étais pas un ami, je crois que je me fâcherais. Mais les amis, c'est les amis, pas vrai ?... je me retire donc sur la pointe des pieds pour éviter que tu attrapes d'autres vapeurs de demoiselles... à la revoyure !

Il est parti. J'ai tout de suite bondi vers la fenêtre de la cuisine. Sa 205GTI était là, juste derrière ma 205GTL. Sa peinture neuve redonnait au ciel des reflets métalliques pour des nuages lointains. Il devait la frotter tous les jours. J'ai appuyé mon visage contre la vitre et j'ai fermé un moment les yeux. C'était presque comme si j'étais contre elle.

Simon est sorti de l'immeuble. Il marchait d'un pas vif et les pans de son pardessus voltigeaient de côté à chaque pas. Il a frôlé sa 205GTI si séduisante en faisant le tour pour aller ouvrir la portière. Quand elle a démarré je n'ai entendu aucun bruit. J'étais derrière la vitre. En partant, elle est passée tellement près de ma 205GTL que j'ai cru que ce salaud de Simon allait l'accrocher. Et j'ai eu peur. J'ai eu peur pour elle, pour l'autre, celle qui s'éloignait à toute vitesse...

J'étais jaloux de Simon. Je crevais de jalousie. Voilà ce qui n'allait pas. Je voulais sa voiture. Je voulais être dedans, à sa place. Mais le plus douloureux, ce n'était pas de me séparer de ma 205GTL, non, à ça j'étais prêt maintenant ; le plus douloureux c'était que je voulais la sienne, pas une autre de la même marque – je pouvais ouvrir un crédit même au dessus de mes moyens – mais la sienne. Je me souviens comment la vitre s'embuait de mon souffle pendant que le désir m'envahissait.

J'ai d'abord rangé mes affaires. Je me sentais calme, bien plus calme que je ne l'avais sans doute jamais été de toute ma vie. J'étais certain que chaque être humain était programmé pour une grande chose, une sorte de but unique, et lorsqu'il l'avait trouvé, il ne pouvait que devenir calme pour toujours. Une fois tout en ordre dans ma maison, sans poussière, sans ordures, je téléphonai à mon travail. Je leur ai dit que je démissionnais, que je m'en allais très loin et que je ne reviendrais jamais, que je leur envoyais une lettre aujourd'hui. Puis je laissai un mot, ridicule, sur la table de la cuisine :

« Je l'ai dans la peau et je préfère mourir avec elle plutôt que de m'en séparer »

J'avais besoin que les autres ne pensent pas qu'il s'agissait d'un simple vol suivi d'un accident.

Enfin je fermai le gaz et le compteur d'électricité, bouclai la porte à double tour, jetai les clés dans le vide-ordures et je m'en allai vers celle que j'avais dans la peau.

J'ai ouvert la porte de ma 205GTL comme d'habitude. Du moins à ce qu'il me semble. Le moteur s'est mis à ronronner aussi doux qu'au début et j'ai passé les vitesses sans les faire craquer ce qui n'était pas arrivé depuis bien longtemps. J'étais heureux de ne pas avoir à m'énerver pour la dernière fois avec ma 205GTL. Pas de sueurs non plus. À peine une fine douleur aux mollets et sous les fesses. Le siège manquait de moelleux. Qu'importe ! Je me sentais plein d'indulgence pour celle qui m'avait rendu service pendant si longtemps et je

nageais dans un bonheur parfait en me disant qu'ainsi on se quitterait bons amis.

J'ai garé ma 205GTL dans la deuxième rue perpendiculaire à la rue du café où je savais que Simon se trouvait. J'ai à peine ralenti en passant devant sa 205GTI qui semblait m'attendre à cent mètres de l'entrée du café. C'est lorsque j'ai voulu sortir que les douleurs aux mollets et aux fesses sont devenues violentes. J'ai été très surpris de ne pas pouvoir ouvrir la portière. Je recommençai plusieurs fois sans succès. Les douleurs devenaient insupportables et à mon grand étonnement j'ai senti mes fesses qui semblaient être collées au siège. Lorsque mon dos fut absorbé en se mélangeant au dossier, je paniquai et démarrai en toute hâte. C'est alors que je vis avec horreur mes pieds mélangés aux pédales. Je ne comprenais absolument pas ce qui m'arrivait. Mais les douleurs avaient disparu et cela du moins m'était d'un grand soulagement. Nous sommes sortis de la ville, elle et moi. C'était bien moi qui conduisais et pourtant, chose ahurissante, j'allais où ma 205GTL voulait. Je la sentais qui vibrait en moi. Nous ne formions plus qu'un seul corps merveilleusement synchronisé pour la conduite. Un couple parfait. Alors seulement j'entendis son rire de coquette satisfaite. J'eus à peine le temps de penser qu'elle se vengeait de mon infidélité que déjà elle nous dirigeait vers le précipice...

LA SIESTE

Un jour, un homme se regarde dans un miroir. Il se voit jeune et plutôt joli garçon. Il se sent en pleine forme, et sourit à son avenir prometteur.

Puis il voit sa femme et dans leur regard passe leur amour.

- Je vais faire une petite sieste, lui dit-il, viens près de moi.

Il va s'allonger sur le canapé. Sa femme vient s'asseoir près de lui. Il lui prend la main, et tendrement la pose sur sa poitrine pour s'endormir le sourire aux lèvres.

Par moment, il s'éveille un peu. Il sent la main de sa femme dans la sienne. Heureux, il la caresse et se rendort le sourire aux lèvres.

Ainsi plusieurs fois. Sa femme toujours est là et il peut se rendormir en caressant doucement cette main posée sur sa poitrine.

Une fois cependant, en se réveillant, il cherche la main de sa femme et ne la trouve pas. Étonné, il ouvre les yeux et regarde autour de lui : personne !

- Où es-tu ? demande t-il.

Pas de réponse. Il se lève et cherche partout. En face de leur maison une femme arrose ses plantes.

- Vous n'avez pas vu ma femme ? demande t-il.

La voisine semble surprise.

- Mais Monsieur, votre femme est morte...

- Morte ? Et de quoi, quand, comment ?

- Mais Monsieur, à son âge, son cœur n'a pas tenu...

- À son âge...

Et l'homme, surpris, repasse devant le miroir : il voit alors le visage d'un vieux monsieur tout ridé dans un corps tout rabougri.

18 02 2012

LE ROND-POINT

Je mangeai. Il fallait bien que je mange. Commencer par un bout, le début ou la fin – est-ce qu'on sait jamais quand ça commence et quand ça finit ? Pour tout y mettre il faut fourrer loin dans les recoins. Cinq pages de la femme à la fenêtre, comme un tableau. Ou une façade en trompe l'œil. Une femme. Une tête de femme fixée entre le rideau pincé au coin et la menuiserie de la fenêtre, rigide. Une tête et un tronc coupé au milieu des seins. Deux épaisses tranches de seins. Si on ne focalise pas, ça reste une tête de femme plate avec les plis du rideau plats et les tranches de seins. Une femme incrustée dans le mur d'une maison plate. Les bruits bouillonnent en bas tout autour du rond-point. Les voitures ralentissent, tournent, passent. Des milliers de voitures, quelques unes les mêmes. La femme plate regarde les voitures autant que moi je la regarde. Elle les connaît à force de les voir. Sa maison est la seule à l'angle du rond-point. Ils ont tout démoli pour faire passer les voitures et se sont arrêtés net à sa maison. Ça tourne comme un manège nuit et jour en lui donnant le tournis. Pas pour moi qui la fixe en attendant.

Pour sortir du tournis elle a suivi la rouge. La petite rouge avec le monsieur à la barbe le matin à 7h30. Il file du côté d'Alès, tout seul. Il file et puis brusquement il freine. Les deux points rouges brillent à l'arrière plus rouges que la voiture. Plus neufs. Rouge vif sur des mètres et des mètres avant de s'éteindre. La voiture s'arrête. La portière avant

droite s'ouvre. Un homme en bord de route court une valise à la main. Il faisait du stop. L'homme à la barbe aime s'arrêter loin des auto-stoppeurs pour les obliger à courir. L'auto-stoppeur le remercie dans des essoufflements. L'homme à la barbe aime ça. C'est ce que doit penser la femme à la fenêtre de l'homme à la barbe, la femme que je regarde en attendant.

Le lendemain à 7h30 quand elle a vu la voiture rouge, la femme à la fenêtre n'a pas bougé. Moi non plus. Il n'y a pas d'auto-stoppeur. Le barbu doit regarder dans son rétroviseur pour être sûr d'avoir bien vu. Il a bien vu et il file vers son travail en direction d'Alès, seul. J'ai cru qu'elle allait bouger, ouvrir la fenêtre et se pencher ou bien s'écraser la tempe contre la vitre en poussant un peu le rideau pour suivre la voiture rouge le plus loin possible. Mais non. La voiture rouge ne l'intéresse plus, ou le barbu. Les barbous n'intéressent pas ces jours-ci. Elle reste à regarder le manège du rond-point. Il y a une femme qui conduit dans une voiture rouge, plus grande, plus lentement. Un homme lui passe le bras autour des épaules. Sans barbe. La femme à la fenêtre fronce un peu les sourcils il me semble. C'est dangereux. À l'heure où les gens partent au travail il n'y a pas de place sécurisée pour les amoureux. Les gens baillent encore en roulant sans mettre la main devant leur bouche parce qu'ils se croient isolés dans leur voiture qui roule. Ils baillent et ils sont poussés par une force invisible. Sinon ils resteraient tous au point mort autour du rond-point et dormiraient un peu plus. À part ceux qui sont en soucis parce qu'ils attendent pour démarrer, les autres dormiraient. La femme à la fenêtre les

suit. Elle pense qu'ils s'embrassent. Ils vont provoquer un accident. Elle pense qu'ils roulent lentement parce qu'ils vont s'embrasser ou du moins parce qu'ils en ont envie. Un petit souvenir de leur nuit passée ensemble. Qu'y a-t-il de plus naturel que de vouloir s'embrasser ? Possible, possible, mais pas en voiture à l'heure du départ au travail. C'est dangereux. Moi, je ne sais pas. Je n'ai pas d'idées précises là-dessus. La voiture allume son clignotant et s'arrête au bord du chemin au croisement juste après le rond-point. Elle roulait si lentement que les rouges arrières brillent à peine. Une ou deux secondes. Ils s'embrassent. La femme à la fenêtre s'approche mais la buée qu'elle fait sur la vitre la fait reculer. L'homme descend de la voiture. Il a un cartable. Il prend le chemin. C'est un raccourci vers l'école qui est au bout du chemin. Vue l'heure il est en avance. Il doit siffloter se dit la femme à la fenêtre, parce qu'il balance son cartable fortement en marchant au risque de se donner des coups dans les jambes. Il se retourne vers la voiture et lève la main en s'envoyant le cartable dans les jambes quand il baisse sa main. Il est heureux. Le clignotant s'allume à gauche et la voiture profite d'un espace pour filer très vite en direction d'Alès. Seule. Mon café à refroidi, comme hier. Je suis quelqu'un de patient. Je n'aime pas le café trop chaud. Mais j'aime bien l'avoir bouillant pour le laisser refroidir. La femme à la fenêtre regarde à nouveau le rond-point. J'ai cru un moment qu'elle allait attendre une autre voiture rouge, que c'était les voitures rouges qui la fascinaient, que peut-être elle-même attendait la visite de quelqu'un en voiture rouge qu'elle guettait à la fenêtre. Comme moi dans ce bar. Je ne

veux pas rater la suite. C'est pour ça que j'oublie de boire mon café qui refroidit certainement trop à mon goût. Je ne veux pas rater le moment du départ de la femme à sa fenêtre pour aller ouvrir sa porte et oublier le rond-point. À son deuxième étage et grâce à la hauteur des vieilles maisons, elle doit avoir une vue d'ensemble suffisante pour que les voitures ne soient pas des petites fourmis. Ça aide à attendre quand on a une vue large, un coin de perspective de derrière le virage. Moi, en face, du bar où je suis, je vois bien. Moins bien qu'elle bien sûr à cause du plein pied, mais le bar rond comme le rond-point est tout vitré. Je vois loin. Je vois une autre voiture qui arrive. Une voiture de jeunes avec des mots partout sur les portières. La femme la laisse passer comme si elle ne l'avait pas vue. J'en suis si surpris que j'ai oublié de regarder qui était dedans. C'est ma curiosité de regarder et de deviner. La voiture sort du rond-point. Elle est enflée sur les côtés comme des rajouts d'armure. La vitre arrière est plaquée d'une toile peinte avec des cheveux fluorescents. On ne voit pas ceux qui sont à l'intérieur. Cachés. Protégés. Sans rideau à pli coincé sur le côté. Une voiture qui roule sans personne dedans. Une voiture libre, indépendante, vagabonde. Je n'aime pas ces voitures. Elles refusent les autres. Je n'aime pas les refus. Maintenant la femme à la fenêtre s'occupe d'une beige, très ordinaire, en forme de voiture dans les dessins d'enfants. Dedans, quatre bustes, silencieux, seulement occupés à regarder la route. Ils penchent à gauche quand la voiture tourne à gauche, surtout ceux à l'arrière qui ont la main accrochée à la poignée de la porte pour se tenir. Et ils penchent à droite quand ça tourne à droite, le regard

désespérément fixé sur le même point à l'avant de la voiture. La femme pense qu'elle faisait peut-être comme eux. Sait-on jamais comment on se tient en voiture quand on ne conduit pas. Elle surveillait la route. Elle n'avait pas confiance, hypnotisée par la route grise qui défile en passant dessous. Elle conduisait en même temps, comme ils conduisent eux, tous les quatre en même temps. Soudain il y en a un qui flanche à l'arrière. Il oublie de regarder la route pour regarder les sapins de son côté. Ça lui rappelle les petits sentiers dans la montagne qu'il grimpait avec la femme qu'il aimait. Il n'aimait pas grimper. Il n'aimait pas marcher pour aller nulle part. Il n'aimait que la main de la femme dans sa main, et ça n'est pas suffisant pour rester ensemble. À moins que l'homme qui regarde les sapins pense qu'il ne pourrait plus maintenant prendre les sentiers dans la montagne, même s'il rencontrait à nouveau une femme qu'il aimait, parce qu'il est vieux, essoufflé, sans circulation dans les jambes, tout juste bon à se faire conduire à l'hôpital d'Alès pour un examen complet de ses veines. Voilà ce que doit penser la femme à la fenêtre en regardant partir la voiture beige vers le monde des petits points sur les routes de l'horizon.

Le lendemain je suis à mon poste. Elle aussi. Peut-être qu'aujourd'hui sera un bon jour pour elle et pour moi. Je commande un café, bien chaud, pour avoir le temps. Elle est là, toujours le buste juste à montrer, seule dans la vieille maison qu'ils lui ont laissée, le regard fixé sur les voitures du rond-point. Elle sourit. La première fois que je la vois sourire. Un sourire pour personne d'autre qu'elle. Moi je

l'ai vue. Elle sourit quand la voiture rouge de l'homme à la barbe s'engage dans le rond-point. Comme elle l'a vite reconnu ! Pas moi. C'est son sourire qui m'a fait chercher. Il est 7h30 et il y a une femme à ses côtés. Il me semble qu'elle a les mains sagement posées sur ses cuisses. D'en haut, la femme à la fenêtre voit ses mains posées sur ses cuisses. C'est une auto-stoppeuse. Il l'a faite monter avant d'arriver au rond-point. Les auto-stoppeurs du matin ne se mettent pas toujours au même endroit comme ceux qui attendent le bus. Ils tournent en silence. Vite. Ça l'oblige à se tenir à la portière. Puis ils prennent la direction d'Alès en doublant toutes les voitures sur la ligne continue. L'auto-stoppeuse regrette déjà d'avoir couru si vite pour ne pas faire attendre celui qui était si sympa de s'être arrêté. Et il allait dans la bonne direction. De toutes façons, où que les gens aillent ici, ils commencent par prendre la direction d'Alès. Et ceux qui reviennent semblent tous venir d'Alès. C'est en pensant à ça qu'il me paraît judicieux de rester au bar jusqu'au soir pour le retour des voitures vers le rond-point, au cas où... La voiture rouge est arrivée. La plus grande. La plus lente. C'est l'homme au cartable cette fois qui est au volant. Il conduit plus vite et plus sec comme s'il se croyait en retard. Ça ne plaît pas à la femme à la fenêtre. Ça ne lui plaît pas que la jeune femme ait si vite abandonné sa voiture, et par faiblesse l'ait offerte en cadeau à l'homme au cartable, histoire de montrer au monde que l'homme au cartable était à présent son homme. Moi, je trouve ça ni bien ni mal. Ça se passe souvent et ça ne veut rien dire pour la suite. La preuve. La voiture rouge freine aussi sec qu'elle a tourné. Le rouge ne dure pas mais crache sa couleur.

L'homme au cartable en sort, si fou, si joyeux qu'un instant je crois qu'il va sauter par dessus la voiture pour se retrouver sur le chemin de l'école. La femme à la fenêtre aussi qui a plaqué son front contre la vitre malgré la buée. Il lui remonte de vieux souvenirs de joie, de folie stupide. La jeune femme se contorsionne pour se mettre au volant. La voiture s'en va, plus calme, plus douce. L'homme au cartable donne une dernière caresse sur l'aile arrière de leur voiture puis il part lui aussi vers sa journée de travail en se dodelinant davantage. Je l'envie.

D'autres voitures passent, plus inconnues les unes que les autres. Elles transportent des bavards qui gesticulent des mains ou bien des immobiles endormis et silencieux. Puis la voiture jeune, rouge et toute décorée, aussi fuyante que les autres jours, la voiture libre sans personne dedans. Il est 7h50. La femme à la fenêtre, je le sais, ne s'intéresse pas aux voitures rouges sans personne dedans. La voiture beige ne passe pas. L'homme est resté à l'hôpital et ne reviendra plus. J'attends pour être sûr d'avoir raison, à moins que ce soit la femme à la fenêtre qui attend pour être sûre, obstinée près de son rideau, aussi statique et plate qu'une pub. Le café est froid. Il est 8h. La voiture beige ne passera plus. On a eu raison, elle et moi. On peut être contents, fiers ici jusqu'au soir à regarder le rond-point, seuls, à attendre, et aussi demain, et encore après.

Nouvelles conjugaisons simplifiées :

JE = *première personne du singulier* = moi moi moi

TU = *deuxième personne du singulier* inutile (et dangereux) = rapprochement intime

IL/ELLE = *troisième personne du singulier* inutile (et dangereux) = singularité de l'ami(e) devenu ennemi(e)

NOUS = *première personne du pluriel* inutile (et dangereux) = vivre ensemble

VOUS = *deuxième personne du pluriel* Pronom devenu accusateur

ILS/ELLES *troisième personne du pluriel* devenus **EUX** = les autres sont responsables (à utiliser seulement quand les « vous » ne sont pas là)

JE

VOUS

EUX

Vivons simplement !

LIBELLULES

Je fais partie des chiffres. Je suis une retenue au milieu de leurs chiffres. Ma mère aussi, qui est encore avec moi. Mon père, je sais pas. Sans doute. Je voudrais qu'on soit des libellules pour nous envoler très loin d'ici et retrouver mon père. Mais je sais pas où ils l'ont mis. Paraît que c'est dangereux de laisser les familles ensemble. Surtout quand elles rentrent dans le malheur.

Peut-être que le malheur est une maladie contagieuse ?

Je me souviens pourtant que c'est dans les bras de ma maman et dans ceux de mon papa que j'ai guéri des malheurs que j'ai eus dans mon enfance.

J'ai 11 ans.

Mon enfance est loin.

Très loin derrière ces barbelés.

Et je ne suis pas sûre que les nouvelles méthodes pour les malheurs des gens soient bonnes. Bien au contraire. J'entends pleurer tout le temps dans les chambres d'à côté. Toute la nuit. Jusqu'au réveil quand ils font hurler la sirène en allumant brusquement les lumières. Les murs ne sont pas assez épais. J'entends pleurer les grands autant que les petits.

Moi j'essaie de tenir mes yeux secs.

C'est dur.

Mais je sens bien que pour ma mère, c'est important de ne pas me voir pleurer. D'ailleurs, je n'ai jamais vu pleurer une libellule.

À l'école, on a étudié la mue des libellules. On a vu comment elles sortent de leur larve trop petite qui les emprisonne avec leurs ailes qui s'ouvrent pour s'envoler. Sans pleurer. Sans crier. Je n'ai même jamais entendu parler une libellule.

Depuis qu'on est ici, ma mère se transforme : la peau autour de ses yeux devient fine... si fine... aussi fine qu'une aile de libellule. Je sens bien qu'elle ne veut pas pleurer. Elle ne veut plus parler non plus. Ou si peu. Seulement, elle ne me lâche pas la main.

Même la nuit. On dort toutes les deux dans le petit lit du bas. Main dans la main pour pas être séparées. Comme ils nous ont séparées de mon père.

Quand je pense à mon père, je pleure.

Mais je pleure en dedans. Mes yeux sont secs pour ne pas inquiéter ma mère. Il n'y a que mes yeux qui sont secs. Tout le reste est trempé de larmes qui ne sortent pas. Peut-être que je vais me noyer dans mes larmes. Peut-être que je vais exploser de trop de larmes et inonder le camp de rétention où on est enfermé ?

J'ai un peu peur d'exploser, mais ce serait bien. Parce que tout le monde se mettrait à flotter sur mes larmes. On pourrait s'élever plus haut que les murs et on pourrait s'en aller. Les gardiennes ne pourraient plus crier après nous parce qu'on reste trop longtemps dans la cour, ou trop longtemps à ne pas manger... Je n'ai jamais vu personne se mettre en colère et crier quand il flotte dans l'eau.

J'en suis sûre. Je vais toutes les semaines à la piscine avec l'école. Je suis bonne dans le crawl. Juste encore un défaut dans ma respiration, mais en m'entraînant, ça passera. Et je

pourrai commencer à faire des compétitions. J'ai les qualités pour devenir une championne. C'est ce que m'a dit le maître nageur. Encore quelques cours et ça devrait aller.

Sauf que je ne peux plus y aller.

On va à la piscine tous les lundis après midi.

Et aujourd'hui on est lundi ... ou mardi ?

Je ne sais plus vraiment quel jour on est. C'était vendredi et ça fait plusieurs jours qu'on est ici. Mais est-ce qu'on compte le jour d'arrivée quand on rentre en rétention ? Parce que vendredi matin, on était encore dehors. Pas longtemps, mais ce début de matin passé à la maison sans rien savoir, il a existé ! J'étais dans la salle de bains quand... J'entends un énorme cri avec de grands coups dans les murs ! Du verre qui se brise et d'autres cris et des chiens qui aboient ! Du côté du fond du couloir...

J'ai peur. Ça recommence comme vendredi matin quand ils sont entrés chez nous.

Je me serre contre ma mère.

Ils ont ouvert la porte de la salle de bains en arrachant la serrure et ils m'ont sortie de la douche. J'étais encore mouillée...

Je n'ai rien compris. J'étais toute nue et je me suis mise à trembler.

Ma mère tremble et me serre à me faire mal.

Ils ne peuvent pas recommencer puisqu'on est déjà arrêté !

Je ne pleure pas.

Vendredi matin, j'ai pleuré. Je ne savais pas encore pleurer en dedans. Parce qu'ils faisaient du mal à mon père à le jeter par terre. Ma mère criait :

- S'il vous plaît !... Je vous en prie !... On n'a rien fait !...
S'il vous plaît !...

Et elle me serrait contre elle à m'étouffer.

MAIS IL NE LEUR PLAISAIT PAS.

Aujourd'hui, ma mère ne dit rien. Ça ne sert à rien de dire. Elle apprend à parler en dedans. C'est pour devenir libellule. Ils ont poussé mon père dehors. Puis nous. Ma mère a demandé à prendre une robe pour que je ne sorte pas toute nue. Ils ont fait oui de la tête mais ils ont pas voulu que j'aille dans la chambre avec elle. Alors elle m'a lâchée. Ils me retenaient et j'ai crié. Mon père a voulu venir vers moi et ils l'ont poussé fort pour l'empêcher et il a cogné contre la porte d'entrée juste à côté du trou qu'il a fait pour y mettre un truc pour voir les gens qui frappent chez nous. Une protection. Mais c'est trop tard maintenant.

Un jour j'ai vu une libellule qui est entrée dans ma chambre. J'ai voulu la garder pour l'appriivoiser et j'ai fermé la fenêtre. Mais elle, elle a réussi à sortir à travers le petit trou dans la vitre qui est cassée. Ma mère est vite revenue et m'a habillée.

Alors on les a suivis. Mon père n'était déjà plus là.

Il y avait un chien mais il était muselé.

Maintenant le chien s'est arrêté et les cris aussi.

La porte de notre chambre s'ouvre et une autre maman avec sa fille sont poussées à tomber par terre.

- Dans 2 jours vous serez évacuées !

La porte se referme.

Depuis que je suis arrivée dans le camp, mes oreilles ont grandi. J'ai remarqué qu'elles reconnaissent de plus en plus de bruits pour des choses que mes yeux ne voient pas.

Les pas dans le couloir. S'ils sont méchants ou s'ils ne font que passer. Je les reconnais.

Le bruit des serrures qui se ferment ou qui s'ouvrent. Je les reconnais.

Ici, toutes les portes ont des serrures. Je n'aime pas quand elles s'ouvrent et je n'aime pas quand elles se referment. Mais c'est pas le même bruit.

Par terre, la maman a la main toute rouge et ça coule. Sa fille me regarde fixement. Elle est plus petite que moi. J'ai l'impression qu'elle ne pourra plus jamais bouger. Moi aussi, je la regarde sans bouger.

Pour une fois, ma mère me lâche pour se lever et aller vers l'autre maman. Je me sens respirer. Je peux encore remuer, en tout cas mon corps. Pas mes yeux.

Les yeux de la petite fille se sont tournés pour suivre le mouvement de ma maman. Pas son corps.

Ma mère déchire un morceau de sa robe et le tend à l'autre maman.

Elles se regardent. Mes yeux les regardent. L'autre maman se relève un peu pour prendre le tissu et s'essuyer la main. La petite fille se met à pleurer.

C'est la première fois que j'entends une petite fille pleurer doucement, sans crier. Sans doute mes oreilles qui ont maintenant un nouveau pouvoir à entendre ou à éviter les bruits...

Je ne sais pas si les libellules ont des oreilles.

Puis l'horrible sonnerie du repas se met à hurler et je vois bien que les pouvoirs de mes oreilles ne sont pas si grands que ça. Je les bouche.

Ma mère dit :

- C'est l'heure du repas.

- J'ai pas faim...

- Venez quand même. Vous pourrez donner votre part à quelqu'un.

Là où on mange, c'est gris. Partout. Les murs, les tables, les chaises et le sol. Et les grilles qui cachent la lumière des fenêtres.

Au plafond, il y a un néon qui clignote. Je pense à Noël avec les guirlandes qui clignent partout. J'essaie de croire que c'est Noël et qu'on est invité à la fête de l'école et qu'on va voir arriver le Père Noël tout en rouge avec plein de cadeaux et mon père sera là pour faire la photo au moment où le Père Noël me donnera le mien.

L'année dernière, le Père Noël avait sa barbe qui tombait tout le temps sur ses genoux. Ça me faisait rire.

On nous sert des lentilles avec une saucisse.

J'ai pas faim.

- Mange ! me dit doucement ma mère.

Je mâche les lentilles au même rythme qu'elle. Ça veut pas descendre mais ça finit par fondre et devenir de la purée.

En face de moi, la petite fille ne bouge pas. Elle me regarde mâcher.

Et voilà que mes oreilles se remettent en action. J'entends le bruit de mes mâchoires et de mes dents qui se cognent. Mais j'entends aussi le silence des mots. J'entends comment personne ne parle en dehors. Il n'y a que des bruits de fourchettes sur les assiettes. Je sais même quand quelqu'un coupe sa saucisse : le bruit du frottement de sa fourchette avec le fond de l'assiette.

Ici, on n'a pas de couteaux.

À la cantine de l'école non plus.

Mais il y avait tellement de bruits de voix que je n'ai jamais entendu les fourchettes. À moins que ce soit à cause de mes oreilles qui dormaient tranquilles. On mangeait et on riait en même temps. Et la maîtresse de cantine nous grondait en criant, mais ça ne nous faisait pas peur. Ici, les gardiennes n'ont pas besoin de crier pour qu'on se taise. Elles crient pour d'autres choses que je ne comprends pas toujours.

C'est fini. On se lève. Bruits de chaises qui raclent le sol. Mes oreilles crissent.

Une dame arrive vers nous. C'est pas une gardienne. Elle a d'autres habits plus jolis. En couleur. Elle donne un papier à ma maman.

- C'est au fond du couloir à gauche.

Puis à la petite fille :

- Quel âge tu as ?...

La petite fille la regarde sans parler, toujours avec ses yeux qui ne peuvent plus bouger. Elle se remet à pleurer doucement.

Ma mère me tire par la main pour me faire avancer. Mes oreilles ont le temps d'entendre derrière nous la dame qui dit :

- Tu sais que tu as une cour avec un toboggan, rien que pour toi !

Je lâche la main de ma mère et je retourne :

- Et moi ?

- Quel âge tu as ?

- 11 ans

- Tu es trop grande. Le toboggan est autorisé pour les enfants jusqu'à 8 ans.

Je ne suis plus une enfant. J'avais oublié que ça fait trois jours que je ne suis plus une enfant.

Ma mère revient me prendre par la main et nous nous dirigeons vers le fond du couloir à gauche.

La vitre en haut de la porte est cassée. On entre. Dans la pièce, il y a un ordinateur et je pense à mes amis Bobby et Milou¹ avec leur ordinateur à eux quand ils essayaient de retrouver Leelo qui se cachait parce que ses parents n'avaient pas de papiers. On voulait tous le retrouver pour lui apporter à manger.

La maîtresse nous a expliqué quels papiers c'était. Ils sont bien plus importants que de l'argent mais je n'en ai jamais vu nulle part, sauf ceux de la maîtresse. Et à ce moment là, je ne savais pas que mes parents n'en avaient pas. J'ai du mal à comprendre pourquoi c'est si grave. Pourquoi c'est un crime si terrible qu'ils nous séparent et nous font subir des malheurs à pleurer doucement toute ma vie.

Mes oreilles ont du mal à entendre ce que racontent le monsieur et la dame qui sont derrière les ordinateurs. J'ai envie de leur demander s'ils ont retrouvé Leelo mais je me tais. Ils parlent eux aussi de papiers. Le monsieur clique sur son ordinateur tandis que la dame sort des feuilles qu'elle commence à remplir. Je me dis que ça y est ! On va avoir les papiers qui nous donnent le droit de vivre et on va pouvoir retrouver mon père et rentrer à la maison... Plus besoin d'être des libellules. Je serre fort la main de ma

1 « Mes parents ont peur » texte écrit pour enfants et leurs parents. Texte qui cherche une maison d'édition.

maman. Elle aussi. La dame sourit. Un vrai sourire parce que ses yeux aussi sourient.

Il y a des gens dehors qui parlent pour nous ! Mes oreilles entendent *conditions... titre de séjour... demande d'asile... il faut parler... on se bat pour vous... De plus en plus de monde...* et je pense à Milou et à Bobby et à toute la classe qui voulaient aller dans la rue et parler à la télé pour demander aux grands qui ont peur de nous de ne plus avoir peur et de ne plus nous chasser... Je suis sûre qu'ils ont réussi ! Je ne veux pas retourner là où je suis née. Il y a la guerre là-bas. Il n'y a que des morts là-bas. Ils le disent tous les jours à la télé.

Ma mère se tait. Mais moi je l'entends ! Tous ses mots de douleur passent par sa main qui me serre. Je sais qu'elle ne pourra plus jamais parler en-dehors. Alors, comme elle, je me mets à crier en dedans. Les mots me remplissent la tête. Je vais peut-être éclater dans mon corps qui est trop petit pour contenir autant de mots. Je vais éclater et devenir une libellule. Je veux revoir mon papa. Bobby ! Milou ! Dites-leur de ne plus avoir peur de nous ! Regarde, maman ! Il y a un trou dans la serrure ! Et un trou dans la vitre... Viens... ne me lâche pas la main et viens !... viens ! on s'envole...

17-09-2008

Pleure petit enfant
Pleure
Sur ta solitude au monde.

Tu apprendras les gares où il n'y a pas de trains
qui arrivent
et les squares
les jardins sans parfum

Tu croiseras l'indifférence des fées
Le sourire des monstres
Les mensonges enrobés de chocolat

Tu seras sans savoir
Tu diras sans prévoir
Tu feras sans espoir

Pleure petit enfant
Pleure
Et passe ton chemin

Demain
aujourd'hui
tout à l'heure
maintenant
Les mots ont le temps
de celui qui les lit
Les mots ne connaissent pas
l'attente

Demain
aujourd'hui
tout à l'heure
maintenant
Les mots ne savent pas
le désir
la tendresse
et la joie
qui ne sont pas.

Et la peur
lettres d'horreur
de fuite
lettres d'immobile
pour demain
aujourd'hui
tout à l'heure
maintenant
sans retour.

Les mots n'arrêtent pas
le temps qui file.
Ni l'impatience
les palpitations
les craintes
d'un bonheur qui s'étale impudique ?

Et la peur
lettres d'horreur
de fuite
lettres d'immobile

Où sont les secondes qui passent ?

Bulle de vie
bulle d'esprit
bulle de corps
Dans l'infini qui recommence
choisir les mots de l'absence du temps.

EXTRAIT 1

ÉTAT DES LIEUX

(roman à venir)

Sabine arrive devant une grille en partie rongée de rouille. Plus de portail. Le bâtiment est faiblement éclairé de l'intérieur. Elle s'approche et ses pas font craquer les gravillons recouverts par endroit de liseron. Elle est à l'accueil. Un homme est endormi sur un tas de papiers désordonnés. Il a devant lui une console d'où clignote un bouton rouge avec à chaque fois un petit bip. Ça ne semble pas déranger l'homme dont la casquette bleu marine élimée est en partie sur son crâne, en partie sur la table. Son bureau d'accueil est minuscule, comme la cage d'un zoo avec la vitre ouverte sur le devant. Ouverte parce qu'elle est cassée. Sabine tousse. Elle regarde tout autour mais il semble n'y avoir personne. Aucun bruit non plus, ce qui est rare dans un hôpital. Elle tousse plus fort. L'homme continue sa respiration sourde et ronflante. Alors elle passe la main à travers la vitre cassée et secoue le bras qui sert d'oreiller à l'homme. La casquette quitte définitivement sa tête. Grognement. Reniflement. D'un doigt il s'essuie la bave qui coulait pendant qu'il dormait, baille et relève la tête. Il n'est pas accueillant, à moins qu'il ne soit encore dans son rêve.

- C'est pour quoi ?

- Je cherche du travail. J'aimerais savoir s'il y a une place ici. Jour ou nuit, ça m'est égal.

L'homme secoue la tête pour évacuer définitivement son rêve. Puis il regarde Sabine sans cacher ses soupçons.

- Vous vous fichez de moi ?

- Non ! Pas du tout ! Qu'est ce que vous allez penser ! Si je pouvais prendre rendez-vous avec la Cheffe du personnel. J'ai déjà travaillé, vous savez, j'ai de l'expérience...

Elle fouille dans son sac tandis qu'elle parle sans trouver ce qu'elle veut. Lui :

- Gardez votre expérience cachée. Ici on travaille dans la confiance. Vous voulez travailler à partir de quand ?

- Dès qu'il y aura un poste de libre. Je suis disponible...

L'homme décroche alors le combiné en appuyant au dessous de la lumière rouge qui clignote toujours. Elle s'arrête de clignoter.

- Allô ? Oui... oui... désolée Madame mais je ne peux pas vous le passer. La ligne est en dérangement. Appelez plus tard.

Il raccroche. Plus de lumière rouge.

- Je peux plus faire passer deux lignes en même temps. Et vous, c'est plus urgent... Allô ? Madame Triquel ? C'est Auguste à l'accueil. Y'a une jeune femme qui cherche à travailler ici... Mais non je ne vous fais pas de blague ! J'ai autre chose à faire qu'à vous faire des blagues avec tout le boulot qui m'attend. Même que j'ai prié une dame de rappeler vu que je ne peux pas occuper deux lignes en même temps... Oui, elle est là... tout de suite... D'accord Mme Triquel.

Il raccroche. Sabine essaie de parler. Elle a oublié sa fiche de paye de la clinique de la Conception Bienheureuse, preuve de son expérience. Il remet sa casquette qui prend

immédiatement sa place dans le sillon qu'elle s'est creusé peu à peu au milieu des cheveux noirs gras et dit d'un air important :

- Mme la Cheffe vient vous voir. Si vous voulez bien l'attendre par ici. Il n'y a plus de siège en bon état mais ça ne sera pas long.

Sabine veut lui dire merci mais la lourde porte en bois grince et s'ouvre. Une femme sèche et bronzée, toute en blanc jusqu'au bonnet qui lui enferme la tête, des tics plein le nez qui supporte des lunettes qui gigotent en permanence, s'approche d'un pas décidé. Auguste de l'accueil s'est levé et a retiré sa casquette :

- C'est cette jeune femme dont je vous ai parlé Mme Triquel.

- Comment s'appelle-t-elle ?

- Je ne lui ai pas demandé son nom. J'ai pensé qu'il était plus urgent que vous la vissiez d'abord.

- C'est exact ! Nous avons un poste qui vient juste de se libérer. Pouvez-vous prendre vos fonctions immédiatement ?

- Mais Madame, oui Madame, mais je...

- Bien ! Suivez-moi.

Auguste reste debout, immobile, tenant sa casquette au bout des doigts, tandis que Sabine s'engouffre par la porte en bois grinçante, juste derrière Mme Triquel, au pas cadencé d'une armée secrète.

- Nous allons d'abord vous habiller.

Mme Triquel s'arrête brusquement de marcher et pousse une des innombrables portes qui rythment le long couloir.

Elle craque une allumette pour éclairer une bougie et la lueur grandissante fait surgir des étagères vides à droite, vides à gauche, sauf une d'où Mme Triquel d'un geste adroit tire de dessous la pile un pantalon et une tunique blanche.

- Ça doit être votre taille. Ne grossissez pas trop pendant votre travail, nous n'avons pas de taille plus grande. Voici le bonnet. Il est obligatoire pour le personnel infirmier. Vous comprendrez vite pourquoi.

- Mais je ne suis pas infirmière !

- Ici, on appelle infirmière toutes celles qui travaillent. Tout le monde fait tout. Il n'y a pas de différence. On est dans la confiance.

Impatience de la Cheffe pour l'hésitation de Sabine qui doit se déshabiller devant elle. Brusquement, elle détourne la tête. Pas pour Sabine non. Elle semble plutôt intéressée par la provenance d'un léger bruit qui longe les plinthes du mur en face de la porte, bruit qui fait un aller-retour incessant. Sabine s'est habillée de blanc. La tenue lui va passablement. Le bonnet lui recouvre les oreilles et elle n'aime pas mais n'ose pas faire d'autres remarques.

Elles ressortent l'une derrière l'autre, toujours au même pas et habillées comme deux sœurs cette fois. Le couloir bifurque sur un autre long couloir qu'elles prennent. Au milieu, il y a une cage d'escaliers.

- Votre service est en haut, dit Mme Triquel en commençant à descendre.

- En haut ? dit Sabine surprise de se mettre à descendre.

- Oui. Mais les escaliers sont trop pourris pour risquer un accident du travail. Il vaut mieux passer par les sous-sols et regimber côté Est.

Elles descendent. Toujours sans rencontrer quiconque. Seuls les petits bruits entendus dans la lingerie deviennent plus persistants. Brutalement, comme à son habitude, Mme Triquel s'arrête. Il y a dans une niche une sorte de caisse style malle en ferraille. Elle l'ouvre et sort deux paires d'immenses bottes en gros caoutchouc : des cuissardes. Elle tend une paire à Sabine et commence à enfiler l'autre après s'être assise sur une des marches de l'escalier. Sabine l'imite.

Les sous-sols sont parfois inondés ?

Demande timide.

- Non. Rarement. Mais ça ne changerait rien au problème. Les sous-sols sont infestés de rats. C'est le seul moyen de traverser sans se faire mordre. Le caoutchouc est de très bonne qualité. Il résiste bien. Il faut naturellement marcher vite en donnant de grands coups de pieds aux bestioles qui s'approchent. Si elles viennent de manger, elles ne sont pas trop coriaces. Sinon, il vaut mieux courir. Vous n'avez pas de souffle au cœur au moins ?

- Non !

- Bien ! Dans ce cas, nous allons commencer la traversée.

Sabine ose une question tout haut :

- Et les malades... il leur faut des bottes aussi ?...

- Naturellement non. Cette voie est réservée aux gens du service. Il y a trop de "petites natures" dans le monde des malades et nous avons à faire de façon toujours inattendue à des crises d'hystérie autant chez les hommes d'ailleurs

que chez les femmes. Il n'y a que les enfants qui trouvaient ça rigolo. Mais tant pis pour les enfants, nous avons modifié le règlement et interdit l'accès des sous-sols aux malades et aux familles, à l'entrée comme à la sortie. Sauf pour les décès bien entendu.

Mme Triquel se lève et poursuit la descente d'un même pas décidé quoique plus cavalier. Sabine suit engoncée dans ses cuissardes.

- Mais alors, comment font-ils pour atteindre l'étage ?

- Par l'extérieur. Le chemin de ronde, le passage toujours bruyant sous l'autoroute, le retour le long de la voix ferrée, la montée en béton antidérapant construite exprès en provisoire pour atteindre l'étage. Voilà pour eux. Et par tous les temps. En fait, nous, nous sommes privilégiés. Remarquez que ça les fait réfléchir à deux fois avant d'accepter d'être hospitalisés. C'est une mesure qui a ses avantages. Et avec les nouvelles restrictions budgétaires... Attention, on arrive.

En effet, les bruits maintenant sont très proches, comme une forte animation un jour de marché mais avec des gens qui auraient tous la même voix et le même débit. Beaucoup d'impatience dans ce grouillement et Sabine se dit qu'ils ne devaient pas avoir beaucoup mangé.

Mme Triquel fait trois pas et se met à courir. Ils n'avaient pas mangé du tout.

- Heureusement que les rats ne sautent pas très haut, crie-t-elle en courant. C'est une chance. Sinon, il nous faudrait nous aussi passer par l'extérieur et c'est nettement plus désagréable, vous le verrez si vous accompagnez un malade un jour...

Elle parle fort, la tête à moitié tournée vers l'arrière, dans une respiration hachée au rythme de sa course dont on sent l'immense habitude. Sabine ne prend pas le temps de la réflexion pour savoir quoi répondre. Elle suit Mme Triquel en évitant surtout de marcher sur un rat ce qui pourrait la déséquilibrer facilement.

Enfin elles grimpent un escalier que bizarrement les rats refusent de toucher.

- On ne sait pas pourquoi mais c'est mieux pour nous. Ça doit être une race spécialisée dans les sous-sols. Ou qui a le vertige.

Sabine halète bruyamment. Ce qui était sûr, c'est que l'acte de penser s'était enfui de son esprit. Elle pouvait encore entendre, voir, mais elle ne pensait plus. Alors, pour la première fois, Mme Triquel eut un geste amical en posant une main sur son épaule :

- On s'y fait. On s'y est tous fait. Sinon on ferait un autre métier, et depuis longtemps. Mais la vocation... ah ! la vocation... Enlevons nos bottes. Vous allez bientôt faire connaissance avec *Votre* service.

Elles montent deux étages. De la peinture écaillée dégringole du plafond à leur passage et Sabine comprend pourquoi le bonnet blanc est obligatoire. Enfin elles arrivent dans *Son* service. Un long couloir jaune pissieux avec d'un côté des fenêtres - mais il fait trop sombre pour distinguer le paysage - et de l'autre des portes bleues ou roses suivant que les malades sont hommes ou femmes. Deux petites ampoules éclairent faiblement du plafond mais c'est mieux que la bougie de la lingerie.

- Je suis sûre que vous vous y plairez. Pour qui aime travailler, il y a de quoi faire.

- Mais on n'a toujours vu personne...

- Nos malades respectent le règlement et savent leurs heures de sorties possibles. Notez que je n'ai pas dit obligatoires même si vivement conseillées. Pas tous en même temps pour éviter les effondrements. Et dès la nuit tombée, chacun dans sa chambre. La télé permet de s'assoupir tranquillement. Vous allez maintenant mesurer toute la confiance que nous vous faisons. Et la chance qui vous est offerte : ce service est à vous ! On vous le donne ! J'espère que vous vous y sentirez comme chez vous en maintenant une ambiance sereine, ce qui est indispensable au bon rétablissement de tous ces pauvres gens qui souffrent. On m'a dit que vous aviez déjà de l'expérience.

- Euh !... J'espère faire de mon mieux, Madame. Si vous me faites confiance... Mes collègues m'y aideront certainement.

- Ça m'étonnerait car vous n'aurez pas de collègues. Les avant-dernières restrictions budgétaires nous ont obligé à réduire le personnel au minimum.

- Toute seule !

- Mais vous en êtes capable ! Et je sais ce que je dis ! D'ailleurs, Bertrand vous mettra au courant. Vous verrez, rien n'est bien sorcier dans la médecine d'aujourd'hui. Tant de machines font le travail à notre place.

- Qui est Bertrand ?

- Un des malades de l'étage. Le moins atteint et le plus ancien. Par chance, il a été infirmier dans l'armée pendant la guerre de je ne sais plus où. Il sait tout. C'est étonnant. D'ailleurs à ce propos, ne soyez pas surprise si au début il

vous fait un peu la gueule. En venant prendre la direction de ce service, vous lui enlevez du même coup son plaisir de vivre. Mais ainsi va la vie. Honneur aux jeunes ! Vous voulez travailler n'est-ce pas ?

- Euh... oui...

- Alors vous avez priorité sur lui. Montrez-vous autoritaire dès le début et vous n'aurez plus de problème ensuite. On ne lui a pas parlé de votre arrivée pour ne pas le... déstabiliser trop tôt.

- J'ignorais que les malades pouvaient soigner...

- Restriction budgétaire ! Quelle autre solution ?. Quand il nous a fallu faire de sérieuses économies, nous n'avions pas beaucoup de domaines possibles. Les réparations ont tout de suite été interrompues. Mais ça ne suffisait pas. Les malades ont apporté leurs draps et leurs médicaments. Mais ça ne suffisait pas. Comme il était hors de question de diminuer d'un centime la paye de nos grands spécialistes et chirurgiens sans qui la médecine de pointe n'existerait plus, nous avons tapé dans le personnel. Car voyez-vous, un hôpital sans bons médecins périclite tout de suite. Tandis qu'un hôpital sans personnel peut tenir la route tant bien que mal si toutes les bonnes volontés s'y mettent. Et voyez, aujourd'hui, par votre présence et le poste que nous vous offrons, nous pouvons dire que nous sommes enfin arrivés sur la pente ascendante : nous ré-employons ! Heureusement que l'espoir n'a jamais quitté ce lieu de souffrance... Tiens ! Voilà Monsieur D... un de nos plus grands spécialistes... de renommée mondiale ! Il vient faire sa visite. Une excellente occasion de faire sa connaissance

ainsi que celle de vos malades. Les cahiers sont là. Je vous laisse...

Et Mme Triquel s'en va.

Monsieur D... arrive d'un pas noble et généreux. Il porte des bottes à usage unique vert tendre et passe devant Sabine sans la regarder. Un léger courant d'air suit son passage. Il entre dans la salle de soins. Sabine reste immobile au milieu du couloir. Monsieur D..., de la salle de soins, appelle d'une voix de ténor :

- Bertrand !

Silence. Alors Sabine le voit occuper tout l'encadrement de la porte et toujours sans la regarder :

- Allez me chercher Bertrand !

- C'est à dire... que... c'est pour la visite ?...

- Évidemment ! Pourquoi croyez-vous que je sois là ?

Et il lui jette un coup d'œil. Sabine baisse la tête :

- C'est moi qui le remplace...

- Ciel ! Et vous n'avez pas de bottes ?

- Je les ai laissées au bas des escaliers... là aussi ?...

- Je ne parle pas de celles-là, je vous parle des bottes anti-puces ! D'où sortez-vous ?

- Je viens juste d'être embauchée...

- Ciel ! C'est donc avec vous que je vais faire ma visite !

- Oui...

- Et Bertrand boude bien sûr !

- Il n'a pas été mis au courant.

- C'est bien ce que je dis, il boude ! Bertrand sait tout ce qu'il se passe ici, qu'on le mette au courant ou pas. Donc, si j'ai bien compris, vous ne connaissez aucun malade ?

- Aucun.

- Moi non plus. Ça va être gai ! Comment peut-on travailler dans des conditions normales avec un personnel qui change en permanence ! Ça ne m'étonne pas que les gens n'aient plus confiance dans les hôpitaux. Dans les cliniques au moins...

- C'est pas mieux !... Je viens d'une clinique et c'est pas mieux.

- Vous me rassurez. Bon ! J'espère qu'ils vont tous bien.

- Moi aussi.

- Allons-y !

Sabine se jette sur les cahiers, immenses cahiers, un rose et un bleu, que Mme Triquel lui a montrés et court derrière Monsieur D... qui a brusquement pris une allure vent arrière toute. Première porte, rose. D... l'ouvre d'un coup sec, autoritaire et pénètre dans la chambre en créant un violent courant d'air surchargé de travail. Sabine passe de justesse dans le sillon du grand spécialiste avant de se recevoir la porte rose dessus. Encombrée des deux cahiers, elle n'aurait rien pu faire. La femme qui est dans la chambre, surprise par cette intrusion brutale se couvre de son drap jusqu'au menton. Peine perdue, D... la découvre.

- Alors, comment vous vous sentez avec votre sein en moins ?

- J'ai pas le moral...

- Ah ! Allons petite Madame ! Pensez à votre mari ! Si vous flanchez, jamais vous ne l'aidez à surmonter cette épreuve. Il lui faudra du temps pour s'habituer à votre nouveau corps. Ce n'est pas aussi simple que l'on pense et je trouve qu'on oublie bien souvent les maris dans cette

histoire. Pensons à tout le courage qu'il leur faut pour ne rien laisser paraître de leurs difficultés. Pensez à votre mari, Madame, et si vous voulez l'aider à vous aimer comme avant, souriez au lieu de déprimer. Promis ?

- C'est que...

- Mais si vous en êtes capable ! Pour que votre mari retrouve tout son courage, montrez-lui le vôtre. Et vous verrez, son désir reviendra malgré votre amputation. Je compte sur vous !

Demi-tour qui surprend Sabine et démarrage à la vitesse de la lumière avant que la femme n'ait le temps de se mettre à pleurer devant eux. Dans le couloir :

- Le meilleur moyen de développer les forces positives d'une personne est de lui montrer qu'elle peut en aider une autre. Croyez-moi.

Il lui parle en restant devant, sans tourner la tête. Visiblement, il n'attend pas de réponse.

- Au fait, vous êtes nouvelle dans ce service ou dans l'hôpital ?

- Dans l'hôpital.

- C'est pour ça que vous ne craignez pas encore les puces. Moi je les crains. Il y a des gens qui ont la chance de ne pas être attaqués par elles. Moi si. À côté des puces, la peinture qui dégringole, c'est de la rigolade. Croyez-moi, enlevez ce bonnet ridicule et mettez des bottes anti-puces.

- Où les trouve-t-on ?

- Dans les bureaux de mes consultations privées. Vous avez de la chance, en ce moment je les solde.

Puis s'arrêtant brusquement devant une porte bleue au risque que Sabine encombrée des cahiers ne lui rentre dedans :

- Je crois que je dois le voir celui-là... Coloscopie. Au départ, simple coloscopie. Heureusement que ce n'est pas moi qui l'ai examiné. Les emmerdes, je préfère que ce soit les autres qui les subissent. C'est normal. C'est humain.

Dans la chambre, un seul lit d'où sortent des tubulures de partout. Par en haut, par en bas, à droite, à gauche, du nez, de la bouche et même d'un doigt qui est coincé dans une pince qui s'éclaire à l'intérieur. Des écrans qui bip-bip autour, chacun à son rythme. Ça fait horloge comtoise intergalactique. L'homme entièrement harnaché a vaguement tourné la tête quand la porte s'est ouverte. mais dès qu'il voit les blouses blanches, il se met à fixer le mur, ostensiblement : il fait la gueule. D... s'approche délicatement en faisant le tour du lit, en silence, histoire de noter les quantités d'humeurs qui sortent du patient. Puis il se racle la gorge :

- Ça va mieux, on dirait...

- ...

Sabine est surprise qu'un malade puisse bouder aussi fort. D'habitude, il sont tous des agneaux devant Le Sauveur. Même ceux qui critiquent ouvertement se retrouvent amnésiques et souriants quand entre le Dieu-chirurgien. Ça promet pour le jugement dernier... D... aussi est hésitant. Cette fois, c'est lui qui engage un sourire.

- Si ! Si ! je vous assure. Vos constantes sont enfin constantes et vos poches donnent moins. C'est bon signe.

Alors l'homme, toujours en fixant le mur d'un air renfrogné, soulève les draps avec la main qu'il a de libre et montre du doigt son anus artificiel.

- Ah ! Ça ! Savez vous, Cher Ami, que c'est grâce à ça que vous avez pu être sauvé ? Reconnaissons que venir pour un simple examen et vous retrouver dans l'état où vous êtes présentement peut vous faire vous poser quelques questions. Et nous sommes là pour vous répondre. Avec toute la franchise qui existe de nos jours dans notre profession. Que voulez-vous savoir ?

L'homme montre son anus artificiel.

- Vous allez au minimum le garder quelques temps. Voyez comme je suis franc. Si vous aviez pu voir l'état de pourriture de votre intestin, vous n'auriez pas résisté à cette vue. Jamais nous n'avions rencontré un intestin aux parois aussi délabrées. Le moindre souffle, le moindre gaz ne pouvant s'échapper assez vite et tout se déchirait. Heureusement pour vous que cela s'est déchiré pendant l'examen. Vous étiez ainsi sur le lieu même où tout pouvait s'arranger. Sinon, Cher Ami, on a déjà dû vous le dire, vous ne vous en sortiez pas. Et à votre âge, il vaut mieux avoir un anus sur le ventre qu'être mort. S'pas ?

L'homme se recouvre brutalement et veut cracher sur D... mais tous les tuyaux qu'il a dans le nez et la bouche l'en empêchent. Il ne fait que tousser ce qui lui fait mal partout.

- Il faudra rajouter un léger calmant pour lui apporter du bien-être pendant cette épreuve Mademoiselle.

Au malade qui est torturé de douleur :

- Nous repasserons vous voir demain. N'hésitez pas à appeler si ça ne va pas.

Et il sort au pas de gymnastique. Sabine ne sait que faire. Elle voudrait rester près du malade qui a du mal à se calmer et elle sent D... tapoter du pied en l'attendant dans le couloir. Alors, comme à chaque fois dans des situations insolubles : elle ment.

- Je vais préparer le calmant et je vous l'apporte au plus tôt. Puis elle sort très mécontente d'elle. D... fait semblant de regarder le paysage noyé dans le brouillard par la fenêtre aux vitres opacifiées de poussière. Elle pense qu'il va au moins lui donner une explication mais dès qu'il la sent dans son dos, il repart vers une autre porte bleue. Elle le suit.

Personne dans la chambre. Tout défait. Le gros appareil à désinfecter envoyant son rayonnement motorisé.

- Qu'est-ce qu'il se passe, dit D... sautant sur une occasion d'être en colère, il y avait quelqu'un ici !

Sabine consulte au plus vite les cahiers, se trompe de couleur, puis de chambre. Enfin elle est au 15 bleu. La fiche est barrée d'un gros trait bleu avec marqué tout le long : DCD.

- Il est mort, Monsieur...

- Il est mort et on ne me le signale pas ! hurle le Dieu en colère. Ah ! je comprends maintenant pourquoi Mme Triquel est partie si vite à mon arrivée. Elle avait oublié de me signaler qu'un de mes malades était mort. JE N'ACCEPTÉ PAS ÇA ! VOUS ENTENDEZ ?!!!

Sabine est terrorisée. Elle se sent coupable de cet oubli et va se mettre à pleurer. Le Dieu voyant son impact puissant se radoucit :

- Bon ! Ça ira pour cette fois. Mais c'est bien parce que c'est vous et que vous semblez une gentille fille. Dites-le bien à Mme Triquel !

Et ils repartent. Une porte rose cette fois. Dès que la porte s'ouvre, un jet de lamentations les submerge. D..., en homme d'expérience, referme illico en restant dans le couloir. Puis, à Sabine :

- Comment vous vous appelez ?

- Sabine !...

- Bien. Sabine, pour cette chambre, nous allons appliquer le plan n° 3. Écoutez-moi bien. Je rentre seul dans la chambre. Seul ! Et deux... non une minute après, vous arrivez en courant pour me dire qu'on me demande en urgence en F5.

- F5 ?...

- Oui, F5. Compris ?

- Oui, je crois.

- Souhaitez-moi bon courage.

- ... Bon courage...

- Merci ! J'y vais !

Il ouvre à nouveau la porte et le même jet jaillit. On sent que les pleurs se rapprochent du Dieu et l'encerclent. Sabine qui compte les secondes se perd un peu dans son calcul. Elle reprend, saute, panique et se jette à son tour dans la chambre :

- Monsieur ! Monsieur ! On vous demande d'urgence au F5 !

- Merci Sabine, j'arrive tout de suite !

Les pleureuses, devant une urgence, savent s'écarter. Sabine en profite pour voir dans le lit un minuscule être humain, si

maigre, si maigre, qu'on a dû l'expédier tout droit du Biafra². Mais D... l'embarque en ressortant de la chambre. Il referme la porte et se tord de rire, silencieusement mais plié en deux du bon coup qu'il leur a joué. Sabine pleure.

- Vous avez été merveilleuse ! Vraiment merveilleuse !

- Je veux partir d'ici.

- Pardon ?

- Je veux sortir d'ici mais sans passer par les sous-sols.

- Mais vous êtes une excellente infirmière !

- Je ne suis pas infirmière.

- C'est pareil !

- Je veux sortir d'ici sans passer ni par les sous-sols, ni par la voie ferrée.

- Et par où alors ?

- Par où vous, vous pouvez entrer et sortir.

- Ciel ! Quelle intelligence rapide. Dommage, vous auriez donné du fil à retordre à Mme Triquel. Mais puisque tel est votre choix... Il n'y a que les malades ici qui sont comme en prison, pas le personnel. Enfin pas encore. Et c'est Bertrand qui va être content ! Suivez-moi !

2 Roman commencé dans les années 1980. En 2021, jusqu'à 811 millions de personnes souffrent de la faim dans le monde et pour la cinquième année consécutive, ce chiffre est en hausse. Rien que l'année dernière, une augmentation de 161 millions de personnes a été observée. <https://www.actioncontrelafaim.org/a-la-une/pourquoi-la-faim-dans-le-monde-existe-t-elle-toujours/>

Quand elle a raconté à Pierre ce qui s'était passé dans cette nouvelle place, ce qui était le plus étonnant pour elle - et pour lui - c'est qu'on ait pu croire qu'elle était infirmière, et qu'on l'ait embauchée pour ça... Pour le reste, se sont-ils dit, c'est partout pareil.

NUAGES

Fiction sonore... ou autre...

Personnages :

La fille

L'inspectrice

Marcel

La copine

Le père

La voisine

Ambiance intérieur : dans un bureau.

LA FILLE : Il y avait l'autre, et encore son cousin... oui c'est ça, son cousin germain issu du patelin de son père... Moi j'étais comme une branche cassée par le vent. Je traînais en traînant des pieds.

On entend le vent souffler.

Il n'y avait pas de vent.

Le vent s'arrête.

Mais je ne me souviens plus où c'était...

On entend le bruit de la mer...

Non.

Arrêt du bruit de la mer.

On entend des oiseaux dans une forêt.

Non.

Arrêt du bruit.

On entend l'ambiance d'une rue avec circulation.

Non. Je ne me souviens plus où c'était. Mais le lieu n'a pas d'importance. Le cousin avançait aussi tordu que Quasimodo parce qu'il tenait un truc caché sous sa veste.

On entend des pas qui avancent en boitant.

Je ne crois pas qu'il boitait.

On entend des pas qui avancent sans boiter.

Oui. C'était comme ça. Avec moi qui traînais des pieds.

On entend des pas qui traînent avec les pas qui avancent sans boiter.

Un petit temps comme ça.

Puis on entend une autre personne qui avance.

Je ne me souviens plus du bruit de l'autre...

Les pas nouveaux s'arrêtent.

Et pourtant il était là aussi et on marchait tous ensemble... Mais pas dans mon souvenir...

On continue à entendre pendant le début du dialogue qui suit les premiers pas et ceux qui traînent qui vont disparaître en fader.

L'INSPECTRICE : Vous alliez où ?

LA FILLE : Personne ne parlait, alors je n'ai pas demandé. Ça m'était égal où on allait. C'était mieux pour moi d'être avec eux, même sans parler, plutôt que de traîner seule.

L'INSPECTRICE : Combien de temps ça a duré ?

LA FILLE : Pas assez longtemps.

L'INSPECTRICE : Comment voulez vous qu'on y arrive si vous n'êtes pas plus précise ?

LA FILLE : Comment voulez-vous que je me souviennne ? J'étais cassée ! Ah oui... il y a eu le brouillard...

L'INSPECTRICE : Le brouillard ?

LA FILLE : Oui, on est entré dans le brouillard et je regardais mes pieds qui s'y enfonçaient sans jamais toucher le sol. Au début ça m'a fait peur.

Un petit temps.

L'INSPECTRICE : Et après ?

LA FILLE : Rien. Comme personne ne s'en occupait, je me suis dit : après, rien... Mon visage était mouillé.

L'INSPECTRICE : Il pleuvait ?

LA FILLE : Non ! Simplement du brouillard. Je me disais qu'on devait être arrivés dans les nuages.

L'INSPECTRICE : Pourtant vous étiez complètement mouillée !

LA FILLE : C'était le brouillard. Ça mouille autant que la pluie mais plus en douceur.

L'INSPECTRICE : OK, en douceur. Et après ?...

LA FILLE : Après ?... rien.

L'INSPECTRICE : Peut-être qu'à un moment, vous en êtes sortis ?

LA FILLE : Sortis ?

L'INSPECTRICE : Du brouillard... Du nuage.

LA FILLE : Un nuage, c'est immense. On croit d'en bas que c'est petit, mais même petit c'est immense.

L'INSPECTRICE : Bien sûr. Immense. Bien sûr. (*Bruit style interphone.*) Marcel ! Vois avec le service météo l'emplacement exact des nappes de brouillard dans la semaine qui vient de passer !

MARCEL : (*dans l'interphone*) O.K. !

Arrêt de l'interphone.

L'INSPECTRICE : Parlez-moi de ce Quasimodo... Grand ? Petit ?

LA FILLE : Il était courbé en deux.

L'INSPECTRICE : Vous m'avez dit qu'il tenait un truc caché sous sa veste.

LA FILLE : Oui.

L'INSPECTRICE : C'était quoi ?

LA FILLE : Je ne sais pas. Il le tenait caché.

L'INSPECTRICE : Vous auriez pu voir.

LA FILLE : Non.

Un petit temps.

L'INSPECTRICE : Mademoiselle, pour vous aider...

LA FILLE : (*la coupant mais sans violence*) J'ai rien demandé...

L'INSPECTRICE : (*la coupant avec fermeté.*) Je sais !

Un petit temps.

Et l'autre ? Quelle taille ?

LA FILLE : Je ne sais pas. C'est pas une chose que je regarde, la taille des gens... je préfère regarder leurs yeux.

L'INSPECTRICE : Alors, parlez-moi de leurs yeux.

LA FILLE : Quasimodo, j'ai pas vu.

L'INSPECTRICE : Évidemment... Et l'autre ?

LA FILLE : Ils étaient couleur de pluie.

L'INSPECTRICE : Et c'est de quelle couleur, la pluie ?

LA FILLE : Vous ne savez pas de quelle couleur est la pluie ?

L'INSPECTRICE : Non !

LA FILLE : Dommage. Dommage pour vous. La pluie change tout le temps de couleur. Ses yeux à lui aussi changeaient de couleur. C'est pour ça que je dis qu'ils étaient couleur de pluie. C'est plutôt rare des yeux comme ça.

L'INSPECTRICE : En effet, oui, très rare !... (*Un petit temps. Avec une certaine douceur* :) Assez plaisanté, Mademoiselle, voulez-vous ?...

LA FILLE : Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? (*un petit temps*) J'ai rien fait Madame.

L'INSPECTRICE : Où sont-ils ?

LA FILLE : Je ne sais pas. Je ne les connais pas. Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

L'INSPECTRICE : Où sont-ils ??

LA FILLE : Ils ont dû rester dans les nuages...

L'INSPECTRICE : C'est ça, oui, comme vous dites, dans les nuages ! Ils continuent sans doute à marcher sans que leurs pieds touchent le sol. Mais en attendant qu'ils arrivent nulle part, je vous rappelle qu'on vous a retrouvée à poil et toute trempée en serrant contre vous votre sac avec leurs papiers dedans.

LA FILLE : Dans les nuages, on n'a pas besoin d'identité.

L'INSPECTRICE : Ni de fric sans doute... Votre sac en était bourré !

LA FILLE : Ni de fric !

Un peu plus tard, toujours dans le bureau de l'inspectrice :

MARCEL : (*entrant dans le bureau*) Rien ! Absolument rien ! Pas une seule nappe de brouillard dans tout le pays ! À peine un voile du côté de Valence mais de trop courte durée pour mouiller quoi que ce soit.

L'INSPECTRICE : Et de la pluie ?

MARCEL : C'est la sécheresse ! La désolation sèche depuis 2 mois. Il y a eu des nuages, c'est sûr, un peu

partout, mais tout légers, transparents et filiformes. Rien qui tombe !

L'INSPECTRICE : Et toujours pas de disparition signalée ?

MARCEL : Rien !... C'est quoi ton idée avec cette fille ?

L'INSPECTRICE : Je sens un truc derrière.

MARCEL : Ça fait 2 jours qu'on l'a retrouvée, et elle ne se souvient de rien. On a seulement son sac avec des papiers d'identité pour des noms qui n'existent même pas et aucun signalement de disparition.

L'INSPECTRICE : Je sais.

MARCEL : Et vu leur état, même un trafic de faux papiers ne tient pas la route.

L'INSPECTRICE : Je sais.

MARCEL : On peut pas se mettre à soupçonner tout ce qu'on nous envoie et qu'on trouve bizarre.

L'INSPECTRICE : Non, Marcel, je sais que tu as raison. On dirait qu'elle pourrait croire n'importe quoi. Ou n'importe qui. Reconnais que c'est une proie facile.

MARCEL : Elle t'intrigue, pas vrai ? Mais elle délire. C'est une illuminée qui relève de la psychiatrie.

L'INSPECTRICE : Si seulement c'était vrai...

MARCEL : Ou bien elle se moque de nous.

L'INSPECTRICE : Je ne crois pas. Je ne la sens pas comme ça. Je la sens plus perdue qu'autre chose. Je voudrais seulement être sûre qu'elle ne risque rien.

MARCEL : Quand j'ai commencé à travailler avec toi, tu m'as dit : ne mêle jamais tes souvenirs perso à une enquête. Tu te souviens ?

L'INSPECTRICE : Oui... et alors ?

MARCEL : Et bien aujourd'hui, c'est moi qui te le dis. (*Un petit temps*) Il y a cinquante filles qui pourraient ressembler à la tienne. Et en grattant bien, on pourrait trouver un truc louche ou dangereux pour chacune d'entre elles !... Excuse-moi.

L'INSPECTRICE : ... Vas-y, continue...

MARCEL : Il n'y a rien contre cette fille. On comprend pas ce qui lui est arrivé, mais on a rien contre elle. Les pys ne l'ont même pas gardée et nous, on perd notre temps.

L'INSPECTRICE : Et le fric ! Qu'est-ce que tu fais du fric ? Un miracle tombé des nuages ?

MARCEL : C'est vrai, il y a ce fric... Mais même pour le fric il n'y a aucun vol signalé. Aucune plainte de quoi que ce soit.

L'INSPECTRICE : Je le sais.

MARCEL : C'est une jolie somme, d'accord, mais si on a plus le droit de se promener avec 3000 euros dans son sac, où on va !

L'INSPECTRICE : O.K. Je m'entête sans doute pour rien.

MARCEL : Alors on fait quoi ? On classe ?

L'INSPECTRICE : Non. Pas encore. On la laisse sortir et on la file. S'il y a un truc, on finira bien par le voir...

Sur le quai d'une gare. La fille et sa copine marchent.

LA COPINE : C'est fou ça ! J'en reviens pas... Sur un coup de tête, comme ça, tu m'invites le week-end au festival de Cannes et tu payes tout pour moi !

LA FILLE : Et oui.

LA COPINE : Tu as gagné au loto ou quoi ?

LA FILLE : C'est ça. J'ai gagné au loto.

LA COPINE : La vache ! Je savais pas que tu jouais.

LA FILLE : Moi non plus.

LA COPINE : Qu'est-ce que tu dis ?

LA FILLE : Rien. Viens vite le train arrive.

Le train arrive et s'arrête. Les portes s'ouvrent. Elles montent.

Ambiance à l'intérieur du train. Elles se sont assises :

LA FILLE : Il y a un film que je veux absolument voir.

LA COPINE : Lequel ?

LA FILLE : « Nuages »

LA COPINE : Connais pas.

LA FILLE : Moi non plus. Mais il faut que je le voie.

LA COPINE : C'est avec qui ?

LA FILLE : Je ne me souviens pas.

LA COPINE : Ben toi alors... faire tout ce voyage et m'inviter sans rien savoir de ce qu'on va voir ?

LA FILLE : Une surprise. Tu n'aimes pas les surprises ?

LA COPINE : Si... j'aime bien... mais quand même... ça parle de quoi ?

LA FILLE : De nuages. Je suppose.

LA COPINE : Ça doit être cher les places.

LA FILLE : Oui.

Ambiance extérieur gare. On entend du quai de la gare le train qui démarre et s'en va.

Dans une salle de cinéma. Brouhaha du public. Puis le silence se fait sur la musique d'un film style film d'angoisse. Par dessus la musique du film on entendra chuchoter la copine et la fille :

LA COPINE : C'est un film qui fait peur. J'en suis sûre !

LA FILLE : J'espère que non !

On entend dans le film et sur la musique quelqu'un courir en haletant, puis un corps qui tombe. Puis sur les dialogues qui suivent, on entend dans le film un coup de tonnerre et la pluie qui tombe. Toujours en chuchotant :

LA FILLE : Regarde, la fille par terre, nue...

LA COPINE : Oui, j'ai vu...

LA FILLE : Viens, on s'en va !

LA COPINE : Là maintenant ?

LA FILLE : Oui.

LA COPINE : Mais c'est pas fini...

LA FILLE : J'en ai vu assez !

LA COPINE : Ben toi alors ! On va déranger tout le monde...

LA FILLE : Chut !!! On s'en fout, viens !

Dans le bureau de l'inspectrice :

MARCEL : Exactement dans la position où on l'a trouvée, je te dis !

L'INSPECTRICE : Et alors ?

MARCEL : Alors bravo pour le flair *Patronne*, bravo !

L'INSPECTRICE : C'est peut-être une coïncidence.

MARCEL : Une coïncidence ! Qu'elle traverse le pays avec une copine pour aller voir un film qui s'appelle « Nuages » avec dedans une scène pareille à ce qu'elle a vécu et qu'en plus à leur retour la copine ait disparu, tu appelles ça une coïncidence ? Là, je ne te suis plus !

L'INSPECTRICE : On ne sait pas encore si elle a disparu. On sait seulement que vous avez perdu sa trace.

MARCEL : Dis qu'on a mal fait notre boulot !

L'INSPECTRICE : Tu as donné son signalement ?

MARCEL : Oui.

Le téléphone sonne. L'inspectrice décroche :

L'INSPECTRICE : Allô ?... Oui... oui... ... Ah !... bien. Merci. (*elle raccroche*) Martine Desmont, 23 ans, caissière dans le Mega-Mark't de la rue de Bourdinne, ne s'est pas présentée à son poste comme elle l'aurait dû ce lundi matin à 8h . Et personne à son domicile.

(un petit temps)

MARCEL : C'est la dingue qu'on devait suivre, pas la copine. Tu peux pas dire qu'on a mal fait notre boulot !

L'INSPECTRICE : J'ai rien dit.

MARCEL : Alors c'est que tu penses trop fort !... Qu'est-ce qu'on fait ?

L'INSPECTRICE : Pour l'instant on reste sage. On ne sait pas encore si elle a disparu. Elle s'est peut-être barrée avec un mec...

MARCEL : Je comprends pas là. Tu as enfin la possibilité d'ouvrir une véritable enquête et tu trouves des arguments pour ne rien faire.

L'INSPECTRICE : Je sais ce que je fais !

MARCEL : Si tu crois la protéger, tu te trompes !

L'INSPECTRICE : S'il te plaît... on ne va pas recommencer...

MARCEL : Jamais rien ne recommence de la même façon ! Jamais rien !...

L'INSPECTRICE : Qu'est-ce que tu en sais ?

MARCEL : Tu n'es pas la seule à avoir fait une boulette un jour.

L'INSPECTRICE : (*gentiment*) Une boulette !...

MARCEL : Appelle-ça comme tu veux. On a tous au moins un truc, là, qui nous pèse... Alors je peux te dire que jamais rien ne se passe pareil.

L'INSPECTRICE : Cette fille est fragile.

MARCEL : Fragile ou pas, il y a un truc qu'elle nous cache. Maintenant j'en suis sûr.

L'INSPECTRICE : Qu'est-ce que tu proposes ?

MARCEL : Laissons au moins filtrer tout ça dans la presse. On ne sait jamais. Et téléphone à la fille pour qu'elle revienne... (*en partant après avoir ouvert la porte*) Pour te rassurer !...

Ambiance extérieur. Pavillon de banlieue. On entend sonner à une porte. Plusieurs fois. Puis la voix du père derrière la porte.

LE PÈRE : C'est qui ?

LA VOISINE : Votre voisine.

LE PÈRE : Qu'est-ce que vous me voulez ?

LA VOISINE : Je viens prendre de vos nouvelles. Ça fait plusieurs jours qu'on ne vous voit plus... Je vous ai apporté le journal.

LE PÈRE : Je m'en fous de votre journal !

LA VOISINE : Celui d'aujourd'hui devrait vous intéresser...

LE PÈRE : Ah oui, et pourquoi ?

LA VOISINE : Ouvrez-moi. Se parler à travers la porte, c'est pas commode.

LE PÈRE : Je vais bien. Merci. Au revoir.

LA VOISINE : On y parle de votre fille...

LE PÈRE : De ma fille ?...

LA VOISINE : Oui.

LE PÈRE : Où ça ?

LA VOISINE : Dans le journal. J'ai reconnu sa photo.

On entend les verrous de la porte, puis, la porte s'ouvrir.

On passe en ambiance intérieur, dans la maison.

La voisine en entrant :

LA VOISINE : Mais vous savez qu'il fait grand soleil pour laisser tous vos volets fermés !

LE PÈRE : Pourquoi ma fille est dans le journal ?

LA VOISINE : Allez, allez, c'est rien ! D'abord asseyez-vous.

Ils s'assoient tous les deux

Là, voilà ! Vous filez un mauvais coton Monsieur Jean, à ne plus voir personne... Même pas vos amis ?...

LE PÈRE : Qu'est-ce qu'ils disent dans le journal ?

LA VOISINE : Vous inquiétez pas, elle va bien. Les jeunes, aujourd'hui, on sait ce que c'est. Dites-moi, Monsieur Jean, comment ils s'appelaient déjà vos amis ?

LE PÈRE : Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

LA VOISINE : Juste pour savoir. Et puis je pourrais leur dire de venir vous rendre visite de temps à autre.

LE PÈRE : Ils viendront plus ! Vous avez le journal ?

LA VOISINE : Oui, voilà... Ils ont disparu ?

LE PÈRE : Oui. Ils ont disparu de ma vie. Montrez-moi ce journal !

LA VOISINE : Voilà ! Voilà !... Je voulais vous dire, Monsieur Jean, entre voisins, on peut s'entraider... Si jamais vous avez besoin... enfin vous voyez ce que je veux dire... au lieu de vivre comme vous faites... je veux dire... ma proposition tient toujours. Voilà ce que je voulais vous dire.

LE PÈRE : Donnez-moi ce journal !

Elle sort le journal de son sac et le lui donne.

Je ne veux pas partir d'ici. Je ne veux pas vous vendre ma maison. Ni à vous ni à personne d'autre. Jamais ! Compris ?

LA VOISINE : Compris, compris !

En partant.

Enfin, moi, ce que j'en dis, c'est simplement au cas où... Au revoir Monsieur Jean... des fois brusquement, comme ça, on a besoin d'argent... sait-on jamais...

Même ambiance, plus tard :

LE PÈRE : Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LA FILLE : Je sais pas.

LE PÈRE : Ta photo dans le journal ! Des avis de recherche... ça disparaît autour de toi et tu sais pas ?...

LA FILLE : Papa !

LE PÈRE : Qu'est-ce que ça veut dire ?

LA FILLE : Je sais pas. C'est les flics. Dès qu'ils ne comprennent pas tout, ils imaginent des histoires pas possible.

LE PÈRE : C'est ça. C'est eux qui inventent, pas vrai ? Et les papiers d'identité qu'on a retrouvés dans ton sac, c'est eux qui les ont mis !

LA FILLE : Mais non.

LE PÈRE : C'est qui alors ?

LA FILLE : Je te jure que je ne me souviens plus.

LE PÈRE : Tu n'es pas mêlée à une histoire louche, dis-moi ?

LA FILLE : Mais non papa. Calme-toi s'il te plaît. Tu te fais du mal pour rien.

LE PÈRE : Pas pour rien. On n'est pas dans le journal pour rien.

LA FILLE : C'est sans doute pour trouver des gens qui nous ont vues et qui sauraient des choses.

LE PÈRE : Ben voyons ! Et ça ne te tracasse pas davantage ? Quelles choses ? Tu te souviens plus ? Et puis tout le monde va te reconnaître. C'est eux qui ont pris cette photo ?

LA FILLE : Non.

LE PÈRE : Tu aurais pu en donner une autre !

LA FILLE : Mais j'ai rien donné ! C'est les journalistes...

LE PÈRE : Mais qu'est-ce que je vais dire, moi, aux voisins, et à la famille, et à tous ceux qu'on connaît...

LA FILLE : T'auras rien besoin de leur dire puisque tu ne vois plus personne.

LE PÈRE : Tu te trompes. J'ai vu la voisine ce matin.

LA FILLE : Ah !

LE PÈRE : Toujours la même. Encore venue pour renifler si j'avais pas besoin de lui vendre la maison. Qu'est-ce que tu as fait, fille ?

LA FILLE : Je ne sais pas. Je ne me rappelle plus... Ça va s'arranger, tu verras.

LE PÈRE : J'avais pas assez de soucis comme ça !

LA FILLE : Tu n'en auras plus. J'ai tout arrangé.

LE PÈRE : Tout ?

LA FILLE : Oui... (*un petit temps*) Comment tu vas ?

LE PÈRE : Mal.

LA FILLE : Tu n'es pas sorti depuis quand ?

LE PÈRE : Je sais pas. Et ça ne risque pas de me donner envie de sortir, cette histoire là !

LA FILLE : Papa !

LE PÈRE : Ma fille dans le journal... Ah ! Si ta mère était là...

LA FILLE : Papa ! Je t'en prie...

LE PÈRE : Me faire ça... à moi... et maintenant... est-ce que tu te rends compte ?

LA FILLE : J'ai rien fait. Je t'en prie... Je te jure que j'ai rien fait.

Dans le bureau de l'inspectrice. On entend quelqu'un qui tape sur un clavier ou sur une machine ce qui se dit :

LA FILLE : Elle est partie en voyage.

L'INSPECTRICE : Où ça ?

LA FILLE : Je sais pas. Elle me l'a pas dit.

MARCEL : Elle devait reprendre son boulot ce matin.

LA FILLE : Elle aura changé d'avis.

MARCEL : Ses collègues nous ont dit que ce n'était pas dans ses habitudes.

LA FILLE : Et alors ? Pourquoi on ferait toujours pareil ? Notre balade lui a peut-être donné des envies.

L'INSPECTRICE : Elle vous en a parlé ?

LA FILLE : Non.

L'INSPECTRICE : Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup de disparitions autour de vous ?

LA FILLE : Elle a pas disparu, elle est partie !

MARCEL : Dans les nuages ?

LA FILLE : C'est ce que je peux lui souhaiter de mieux !...

L'INSPECTRICE : Si vous sentez en danger, il faut nous le dire.

(un petit temps)

LA FILLE : Hier je suis passée près du lac. Et je les ai vus.

MARCEL : Qui ? Quoi ?

LA FILLE : Les nuages...

MARCEL : Oh mais je vais... !!!...

L'INSPECTRICE : (*à Marcel*) Laisse ! (*à la fille*) Racontez-nous exactement ce que vous avez vu.

LA FILLE : Ils étaient dans le lac. Ils flottaient. Ils étaient beaux...

L'INSPECTRICE : Qui était dans le lac ?

LA FILLE : Les nuages.

L'INSPECTRICE : Dans le lac... Est-ce que vous avez été voir le médecin qu'on vous a conseillé ?...

LA FILLE : Oui.

MARCEL : Et alors ?

LA FILLE : Alors rien. Il aurait dû me dire que j'étais folle, c'est ça ?

MARCEL : Comment avez-vous trouvé le film ?

LA FILLE : Pas mal... Vous me surveillez, n'est-ce pas ? Vous allez me garder ?

L'INSPECTRICE : Il n'y a rien contre vous.

MARCEL : Vous l'avez su comment qu'il y avait ce film ?

LA FILLE : En lisant le journal. Par hasard, dans la chronique du festival. C'est le mot « Nuages » qui m'a attirée. Vous allez continuer à me surveiller ?

MARCEL : À moins que les souvenirs vous reviennent...

L'INSPECTRICE : Ce film ne vous a rien rappelé ?

LA FILLE : Non... Je ne suis pas folle. Vous croyez que c'est moi ?

MARCEL : On n'en sait rien. On cherche. Il y a votre père...

LA FILLE : Il sait rien ! Pourquoi il vous faut toujours des coupables ? Il s'est rien passé et j'ai rien fait.

MARCEL : Pourtant vous courez voir un film qui vous montre comme on vous a trouvée !

LA FILLE : C'était pas moi dans le film.

L'INSPECTRICE : Sauf que c'est peut-être votre histoire ;

LA FILLE : Je vous jure que j'ai rien fait... Vous allez me garder ?

L'INSPECTRICE : Non... On aimerait seulement vous protéger. Pour le cas où...

LA FILLE : (*la coupant*) C'est vous qui me mettez en danger.

L'INSPECTRICE : Très bien. O.K. On arrête tout... Vous pouvez partir.

La fille se lève et s'en va. Avant qu'elle soit sortie :

Si jamais votre copine vous donne de ses nouvelles, pensez à nous.

MARCEL : On sait jamais ! Des fois que vous receviez une carte postale !

Elle sort. La porte se ferme.

Ambiance intérieur neutre. La fille pleure doucement.

LA VOISINE : On l'a trouvé comme ça. On n'a rien pu faire. Je suis venue le voir comme je le fais de temps à autre. Entre voisins. Le docteur a dit que le cœur avait lâché. À son âge, ça arrive souvent... C'est pas une vie de vivre tout seul comme ça. Mais il voulait plus voir personne n'est-ce pas ? À cause de ses dettes, sans doute.

LA FILLE : Mon père n'avait pas de dettes !

LA VOISINE : Ah bon ?... C'est pas ce qu'il m'a dit. Mais à son âge, on raconte des fois n'importe quoi... Ça devait pas être facile pour vous, ma pauvre demoiselle. Il tenait les articles du journal dans sa main. Vous savez, là où on parle de vous. C'est bien malheureux tout ce qui arrive de nos jours. On n'est plus sûr de rien ! Et quand ça arrive à sa gosse... Le pauvre ! (*un petit temps.*) Alors comme ça vous auriez perdu la mémoire juste pendant un moment ?... Le

moment le plus important à se rappeler... dites... c'est vrai ce qu'ils disent... qu'on vous aurait retrouvée toute mouillée... et toute nue ?... Moi, je vais pas leur dire que je vous ai reconnue, je ne suis pas comme ça...

La fille s'en va en claquant la porte.

*Le lendemain. Dans le bureau de l'inspectrice.
L'inspectrice ouvre une porte :*

L'INSPECTRICE : (*elle appelle*) Marcel ! Écoute ce que je viens de recevoir.

Marcel arrive. Elle lit :

« Madame, j'ai une bonne nouvelle. Je vais disparaître. C'est enfin mon tour de partir dans les nuages. J'en avais tellement assez d'être ici où tout est si triste. Quand j'aurai besoin de tristesse - sait-on jamais - je pourrai regarder vers le sol. Mais il y aura toujours le soleil au dessus de ma tête. Je vous laisse ma carte d'identité et l'argent. Enfin ce qu'il en reste. Je vais tout vous dire. C'est l'argent que Quasimodo tenait caché sous sa veste et qu'il m'a donné. Dans les nuages, on n'en a plus besoin. Vous pouvez continuer à chercher à comprendre, mais ça m'étonnerait que vous y arriviez. Un jour... »

La sonnerie du téléphone l'interrompt.

Oh non !... Réponds à ma place, s'il te plaît...

Marcel décroche :

MARCEL : Allô oui... oui c'est ici... Elle est occupée... oui... non, je vous écoute... ah... ah bon... bien... merci...

L'INSPECTRICE : Qu'est-ce que c'est encore ?

MARCEL : C'est la fille... On la retrouvée.

L'INSPECTRICE : Ah ! Quand même !
MARCEL : Morte. Noyée. Dans le lac.

FIN.

LE FILS

Le brouillard efface tout. Il les cache. Ils sont au rendez-vous à 7h : Boissard le vieux garçon premier arrivé, les frères Coujaux qui piétinent contre le froid, Rudy Rast l'étranger venu s'installer il y a 26 ans, et Mathis avec son fils, le vieux Mathis dit « El Rey », celui qui a tué le plus grand nombre de sangliers dans le coin. Moins Jules Fabre qui est à l'hôpital, paralysé du côté droit et muet. Jules Fabre passait ses jours de chasse assis sur un trépied à attendre pendant des heures que le sanglier passe au croisement du Rat. Il a pété un vaisseau dans sa tête mercredi, juste après la visite du toubib qui s'inquiétait de le voir vivre seul. Il arrive un jour où il faut savoir accepter certaines choses. Et avant de partir, le toubib lui a laissé des photos de jolies maisons dans de jolis parcs tout fleuris, où on s'occupe si bien de ceux qui ont accepté certaines choses. Il a laissé les photos pour que Jules y pense et qu'il choisisse avant qu'il soit trop tard. Jules Fabre a trop pensé. Ou il a pensé trop tard. Il est à l'hôpital. Il ne pense plus, il bave.

Raymond Coujaux s'est remis dans sa 4L. Il allume la radio pour les infos. Peut-être qu'ils parleront du temps. Si le brouillard persiste, ça va être dur. Même les chiens sentent la gêne autour d'eux. C'est tout gris pareil et les odeurs s'embrouillent. Chouky s'est mis dans la 4L de son maître, là où il n'a plus de fumée dans les yeux. First zigzague le museau à ras de terre, toujours à croire qu'il va trouver quelque chose. First tourne en rond : le brouillard

est sans fin puisqu'il n'a pas d'odeur. Ils attendent La Pergouse. Enrobés de grisaille, ils piétinent et attendent le plus riche d'entre eux, les plus grandes terres, avec ses trois chiens qui grattent les vitres de la Mercedes, impatients, voraces, prêts à tout. Boissard monte sur le terre-plein et la main en visière scrute le gris. Il fait plus blanc du côté du plateau, là d'où le soleil se lève, là où arrive La Pergouse. Peut-être que le brouillard s'envolera. Peut-être.

- En attendant c'est toujours le même qu'on attend !

Le fils Mathis s'est accroupi, appuyé sur son fusil. First, sûr de sa route, le contourne. Le fils pense à Chérie, sa chienne, la meilleure. Une de ses balles a ricoché bêtement sur une pierre et à tué Chérie en lui trouant la tempe. À trois centimètre près elle allait dans les feuilles. Ou bien ratait la pierre. Si le fils Mathis pouvait refaire le monde... C'était la meilleure à la chasse, tout en finesse, bien plus que le troupeau de La Pergouse, des gros mastocs qui ne sont que des aboyeurs et des brutes.

La Mercedes est près d'eux avant que Boissard l'aperçoive. La Pergouse saute dans l'herbe. Ses bottes sont neuves, impeccables. Ses chiens s'agitent en bondissant sur la banquette arrière et griffent les vitres. Raymond arrête la radio qui chante et sort de la 4L avec Chouky. On se serre la main et on discute des places comme chaque samedi. Les Robins ne peuvent pas venir, ils préparent le mariage de leur cadette. Et Charles est parti voir la famille. Ils étaient déjà juste en nombre et voilà qu'en plus il n'y a personne pour le croisement du Rat. Le pauvre Jules leur manque plus que les autres. Demain ils iront le voir. Le croisement du Rat est un lieu stratégique. Neuf fois sur dix, les

sangliers rabattus passent par là. S'ils traversent la route, ils ont la vie sauve : il y a tant de broussailles à épines de l'autre côté que même les chiens de La Pergouse n'y entrent pas. Mathis a vu un jour, de ses yeux, un sanglier, un grand mâle aussi puissant qu'un taureau, blessé au flanc droit, et qui s'est engouffré dans les taillis d'épines sans ralentir d'un pouce sa course, sans pousser le moindre cri malgré les ronces qui devaient nettoyer sa blessure. Le temps de contourner les taillis par le chemin du Puivert et le sanglier avait disparu. D'ailleurs, des taillis, il pouvait aussi bien se rendre du côté du Puivert que du côté du Lours. Le Lours appartenait à un écolo marseillais qui avait promis de recevoir les chasseurs sur ses terres à coups de plomb, et qui a tenu promesse la fois où Mathis et les autres ont voulu débroussailler ces taillis de merde, et encore à leur frais. Aucun des plombs ne les avait touchés mais depuis, le croisement du Rat est devenu l'ultime barrière pour la capture des sangliers. Et Jules Fabre qui bavait à l'hôpital...

Boissard était un fin fusil. Le laisser au croisement du Rat revenait à perdre des chances pour les lieux plus accidentés. Rudy Rust savait trop bien se faufiler dans les broussailles sans faire de bruit pour qu'on le laisse à découvert, et les frères Coujoux pouvaient rabattre des heures sans fatigue avec leurs chiens. Quant à La Pergouse, il ne se joignait pas à eux, avec ses trois chiens de chasse magnifiques, pour rester les fesses sur un trépiéd. Restait Mathis.

Son fils le désigna. Maintenant qu'il lui avait tout appris, il pouvait céder la place. Est venu le jour pour le fils de

montrer comment la relève est assurée... D'ailleurs, samedi dernier, Mathis soufflait si fort du manque d'air qu'il avait fait peur au fils. Peur d'être obligé de l'attendre et risquer de voir le sanglier leur passer sous le nez. D'autant qu'ils n'avaient plus Chérie pour les guider. Et même si Jules était encore avec eux, vrai, lui le fils, il conseillera au père de rester avec Jules le cul sur un trépied au croisement du Rat. Parce que quand le sanglier passera par là, Mathis l'arrêtera, sûr ! Tandis que Jules... C'est pas pour le critiquer maintenant qu'il est devenu muet, mais il était tellement bavard, il se racontait tellement ses souvenirs de chasse assis sur son trépied qu'il a laissé passer au moins une demi-douzaine de bêtes que Mathis et son fils avaient rabattues sur lui.

Le brouillard les écrasait tous. Mathis chercha dans le regard de ses amis un peu d'ironie pour pouvoir rire de la mauvaise plaisanterie du fils. Mais le brouillard l'empêchait de voir, ou alors déformait tout. Même Boissard qui écrasait indéfiniment son mégot du bout de sa botte paraissait un jeunot à côté de lui. Il irait donc poser son cul sur son trône-trépied pour que son fils devienne roi à son tour. La Pergouse le remercia de sa compréhension, si si vraiment, et Rudy Rust et Boissard aussi. Les frères Coujoux étaient déjà remontés dans la 4L et avaient démarré. Le fils prit son père par les épaules pour le conduire vers la CX.

- Alors on compte sur toi ! Je sens qu'ils sont tous là coincés dans la poisse, tu ne les sens pas toi ? Je te les rabats et à toi l'honneur de les tuer. T'en laisses passer aucun, d'accord !

Les branches au sol craquaient malgré l'humidité du brouillard et le sanglier n'aimait pas ça. Sa mère le poussait toujours vers les feuilles pourries, les plus silencieuses. Le sanglier humait l'air qui se réchauffait depuis son réveil. Le brouillard n'était que de passage. Il grogna deux fois de plaisir, s'immobilisa et attendit.

Les frères Coujaux partaient du plus loin, de l'autre côté du plateau. Leurs chiens à bonne distance devant. First toujours ras de terre à zigzaguer sans hésitation. First aimait ça. Plus que sentir la terre, la toucher du bout du museau. First était un bon chien de truffes. Mais aujourd'hui il fallait dénicher l'autre, l'étranger à quatre pattes, celui qui grognait comme les cochons de son maître, mais qui était si dur à obéir et à ramener à la ferme que les maîtres étaient toujours obligés de le tuer. First comprenait. Il ne devait pas y avoir de désobéissance avec les hommes et il cherchait le grand cochon noir pour que son maître le punisse. Les frères Coujaux mordaient dans leur sandwich et Raymond dû en donner un morceau à Chouky pour qu'il se décide à repartir chasser. C'était bien le moment de jouer, de frétiller de la queue, de vouloir attraper un bâton. Raymond aimait son chien même s'il n'était pas bon chien de chasse et Chouky adorait son maître. Il aimait tous les humains mais surtout son maître. Et il détestait les animaux sauvages. Plus ils étaient gros et plus il avait peur. C'était des sans manière, des violents, des idéalistes qui refusaient le bon chaud du tapis, l'odeur des pieds d'un maître et le crépitement du feu. Pourquoi allait-on les chercher ? Que

chacun reste chez soi : les humains avec les chiens et les sauvages dans la broussaille et la fumée du matin. Mais le maître de Chouky aimait la chasse et Chouky aimait son maître. Alors il faisait un gros effort et suivait First dans ses reniflements. Seulement, à la première occasion, Chouky retournait vers Raymond Coujoux les yeux en manque de caresses et Raymond Coujoux lui flattait le cou en le grondant avec douceur.

- Allez va ! Cherche ! Cherche mon bon chien !

Rudy Rust se mit avec le jeune Mathis et Boissard avec La Pergouse. Rudy Rust faisait le trail d'un chien. Il aimait se faufiler, toucher, sentir. Il savait mieux que personne voir la touffe de poils accrochée à une branche, à quelle hauteur pour la grandeur de l'animal, quelle odeur pour son sexe. Il entendait le premier le pas du sanglier si léger qu'il passe inaperçu. Même une fois, il avait senti que l'animal était malade. De la maladie qui est apportée par les éleveurs à ce qu'on raconte, qui ont intérêt à ce qu'on leur achète leurs bêtes plutôt que d'aller les chasser. Aussi Rudy Rust partait toujours à la chasse sans fusil. Il dénichait l'animal, le coinçait et l'offrait aux autres. C'est grâce à cela qu'il s'était fait accepter à la chasse et dans le pays, lui l'étranger, et peut-être aussi grâce à ses talents de dépanneur de moteurs en tout genre, une aubaine dans ce pays où comme ailleurs, les moteurs envahissent tout.

Le jeune Mathis chassa l'image de Chérie de sa tête quand ils arrivèrent au lieu maudit. La pierre était toujours là, plus solide qu'une vie. Il fallait qu'il découvre un sanglier et qu'il le rabatte vers son père. Il fallait qu'il montre de quoi

il était capable et qu'il avait la chasse dans la peau. Il suivait Rudy et la chance lui sourit. Il s'arrêta net devant une touffe de poil à hauteur de taille.

- Impossible dit Rudy ! Jamais un sanglier ne peut arriver à cette hauteur !

- Mais c'est du poil de sanglier, on est d'accord !

- Oui, c'est du sanglier, du sanglier mâle.

- Alors c'est la bête la plus grosse que le pays a produite. Et si c'est un monstre, et bien nous chasserons le monstre !

- S'il est vraiment aussi grand que ça, les chiens auront peur. Ils ne sont pas habitués.

- Qu'avons-nous besoin des chiens ! On peut les remplacer... à moins que tu aies peur toi aussi !

- Je ne sais pas. Je saurai quand je verrai.

Ils reprirent leur marche en écartant les ronces, le brouillard s'effilochait autour d'eux.

C'est ce qui plaisait à Boissard. Marcher en bordure des champs et voir le brouillard s'élever de la terre peu à peu. C'est pour ça qu'il avait bien voulu aller avec La Pergouse. Pas pour les chiens et encore moins pour les bottes. Mais quand il y avait du brouillard, le gros propriétaire prenait toujours le bord des champs. Devant eux, les trois chiens fonçaient si loin qu'ils avaient du mal à suivre.

- Ils ont dû sentir quelque chose pour aller si vite !

Boissard pensait plutôt qu'ils se défoulaient d'être restés une semaine enfermés, à ne sentir que leur odeur et celle des murs. Il crachait le trop plein de cigarettes et suivait La Pergouse en regardant vers le plateau, là où le premier

soleil qu'on voit aspire le brouillard. Il pensait à Jules. Puis à Mathis le cul sur son trépied. Puis à lui qu'on installerait un jour pareil à cailler de froid et d'ennui pour des sangliers qui débouchent trop vite, rendus mauvais par la peur. Et Boissard le fin fusil se retrouverait comme Jules, tout engourdi de ses réflexes gelés et comme lui, il laisserait passer le sanglier soufflant comme un taureau dans une arène vide, bienheureux qu'il l'évite de justesse. Puis il inventerait mille raisons pour ne pas dire la bonne, comme Jules.

Devant lui, les bottes de La Pergouse commencent à s'alourdir de boue. Ça glisse avant de coller à chaque pas. Les siennes aussi. Boissard aime ça, cette avancée visqueuse vers la tuerie.

Il est là, droit devant. Les chiens se sont arrêtés face au bois, aussi hargneux que ceux du tableau dans le séjour de Boissard. La bête aussi. Les deux hommes courent. Il faut l'empêcher d'aller vers la route. Le brouillard s'envole du sol par mèches. Le sanglier doit être là sinon pourquoi les chiens se seraient arrêtés en grognant. Il faut que la bête retourne dans le bois vers le fils Mathis ou vers le plateau et les frères Coujaux. De toutes façons il faut qu'elle retourne dans le bois. Ils courent le plus vite possible inquiets de l'immobilité des chiens. Si la bête fait face, c'est foutu, les chiens auront peur. Arriver avant. Avant que les chiens immobilisés aient peur.

Le sanglier a senti les chiens. Il grommelle. Il voulait se trouver au bon endroit au tout début du chaud du soleil.

Pour sentir la chaleur l'envelopper tellement jusqu'au ventre qu'il se couche par terre et gratte le sol de son dos et chauffe le ventre. Comme avec sa mère. Elle l'amenait là. La première chaleur du soleil arrive là quand le brouillard a tout noyé.

Les chiens grognent. Le maître est loin et agite les bras en courant. Qu'est-ce que ça veut dire ? Revenir vers lui ? Sauter sur la bête ? Trop loin pour comprendre, alors les chiens dressés à obéir attendent et grognent. Le premier qui bouge entraînera les autres. Ils ont l'habitude de tout faire pareil. Comme ça il n'y a pas à se tromper.

Le maître enfin est là, moins pantin, plus digne.

- Au pied !

Les chiens bondissent. Boissard à bout de souffle épaupe et vise. Deux coups à deux mètres du sanglier. Pas sur lui – derrière les arbres aucune chance de le tuer – mais à côté pour lui interdire le chemin de la liberté. Sinon il filerait trop loin pour que les fusils le tuent. Mieux vaut le rebattre vers le bois. La Pergouse n'est pas de cet avis. À son avis...

Le sanglier a bougé. Ce porc sauvage au corps massif posé sur pattes ridicules, aussi souple qu'une gazelle, est sorti du brouillard et La Pergouse est resté bouche ouverte. Boissard aussi. C'est la bête la plus grosse qu'il ait jamais vue. 200 kg pour le moins. Un monstre qui s'engouffre dans le bois du côté du plateau.

Ce sont les coups de feu qui ont sorti le vieux Mathis de ses idées noires. Ça venait des terres des Plantiers, ceux qui pondent à chaque génération la plus belle fille du coin. Mathis se lève et arme son fusil prêt à tirer. Puis il avise

qu'il y a plusieurs lieues des terres des Plantiers jusqu'ici. Il baisse son fusil et hoche la tête, honteux de sa précipitation. Des choses à apprendre au poste de garde des vieux. Jules se serait moqué. S'il avait été là, il lui aurait glissé en douce comme il le faisait depuis quarante ans :

- Il te faut le mode d'emploi ?

C'est Jules qui a épousé Hortense, la belle Hortense Plantiers. Trois mois plus tôt, le vieux Mathis avait retroussé la belle Hortense près des cages à lapins du père. Elle avait en dessous de la dentelle si blanche qu'il n'a plus bougé. Il regarde. Elle, au bout d'un moment :

- Alors ! Tu attends quoi ? Le mode d'emploi ?

Il touche la dentelle du bout des doigts, tout doucement, pendant que la belle Hortense reste les quatre fers en l'air. Le père arrive. Il a fallu déguerpir comme un lapin. Même s'il n'avait pas vu les dentelles ils n'auraient pas eu le temps. Le père serait arrivé trop vite même sans les dentelles. Jamais Hortense n'a voulu le croire. Jules, lui, n'a pas dû faire attention aux dentelles. Ou alors il en avait déjà vues...

Un nouveau coup de fusil éclate du côté du plateau cette fois. Un coup de fusil des frères Coujaux. Si la bête file du côté du Mas Blanchet, son fils la lui offrira. Une chance que son seul même soit un fils. Et c'est grâce à la dentelle. La peau d'Hortense devait être aussi blanche et aussi douce que la dentelle. Si le père n'était pas arrivé, il aurait passé sa main sous l'élastique, à l'endroit où la peau est encore plus douce qu'ailleurs, même celle de Louise. Mais le père est arrivé. Hortense s'est dressée sur ses jambes en cachant toutes ses dentelles et l'a poussé pour qu'il parte. Trois

mois après... Le brouillard n'est plus là. Le vieux Mathis sourit : une chance de plus de tuer. Il écoute ce qu'il se passe là-bas, vers le plateau. Mais c'est le silence. Peut-être du côté de son fils... l'étranger s'y connaît aussi. La bête n'a aucune chance. Ils ne sont pas très nombreux mais trop bons chasseurs. Elle n'a aucune chance. Se tenir prêt pour faire face. Montrer à la bête que c'est toujours l'homme qui est le chasseur, qu'il soit devant ou derrière, qu'il soit jeune ou vieux. Deux ans de moins que Jules, ça compte. Pour les vaisseaux du cerveau ça compte. Deux saisons de chasse encore possible. Et puis la belle Hortense, toute blanche et toute douce qu'elle soit, jamais elle n'a pu lui donner un petit. Elle était peut-être remplie de dentelles jusqu'au cou et rien d'autre. Et son père le savait qui venait mettre en garde ses amoureux : attention ! C'est tout en dentelle ! La belle Hortense l'a poussé pour qu'il parte et n'entende rien. Jules n'a pas cru le père. C'est ça. Il a voulu jouer au fortiche. Et maintenant il est tout seul à l'hosto sans même un fils pour lui rendre visite. À cause de la dentelle. Demain, après la chasse, ils iront le voir. Il ira avec son fils et ils raconteront à Jules comment le fils a poussé la bête dans les bras du père. Tous les deux à parler en même temps et le père grognera, mais il aime entendre la voix de son fils mêlée à la sienne. Et les yeux de Jules : *alors ça y est ! Il sait !*

Ça y est oui ! Il sait même mieux que le père. C'est pour ça qu'on fait des mômes, pour qu'ils en sachent plus. Mais ça, il ne le dira pas à Jules. À cause du silence maintenant dans sa bouche...

Qui c'est qui crie là-bas ? La Pergouse. Il n'y a que lui pour avoir une voix de femme quand il veut parler fort. Il est vers le Mas Blanchet. Avec Boissard c'est sûr. Mais alors où serait le fils ? Le Mas Blanchet était pour le fils et l'étranger. Si l'étranger s'est trompé et a amené le fils ailleurs... et sans la chienne le fils n'a peut-être pas tous ses moyens. On ne devrait pas s'attacher comme ça aux bêtes. Ça fait trop quand il arrive quelque chose. Le fils en est resté idiot tout un jour. Puis il a creusé un grand trou derrière le figuier, il a enveloppé Chérie dans un drap tout blanc et il l'a enterrée. Des caprices de gosse. C'est le risque quand on fait un môme à un âge avancé. Des réactions bizarres parfois. Comme de ne pas prendre une femme. Va savoir pourquoi... Bazarder un joli drap blanc pour une chienne, c'est pas ça qui la fera revenir. Et ne plus en vouloir, c'est pas ça qui aide pour la chasse. Lui, le vieux Mathis, depuis qu'il a perdu Sim, il sait qu'il ne faut pas s'attacher aux bêtes. Juste ce qu'il faut. Mais aller gaspiller ce drap blanc... Ferait mieux de s'attacher à une femme qui lui mijoterait son sanglier le lendemain en famille... Quand il a épousé Louise, il a voulu qu'elle mette plein de dentelles sous sa robe de mariée, mais ce n'était pas au fiancé à dire ce qu'il fallait mettre, on lui a répondu. Il a attendu dix ans. Et un jour, il ramène à sa Louise des mètres et des mètres de dentelle blanche, tout ce que possédait la mercière. Il a posé le paquet devant Louise :

- Si tu ne te fais pas un jupon rien qu'avec tout ça, je couche plus avec toi !

Louise aimait bien la bagatelle alors elle a cousu, en cachette de sa mère et de sa belle-mère et des autres pour ne pas avoir d'explications à donner ni de sourires en coin à éviter. Le samedi soir, elle lui a fait la surprise. Il est devenu fou le Mathis. Il n'arrêtait plus. Il n'a même pas pu se réveiller le lendemain pour aller à la chasse. À savoir si c'est les dentelles mais neuf mois plus tard, le fils braillait dans leurs bras. Alors après, à chaque fois que l'envie d'un gosse la prenait, Louise attendait le samedi soir et mettait le jupon. Mais ça n'a plus rien donné. Et voilà. Aujourd'hui le fils le relègue sur le trépied à attendre qu'un sanglier lui fonce dessus. Drôle d'impression. Ne plus être derrière à sentir qu'il fait peur à la bête qui fuit, mais faire face. L'impression d'être devenu la proie : avoir à se défendre du sanglier qui va foncer sur lui. Car il foncera sur lui, c'est sûr. Pas d'autre issue. Pas d'autre choix possible. Mathis doit être prêt. Son fils n'est pas aussi salaud que ça. Avec les autres, il va lui étraquer son plus beau sanglier et c'est le vieux Mathis, « El Rey », assis le cul sur son trépied qui lui donnera le coup de grâce.

Ce qu'il n'aime pas c'est ce silence. Lui revient en mémoire le même silence d'il y a longtemps. Oh ça oui ! Mais il est trop rempli de brouillard ce souvenir là, ne lui reste que le silence parce qu'il était seul. Pas le cul sur un trépied non, seul à chasser pour de vrai. Le silence saccadé par son souffle. Le vieux Mathis écoute. Il souffle encore. Pas le même souffle mais le même silence. Le sanglier n'était pas seul. C'était une laie, grosse comme jamais, avec un de ses petits. Oui, il y avait le silence, son souffle, et les deux bêtes qui fuyaient la mort. Le petit ne tiendrait

pas longtemps à cette allure. La mère tournait la tête et savait que son petit ne tiendrait pas longtemps. Elle l'entraîne hors des chemins, dans les fourrés les plus épineux. Le petit doit avoir mal des épines mais il ne crie pas. Il ne pense qu'à suivre sa mère. Sim aussi. Le chien n'a peur de rien. Il n'est plus qu'à trois mètres des sangliers et s'apprête à les obliger à tourner vers son maître, malgré les fourrés, malgré les branches qui s'enfoncent dans sa chair avant de casser. Sim est plus rapide. C'est dommage d'appeler les autres quand il voit son chien faire un si bon travail. À eux deux, ils n'ont besoin de personne. La mère doit tenir compte de son petit qui court déjà vite, c'est vrai, mais pas pour longtemps. Et Sim est plus rapide. Mathis souffle fort. La course et la peur aussi bien sûr. Son premier sanglier à lui tout seul...

Il y a un nouveau coup de feu. Plus près cette fois. Pas de doute, ils se rapprochent du croisement du Rat. Ils amènent la bête au vieux Mathis comme le fils l'a promis. Elle peut aussi bien arriver à droite qu'à gauche. Dans ces cas-là on ne peut pas savoir. Compter sur un sanglier malin laisse plus de chance de le tuer. Et les sangliers sont souvent malins. Imprévisibles... Brusquement, la mère a foncé sur son petit, oui, sur son petit, et d'un coup de tête l'a poussé dans le ravin de droite, comme pour l'obliger à prendre ce qui lui aurait fait peur et l'aurait peut-être freiné. Puis elle s'est retournée vers Sim. Elle a fait *face*. Quelle bête ! Mathis en a été surpris. Sim aussi. La mère en a profité pour lui rentrer ses défenses dans le côté. Sim a voltigé en l'air en poussant un cri strident à vous déchirer les tympanes. Mathis a armé et tiré. Il s'était bien préparé. Il

avait de bons réflexes. Et malgré le cri de son chien, il a bien visé. Il a tué la laie du premier coup. Une énorme bête. Sa première. Un coup de feu et le silence immense qui suit. Rien que son souffle qui rajoute du silence. Plus de cri de Sim, rien que le souffle du vieux Mathis qui se souvient. En un seul coup. Quand les autres sont arrivés, ils ont dégagé Sim de dessous le corps de la laie. Puis ils ont félicité Mathis. Une si belle bête pour son premier tout seul. Après, ils sont partis faire la fête...

Mais aujourd'hui, assis sur son trépied à attendre et à penser, le vieux Mathis peut se dire enfin la fin de l'histoire : le marcassin a pu s'échapper, oui, il est parti. En fait, la mère a gagné. Elle voulait sauver son petit et elle l'a sauvé.

Plus question de trouver les feuilles pourries ou le chaud du premier soleil après le brouillard. Plus tard. Plus tard. C'était la mort qu'il fallait battre. Encore la mort qui le poursuivait avec les aboiements des chiens tout excités. Et les hommes, l'odeur des hommes qui arrivent jusqu'à lui et le font fuir. Les hommes portent toujours l'odeur de mort avec eux. Voilà ce que sa mère lui a appris. Ne jamais avoir confiance. Les hommes amènent la mort, et le bruit de la mort a déjà retenti plusieurs fois sans le toucher. Comme si les hommes s'amusaient d'abord avec lui. Le brouillard ne le protège plus. Prendre les fourrés, là, ceux qui sont les plus fournis, les plus obscurs, ceux qui déchirent pour qu'ils déchirent aussi les maudits chiens qui le suivent avec les hommes. Leur déchirer la chair au plus profond et que le bruit de mort ne résonne plus. Mais les chiens aboient et

suivent. Les hommes heureusement ont du mal. Le sanglier les sent vieux, essoufflés. Conduire d'abord les chiens dans les fourrés, bien loin des hommes vieux... et brusquement il se retourne...

Les chiens de La Pergouse foncent tête baissée. On dirait que plus rien ne pourra les arrêter. Plus rien sauf un énorme sanglier qui leur fait face. Ils stoppent net. Ils n'ont pas l'habitude de cette ampleur. Ils se retournent mais le maître est si loin qu'ils ne le voient plus. Les chiens n'ont jamais traqué une bête aussi grosse et prête à les charger. D'habitude, c'est eux qui font peur. Ils aboient, ils courent et la bête s'enfuit en laissant des traînées de peur derrière elle. Et le maître n'est pas loin qui donne les ordres. D'habitude. Là, ils ne savent plus et la peur se met à les envahir. Alors ils s'enfuient. Les chiens repartent vers leur maître et le sanglier, immobile, superbe, dans un petit grognement, savoure leur fuite. Pas pour longtemps. First à ras de terre arrive de l'autre côté. Pour une fois c'est vrai, il a senti quelque chose. Il suit l'odeur. Il l'offrira à son maître. Ça y est, il est dans l'odeur même. Il aboie pour avertir. Chouky devrait arriver et son maître aussi avec le maître de Chouky. Il aboie mais personne ne le croit. Il a aboyé tant de fois ainsi, heureux de ses cris et non de ce qu'il avait trouvé, tant de fois pour rien que personne n'accourt.

Alors First s'approche du sanglier qui se sent pris au piège, au piège de tous les chiens de mort qui sortent pour l'encercler de partout, où qu'il aille, quoiqu'il fasse. Et le sanglier charge First. Il l'embroche. Le chien est si surpris qu'il n'aboie pas, ni pour appeler son maître à son secours,

ni parce qu'il a mal. D'ailleurs il n'a pas mal. Il pense seulement que son maître a raison de vouloir tuer ce cochon désobéissant et il commence à se demander pourquoi son maître si fort laisse échapper le cochon méchant. Il commence à se le demander... à peine il commence... sans finir jamais sa question.

Le sanglier repart. Par derrière. Pour l'instant ça lui a toujours réussi de se retourner et de foncer. Pas d'autres bruits. Il court aussi vite qu'il peut et se retrouve devant deux hommes, sans chien. Et à nouveau le bruit de mort qui claque et lui ferme brutalement le chemin. Il vire à gauche et fonce vers ce qu'il croit reconnaître comme la fin du bois, là où il y a la route et d'autres fourrés de l'autre côté, des fourrés où il n'a jamais vu de chiens ni entendu de bruit de mort éclater. Il sort du bois et se retrouve face à un homme assis, le fusil prêt à tirer.

C'est l'odeur de l'homme qui le fait s'arrêter. Une odeur qu'il connaît. La même qui était là quand sa mère l'a poussé dans le ravin et puis est restée à se faire tuer. Pour qu'il vive. Sa mère l'a poussé loin de cette odeur pour qu'il vive. Une odeur plus dangereuse que les chiens de mort et le bruit des fusils, plus forte que les odeurs des autres hommes : l'odeur qui a tué sa mère. Alors très vite, comme si sa mère le poussait à nouveau, le sanglier se retourne, vire et fonce. Le vieux Mathis tire sur un sanglier qui devait lui arriver dessus mais qui n'est plus là. Il tire ses deux coups à côté, bêtement, et le fils Mathis aussi est surpris de se retrouver face à son père, lui qui traquait le monstre par derrière. Le fils Mathis a sauté en l'air comme

Sim quand l'énorme bête l'a embroché, et puis est retombé tout mou sur un tas de feuilles pourries, la tête claquant contre une pierre.

Le sanglier a disparu dans les fourrés, c'était la bête la plus grosse qu'ils avaient jamais vue.

FLASH 3

DRAME SHAKESPEARIEN

- *Horatio* : Holà l'ami ! Te voilà bien pâle !
- *Hamlet* : Je viens d'apprendre qu'il y a eu un meurtre.
- *Horatio* : Vingt dieux ! Faut aller voir les flics.
- *Hamlet* : Si je leur raconte, ils vont me traiter de fou et classeront l'affaire.
- *Horatio* : C'est vraiment dramatique !
- *Hamlet* : Tu crois aux fantômes, toi ?
- *Horatio* : Non. Pourquoi ?
- *Hamlet* : Parce que j'en ai vu un... qui me harcèle pour que je le venge... Tu sais, des fois j'aimerais bien ne pas être qui je suis...
- *Horatio* : Dis l'ami, tu crois pas que tu devrais aller consulter ?

LA TOURDEB@B

Le bruit du clipper se fait entendre dans toute la TourdeB@b. Une résonance à strier les membranes des coques auditives. Brève. Pareille à la pulsion d'un éclair. Mais suffisante pour déclencher une alarme. Steede le sait. Assis en position yogique, il a attendu un moment. Puis, le cœur battant, il a lancé le bruit. De ricochet en ricochet, le bruit du clipper a déclenché l'alarme, qui a interrompu le flux auditif, qui a vidé l'espace sonore de sa matière, qui a réveillé les technico-bidouilleurs, mais surtout, qui a permis à Steede d'envoyer pendant la seconde de vide sonore, son message d'amour.

Et il attend, le cœur battant encore plus vite. Nivoye a dû recevoir son message. Tous ceux de la TourdeB@b aussi. Mais Nivoye est la seule à pouvoir le comprendre... Et il attend sa réponse. Ne lui avait-elle pas envoyé une légende en post-historique qui racontait que des Existants entraient en contact les uns avec les autres ? Et avec la preuve, du moins en ce temps-là, que ce n'était pas forcément dangereux pour eux !

Il lui a donné un rendez-vous.

Dans le couloir de la TourdeB@b.

Parce qu'il y a un couloir dans la TourdeB@b. Un couloir en colimaçon qui grimpe jusqu'au sommet. Et peut-être davantage. Un jour, il en a rêvé.

Il attend.

Pour envoyer son message, il lui a fallu sortir du flux quotidien de toutes les données sonores qui remplissent leurs coques en permanence. La Tour maintient son équilibre - dit-on - en ne laissant aucun espace vide dans l'environnement des Existants. D'où en particulier ce flux sonore constant, identique pour tous, qui aurait permis à une cacophonie très ancienne de s'arrêter. Et de sauver la cité menacée d'une implosion sans précédent.

Il attend.

Sur son écran central, Steede voit défiler le graphisme des ondes du programme de défense diffusé dans les coques, programme différent selon le niveau de l'alarme. Pour une alarme de niveau 1, chacun doit rester à son poste dans la TourdeB@b, et s'imprégner des références supposées les préparer au combat. Oui, on pouvait aller jusqu'au combat, car on ne pouvait pas admettre une suite d'erreurs trop grande dans l'échange des données sans risquer de voir la Tour s'effondrer.

À présent, Nivoye a dû lire le message... et répondre... il attend.

Vient d'abord un grincement, d'intensité moyenne et de potentialité infinie. Puis une saccade de borborygmes multiformes qui inonde les coques d'une ambiance au maximum angoissante. C'est insupportable ! L'envie de s'arracher des coques le prend. Et de fuir. Malgré l'alarme niveau 1. Puis brusquement, il a l'intuition que cette atrocité est peut-être une ruse qui renferme la réponse...

Sur son écran, en agrandissement 10giga, il voit le canal gauche à peine rétréci. La stéréo semble de mauvaise

qualité. Puis à nouveau le graphisme parfait de l'horreur qu'il entend.

Vite, il sélectionne le passage douteux et le copie dans un nouveau fichier. Tant pis s'il n'est pas le seul à faire ça. Sa chance sera peut-être qu'ils soient tous à faire la même chose.

Mais aussitôt l'alarme de niveau 2 vient de s'enclencher, tandis qu'il écoute en double circuit le message sélectionné :

... Il n'y a pas de couloir dans la TourdeB@b...

Steede se sent glacé. Comment pouvait-elle dire ?... Il en avait rêvé... Un couloir en colimaçon qui permettait d'atteindre l'espace infini sous lequel ils vivaient tous...

Oubliant tous les dangers, Steede se détache.

Sortir ! Sortir d'ici quel que soit le niveau de l'alarme !

Il respire mal. Jamais il n'est sorti. Jamais l'idée de sortir ne lui est venue avant... Il ne se souvient même plus du jour où il est entré dans cette enclave...

Il se projette vers ce qu'il croit être la sortie... Le choc est délicat. Steede se sent absorbé par la paroi dans un mouvement de grande douceur, comme s'il s'enfonçait dans du coton. Puis aussitôt, la paroi reprend sa rigidité initiale et il se retrouve au milieu de la cellule. Il n'a pas eu le temps de bien comprendre ce qui lui arrivait. Ce qu'il pensait être la sortie ne l'était pas, sans aucun doute. Et sans trop se soucier de cette matière plutôt étrange dont les parois étaient faites, il essaye l'autre côté.

Même chose, avec un bruit d'eau contenue dans un sac.

De tous ses essais, Steede est revenu au centre de la cellule, comme s'il était une balle rebondissante contre des parois élastiques. Il essaye de plus en plus fort et de plus en plus vite, mais il n'y a apparemment aucune sortie possible dans son enclave. Ou dans sa prison !

Où était-il s'il ne pouvait pas en sortir ? Est-ce seulement les alarmes qui rendaient toute sortie impossible ?

C'est alors qu'il a eu peur. Une peur dont il sentait l'énergie foudroyante vibrer tout au fond de lui. D'où venait-il ? avant... et encore avant... où était-il né ?

Et Nivoye ?... Peut-être avait-elle envoyé un autre message. Comme un imbécile, il n'est plus branché sur le flux de la TourdeB@b !

Il remet ses coques. Un instant, il croit à une blague car il ne reconnaît plus du tout le langage du flux permanent. Des mots courent dans tous les sens. Incompréhensibles. Intraduisibles même. Et s'il y a par hasard un message caché dans cette chaîne de mots, bien malin sera celui qui pourra le trouver. Puis, peu à peu, à force de réception au maximum d'écoute, il finit par entendre que ce nouveau flux tourne en boucle. Et enfin, il peut le déchiffrer :

Bon ani cola qui roue des serres avec la fuite du mauvais son. Que les ans de ça bénéficiaires du tout du puits répéteront. Par delà les tiches à tord les portes moue la poignée sèche l'ocrage. Retour au petit noire et pas morte demain c'était l'escamouflage. Bon ani cola qui roue des serres...

Jamais il n'a eu à faire à une chaîne pareille... même quand Nivoye lui envoyait des messages plus persos. Que se passe-t-il dans la Tour ? Est-ce que la cacophonie... Le voyant rouge se met à clignoter. Il lui faut répondre immédiatement.

- Vous avez un problème ?

La voix de Nivoye...

- Nivoye ?

- Pouvez-vous répondre à ma question ? Est-ce que vous avez un problème ?

- Je... je ne sais pas... Je me suis senti mal... j'ai voulu sortir et... !

- Je comprends. N'ayez aucune crainte, vous n'avez rien fait d'irréparable. Mais avant de continuer, une détection physico-biologique est indispensable !

- Nivoye !?...

Steede pose les paumes de ses mains sur les plaques translucides prévues pour les examens bios. Il sent quelques fines piqûres. Rien de bien méchant. Des picotements. Ne pas bouger. Essayer de ne pas faire battre son cœur trop vite... C'était sans doute le moyen qu'avait trouvé Nivoye pour qu'ils se rencontrent... jouer le jeu... faire comme si...

Il détache ses mains des plaques et les frotte l'une sur l'autre. Ça le démange. Puis il se rappelle :

... Il n'y a pas de couloir dans la TourdeB@b...

Comment ça pouvait être possible ? Il vivait dans son enclave depuis... sa mémoire lui faisait défaut. Bien sûr qu'il n'en était jamais sorti. Mais il avait bien dû y entrer...

Sans couloir, toutes les cellules seraient serrées les unes contre les autres ! Sans entrées ni sorties ! Chacun devant ses écrans pour son rôle assigné. Et cela depuis toujours ! Lui, transmetteur d'informations, véhiculant des ordres pour que jamais le fonctionnement ne change. Il avait toujours été heureux de participer à cette harmonie et préserver ainsi l'unité totale de la TourdeB@b sans jamais laisser passer de fausses notes. Mais aujourd'hui, il voudrait simplement...

- Scanner cérébral !

Il se met en position dans l'appareil d'imageries.

Il se souvient du jour où il a reçu la première info de Nivoye... Une légère différence dans l'ordre des notes. Un effet curieux à l'oreille. Une image lui était venue : l'espace infini en 3D. Une multitude de nuances qui s'interpénétraient.

- IRM du noyau central !

Il laisse faire.

Bien sûr, il lui avait envoyé toutes les corrections nécessaires pour éviter une nouvelle distorsion. Mais curieusement, elle avait continué et il pouvait reconnaître ses infos rien qu'à leurs styles. Alors il les corrigeait lui-même pour qu'elles soient adéquates avant de transmettre les chaînes de notes à suivre.

- Aucune anomalie !

Un jour, Nivoye n'a plus envoyé d'infos. Il s'est senti très malheureux. Il continuait son job mais sans y prendre goût. C'est comme ça qu'il avait su qu'il était tombé amoureux...

- Nous avons détecté ce qu'il vous arrive, Steede : vous êtes prêt pour la prochaine partition.

- NON ! Je ne veux pas ! Je veux...

Alors il entend la voix chuchotée de Nivoye dans le creux de son oreille :

- Pour que nous puissions rester ensemble, toujours... toujours... toujours...

- Nivoye...

Son écran de contrôle semble s'effacer pour disparaître. Ou plutôt, Steede le voit se diviser en deux. Il pianote. Ne reste plus que des données basiques, autant d'un côté que de l'autre. Le reste est effacé. Intervalle imprimé. Un temps de latence en quelque sorte. Il veut intervenir mais se retrouve comme paralysé, impuissant à tout ce qui suit. De plus en plus rapidement ça tourne autour de lui. Ça s'allonge puis se divise. En haut ! En bas ! De plus en plus jusqu'à deux enclaves identiques... Et lui au milieu. Ne reste plus que lui... Il hurle :

- NIVOYE !!!

Avant de perdre conscience.

Steede est devant ses écrans pour le rôle qui lui est assigné : préserver l'unité totale de la Tour sans aucune

fausse note. Il se sent en pleine forme. Comme régénéré. Mais par rapport à quoi ou par rapport à qui ? Il se met en position yogique pour commencer son job. En tant que transmetteur d'informations, il doit véhiculer des chaînes ordonnées pour que jamais le fonctionnement de l'ensemble de la TourdeB@b ne soit perturbé. Heureux de participer à cette harmonie permanente, il commence, et aussi curieux que ça puisse être, c'est comme s'il l'avait toujours fait. Le flux quotidien ronronne parfaitement dans ses coques, adapté pour rétablir l'équilibre nécessaire au moindre imprévu. Nous sommes bien loin du temps de la cacophonie, du chacun pour soi et de la discordance générale. Un temps dont il reste quelques traces dans sa mémoire, peut-être, mais si lointaines. Même pas pour un post-historique intéressant. D'ailleurs, aucune vie n'y était possible... Dans aucune des TourdeB@bs... Les chaînes sonores défilent, chacune avec sa raison d'être conforme.

Un temps infini se passe. Et puis, dans un segment @ aussi aléatoire qu'imprévu, arrive une info différente... une légère différence dans l'ordre des notes. Un effet curieux à son oreille...

30/11/2007
publiée dans la revue Géante rouge n°10 - 2008

Enlève-moi ce masque
Je n'ai pas peur de mourir
Enlève-moi ce masque
Que je voie ton visage
Ton beau visage ma fille
Enlève-moi ce masque
Que je voie ton sourire
Avant de mourir.

Folie ! Folie
qui nous envahit
La raison sombre
et le nombre de fous grandit

La peur est là
L'épidémie fait rage
Courage !
Respirons en secret démasqués.

Il se peut
Peut-être
Éventuellement
À voir
En somme
Un jour
Après
C'est possible

Il se peut
sans rage
refaire
retrouver
rassembler
sans dommages
ni intérêts

En attendant
pour rester sages
il faut nous enfermer
Et la peur qui se propage
nous rend bêtes
et bornés

Folie ! Folie !
Quand seras-tu
abolie
Folie ! Folie !
Sauve-nous des interdits

PARTIR

Le mégot qui traîne par terre lui fait envie. Mais il juge plus prudent de ne pas se baisser. Il se racle la gorge et grimpe jusqu'au deuxième étage. Minimiser son essoufflement, mais pour leurrer qui ? Certainement pas le garde apathique qui se tient devant la porte. Personne d'autre pour constater que s'il ne prend pas l'ascenseur, c'est qu'il est en pleine forme. Et le garde a l'esprit ailleurs. Son visage appartient encore à l'enfance, et son corps enfermé dans l'uniforme cuirasse noir des gardes lui donne presque un air de carnaval. Mais ce n'est pas le moment de penser à la fête. Sa poitrine se serre comme dans un étau à chacune de ses respirations. Encore deux marches. Une envie de s'asseoir pour reprendre son souffle. Bien sûr qu'il aurait dû prendre l'ascenseur ! Dans l'état où il se trouve, comment pourra-t-il justifier sa demande ? Il se baisse un instant, fait semblant de refermer ses chaussures, traîne à remonter ses chaussettes, et enfin, décide de se redresser. Le regard du gamin s'est posé sur lui. Il lui fait son plus beau sourire tandis qu'il se sent cyanosé tant il lui manque de l'air. Le gamin retourne à ses rêves mystérieux, et Max grimpe la dernière marche.

Lentement, il peut se diriger vers le bureau B34. Il frappe. Silence. Il frappe à nouveau et ose ouvrir. Derrière la porte il trouve une autre porte. Capitonnée. Frapper dans le cuir est inutile. Il pousse et entre dans le bureau B34.

Le soleil a inondé la pièce depuis longtemps à sentir sa chaleur incrustée partout. Deux bureaux de verre avec ordinateurs. Trois chaises contre le mur. Une plante verte immense et squelettique. Comment peut-on être squelettique avec autant de lumière ?

- Approchez !

Il s'approche du bureau du fond. Une femme d'âge mur, les cheveux tout frisés comme avait sa grand-mère quand elle sortait de chez le coiffeur, lui montre une des chaises en lui indiquant de la rapprocher.

Assis, il voit ses jambes longues et fines et se rappelle les jambes de sa grand-mère, grosses, bourrées de varices, puis des jambes anonymes qu'il a vues passer l'autre jour dans la rue, si longues, qui sortaient d'un short et qui avançaient...

- Je vous écoute.

- J'aimerais... je voudrais... je viens pour le certificat.

- Je m'en doute !

- C'est à dire que j'en ai besoin pour un travail que je viens de trouver... dans la restauration.

- Votre nom ?

- Max Lampierre.

- Numéro ?

- 2375AC98

Elle clique sur sa souris face à son écran.

- Votre dernière visite remonte à 3 semaines !

- Oui. J'ai dû m'absenter justement pour chercher du travail.

- ...et vos résultats étaient déjà douteux...
- C'est faux ! J'étais dans les normes !
- Très proche de la limite. Donc douteux.
Elle tourne son regard vers lui sans lâcher la souris :
- Passez une visite médicale au plus vite, Mr Lampierre, et nous vous ferons aussitôt votre certificat pour votre employeur.
Max reste immobile. Son regard fixe la fonctionnaire.
- Mais si je n'ai pas ce certificat...
- La loi est la même pour tous, Monsieur Lampierre. Pour tous. Vous avez besoin d'autre chose ?
Un temps. Il fait non de la tête.
- Au revoir Monsieur.
Et elle retourne vers son écran.

Dehors, il se demande comment il n'est pas tombé en redescendant les deux étages. L'air est frais. Le soleil ne chauffe que derrière les vitres. Un sifflet d'alarme retentit dans les bornes du trottoir avec une lumière rouge clignotante : quinze minutes avant l'interdiction pour les piétons de circuler. Le taux de CO₂ va atteindre son maximum avec la sortie des écoles et des bureaux. Les voitures vont envahir les boulevards pendant au moins 2 heures. L'air, à ce moment là devient vraiment irrespirable. Et les risques d'asphyxie sont suffisamment importants pour que les assurances maladies refusent de prendre en charge ceux qui ne respectaient pas les consignes de prévention de la bonne santé.

Max accélère le pas jusque chez ses parents. Certains courent autour de lui. Peut-être que son père connaît

quelqu'un... qui connaît quelqu'un... qui pourrait lui faire un certificat. Il avait entendu parler de réseaux parallèles qui s'étaient mis en place dès les premières expulsions des chômeurs de plus d'un an.

Expulsé ! Il avait du mal à imaginer que cette loi le concernait. Le temps passe si vite : la boîte qui ferme parce que des logiciels piratés ont envahi le marché à un prix ridiculement bas, la visite médicale de routine bimensuelle en période de contagion de la peste garicole... le résultat douteux... et le dernier examen... à cacher à tout prix avec ce taux de globules blancs trop haut, bien trop haut. Juste au moment où il avait trouvé ce travail dans le sud qui aurait pu le tirer d'affaire... Non ! Il ne pouvait pas imaginer que lui, Max Lampierre, français depuis la nuit des temps, était entré dans la catégorie des indésirables, de ceux qui coûtaient de l'argent à la société sans en rapporter, pire ! De ceux qui risquaient d'anéantir en la contaminant toute la population saine, travailleuse, normale ! Chômeur et contagieux... le cumul qui le condamnait.

Son père lui expliqua qu'il ne connaissait personne qui connaissait... que c'était déjà suffisamment compliqué pour sa mère et lui de l'avoir dans leur petit deux pièces, et que même, en l'état actuel des choses, il pensait qu'il valait mieux qu'il prenne ses bagages et qu'il parte. Pour ses frères et sœurs qui risquaient de perdre leur emploi à le savoir peut-être contaminé. Et pour lui et sa mère qui avaient bien mérité de vivre une fin de vie tranquille après tant d'année de dur travail.

Sa mère pleurait. En silence.

Il remplit un sac à dos et sortit en claquant la porte.

Où aller ?

Qui peut l'accepter en le sachant sans emploi et peut-être contaminé ? Il a envie de mourir. Comme ça, à l'instant. Et sortir de cet enfer qui lui serre encore plus la poitrine. Une crise cardiaque ! Ça, c'était une maladie qu'on soignait encore. Sans accuser le cardiaque d'en être responsable par sa vie trop stressée, ses repas trop riches et son manque d'activités sportives. Mais pour combien de temps encore ? Les normes s'étaient peu à peu tellement rétrécies pour pouvoir être toujours et encore plus compétitifs, qu'on ne comptait plus les exclusions et conduites à la frontière pour des pays moins regardants, qu'on disait accepter tous les rebuts de la société moderne.

Penser que ça lui arrivait à lui était impensable. Il revoit le regard terrorisé de ce jeune homme, un jour de pluie, emmené de force pour la prospérité du pays. Il avait été mal à l'aise... oui, un peu quand même. Mais de là à se douter... à imaginer... Sans même le vouloir, il arrive au bord du fleuve. L'eau coule à grand bruit juste après le barrage. Comme si elle voulait rattraper son temps de retenue. Ça bouillonne et Max reçoit sur le visage le léger crachin des effluves. Que ce soit un rejet ou un appel, il saute.

Listing

Rigidité

Emphase souterraine

Marche-pied

Butoir

Raccourci

Ondulation de coton noirci

Armée en déroute à cloche-pied

qui trimbale un savoir d'organiste

Tristesse

Lenteur de la lumière qui boude

Insolence des mots califourchon

Emballage papier

Sulfuration des idées

Pensée aléatoire à qui perd/gagne

Rondeurs d'albâtre

Prothèse d'un cerveau tuméfié

Décalage permanent

et retour impossible

Fin de liste à peu près.

Mon opinion
n'est pas bidon
Je la chéris
Je la nourris
Je la brandis

Mon opinion
à ses raisons
Si je les change
ça me dérange
Si je les troque
pour un délire
l'électrochoc
sera bien pire

Mon opinion
je la connais
C'est plus ~~facile~~ habile
pour en parler
C'est plus ~~habile~~ facile
de se tromper
que de changer.

MON OMBRE

Il ou Elle entre en scène

Il était une fois... hier... non !

Il sera une fois... demain...

Hier ou demain...

Mais sans passer par aujourd'hui... ça doit être possible de sauter par dessus. Hop ! Je passe d'hier à demain... Demain devient hier et hop, hier demain... Plus de présent. Du coup tout est possible :

... Je lui parlerai quand il était entré et ce sera tout de suite un souvenir.

On sera dehors, quand le téléphone absorbait le paysage... urbain...

Et l'appel du grand large restera dans les nuages...

Tout passera quand je revins...

La chère chair chérie viande meurtrie sortirait... d'un mur de pierres aux liserons squelettiques... faméliques... fantomatiques... (*relire*)

Ils voudront s'enlacer... qui ?

Les liserons voudront s'enlacer... mais... mais tant que le soleil s'en fout, la nature se reposait. Il n'y aura même plus de nature... Que des ombres de piliers béton peints nacrés entre des tâches de luminaires aux vitres dépolies. Le béton ne pousserait pas et ne s'enlancerait pas !!! Le béton n'avait pas besoin de soleil.

L'ombre étant l'élément de la nature le plus adaptable, est-ce qu'il existerait une ombre sans soleil, fabriquée, une ombre manufacturée, ou virtuelle ?

Est-ce qu'hier a une ombre ? Une ombre qui toucherait l'ombre du futur... La future ombre du futur... Cela suppose que le temps a une ombre. Cela suppose qu'il y a un monde des ombres, tout à côté de nous, qui nous suit... Ou nous précède... passé d'ombres sombres... futur d'ombres qui plombent...

Nos ombres soudées à nous... il faut qu'elles soient d'un autre monde... d'un monde inconnu... oublié, un monde sans projet... C'est dur pour les ombres !

Un jour, en vérité je vous le dis, nos ombres se révolteront.

Dialogue de l'ombre avec un jeu de lumières fabriquant l'ombre d'Il ou Elle...

- L'OMBRE : Aïe !!!
- MOI : Hein ?!
- L'OMBRE : J'ai dit « Aïe !!! »
- MOI : J'ai dit « Hein ?! »
- L'OMBRE : Tu me fais mal ! Tu vois pas que tu m'escagasses toujours contre un mur ?
- MOI : Non...
- L'OMBRE : Et bien tu m'escagasses !
- MOI : C'est qui qui parle ?
- L'OMBRE : Moi... toi... enfin l'ombre de toi.
- MOI : Ah ?!! Et je te fais mal ?
- L'OMBRE : Évidemment !
- MOI : Je ne sens rien.
- L'OMBRE : Évidemment ! Tu ne fais jamais attention à moi ! J'en ai marre. Nous sommes, nous les ombres, les oubliées de ce monde ! *Il y en a assez !!! Fini ! Terminé !* Sache que nous venons de créer le

mouvement de libération des ombres pour vivre enfin
en toute liberté ! (*scandé*) Nous-ne-voulons-plus/de-
l'indifférence ! Vos actes-meurtriers / c'est-la-
décadence ! (*bis*) Adieu ! (*rire !*)

L'ombre disparaît.

Quand les ombres mèneront leur vie en toute
indépendance, dans la rue, à une copine, à une voisine,
dans une combine, gueule enfarine sans vitamine, qui
s'examine, on pourra dire...

- Tiens hier j'ai croisé mon ombre ! Elle avait l'air en
forme ! En pleine forme ! Quand je lui ai dit que ça faisait
un bail que j'étais seule, et que ça me ferait plaisir si elle
voulait m'accompagner, juste un brin, histoire d'être
entourée, que c'était fini l'indifférence entre nous, qu'on
avait changé, que le monde avait changé... elle m'a ri au
nez et elle est partie en se mêlant à une autre ombre... Pas
mal foutue d'ailleurs, genre : je suis cool mais je suis là !

Et elles sont entrées dans le mur de pierres !

C'est depuis que pour moi, sans mon ombre, le présent est
impossible. Je ne me sens plus complètement exister. Du
coup je ne suis pas sûr(e) d'être là. Et ça tombe bien
puisque'il n'y a personne là où je suis sans être là...

10 05 2015 – Festival de Châtillon

POUDRE D'ARGENT

C'est en me transformant en poudre d'argent que j'ai pu aller avec eux. C'était une bonne idée. Je voyais tout comme avant. La voiture laissée au parking, le chemin qu'ils devaient faire à pieds pour traverser le village, et ça montait si fort que j'entendais leur voix se transformer en souffle de plus en plus court. Moi, j'étais portée, j'étais bien. À ma hauteur je voyais sa main. J'avais envie d'y mettre la mienne dedans mais en tant que poudre d'argent je ne pouvais plus. Pourtant je me sentais très présente au milieu d'eux.

Enfin ils sont arrivés devant un chalet. C'est là que j'ai appris qu'ils voulaient s'arrêter dans ce chalet. En fait, je me suis rendue compte que je ne savais même pas en partant où on allait. Il était plus petit que les autres chalets du village et tout en bois rouge. Sur le devant, il y avait en blanc une inscription dans un alphabet inconnu. Sans doute le nom du chalet mais je n'ai pas osé demander. Même si j'avais pu je n'aurais pas osé.

Lui s'est mis à parler. Je trouvais qu'il parlait beaucoup avec plein de paroles inutiles pour des gens qui étaient chez eux. Mais j'ai soudain compris que c'était à moi qu'il parlait. Du moins il faisait comme si j'étais là. Enfin je ne crois pas qu'il le savait vraiment. Il rêvait que j'étais là et il me parlait. Tout ce qu'on dit à quelqu'un qui vient pour la première fois. Je me sentais bien, comme quand ma main est au creux de sa main. On est tous entrés. L'intérieur était

simple et vaste. Rien d'inutile, ce qui laissait le plus d'espace possible. Bien sûr je voyais que ce n'était qu'un chalet de vacances, construit sans beaucoup de fondations mais qui tenait bien, même sous la neige. On me mit dans un coin avec tous les bagages. Ils se sont assis tout près de moi. Je pouvais les voir. Je les regardais tous avec curiosité. C'est vrai que j'en voyais certains pour la première fois. Ils étaient si proches que parfois j'avais l'impression d'être assise parmi eux et de participer à la discussion.

Puis, une fois reposés, et parce qu'il faisait beau, ils ont décidé d'aller tout en haut de la montagne au dessus du village. On y voyait paraît-il trois vallées qui venaient là se réunir au flanc de la montagne. Trois vallées pour un seul col. Très rare. Une vue exceptionnelle. Ils m'ont emportée avec eux et dans ce qu'ils disaient tout en grim pant j'ai compris qu'ils allaient y accomplir une sorte de rite. Ce n'est pas lui qui tenait ma boîte et ça, je l'ai regretté. Mais je le voyais toujours proche. Il marchait comme s'il lui était impossible de trop s'éloigner de la poudre d'argent.

Le col dominait en effet la région toute entière qui se voyait à perte de vue. Les arbres étaient suffisamment disséminés pour que le regard puisse se perdre. Il n'y avait encore aucun touriste. Je voyais leurs cheveux soulevés par le vent. C'est alors qu'ils ont ouvert la boîte pour m'éparpiller le plus loin possible. Ils riaient chaudement. C'était ça le rite. Je les ai vu redescendre d'un pas rempli d'énergie et de joie.

Bien sûr je ne pourrai plus me reconstituer. Je suis trop dispersée en tous sens mais je dois reconnaître que j'ai la

chance d'être bien située, avec une vue si large que je ne peux pas m'ennuyer. Et puis je sais qu'il reviendra. Tous les ans il revient au chalet.

01 03 1996

Juste frôlée
Douceur qui m'envahit
à peine réveillée
Je m'enveloppe dedans
pour recevoir ta chaleur

Je viens d'un quelque part léger
plus mince qu'un fil au toucher
Je suis sortie de là
et je vagabonde
pour biaiser mes souvenirs.
Je viens d'un quelque part
qui surnage et pourtant
les flots qui m'emportaient
demeurent
à ma présence invisible au passé.

Je viens d'un voyage qui n'en finit pas.

Mais la peur pour me séduire
se déguise
et me fait croire
à de la réflexion dans l'air
de la sagesse à ne rien faire
pour un voyage qui s'éternise.

Je viens d'un mystère déguisé
dans les fossiles de la vie
Je prends la peur pour un combat
inutile
ridicule
enfantin
Et c'est mon cœur qui se retient.

Je viens d'un souvenir aboli
qui me guette la nuit.
Remettre au temps qui passe
la fin de ce voyage
Ou croire à l'épaisseur
de l'oubli ?

C'était une image apparue
Une sensation folle
C'était un courant d'air
C'était du souffle
Une aspiration ténue
Un refrain nocturne
C'était une idée vagabonde
Un élan d'oubli
C'était...

STATIONS

C'est peut-être pour ça que j'aime les voyages. En sous-sol. Là où le paysage noir n'impose pas les rêves. Je ne rêve jamais de paysage. Je ne remplace pas le noir qui file derrière les vitres crasseuses par un palmier au cou de girafe avec le soleil d'Acapulco qui lui tranche le feuillage. D'ailleurs, est-ce que ça se rêve souvent, un paysage ? No sé. Mon imagination à moi fomenté plutôt des scénarios grand public qui viennent s'inscrire sur les murs et les voûtes couvertes de suie des grottes du Métropolitain Compagnie of Fer. Mais tout ça reste virtuel. Dans cent millions d'années, aucun jeune sciento, encore boutonneux, transpirant de l'aquafresh par ses pores dilatés, ne viendra avec sa loupiote chercher à comprendre ce à quoi je rêvais pendant mes voyages inter quartiers. Ça aussi, ça s'explique.

Cependant je n'aime pas comprendre trop vite. J'aime l'état voilé du mystère, de la nouveauté barbare à notre pensée. Un temps sans sous-titrage documenté qui nous laisse dans l'état d'apesanteur du cercle des idiots. On saura tout bien assez vite. Jouissance de l'ignorance.

Ma mère ne savait pas en partant prendre le métro qu'elle allait me faire. Trois jours de retard, quand il s'agit d'une nouvelle vie, ce n'est pas le bout du monde. Et je ne connais personne qui, au jour de sa mort, ne souhaiterait un rab de trois jours. Moi, je les avais déjà. Aucun signe vraiment clair de mon désir de m'échapper du noir glougloutant où j'étais. Par esprit pratique, ma mère

changea l'annonce de son répondeur téléphonique, en signalant aux curieux éventuels qu'elle allait *peut-être* faire son bébé dans une station quelconque, et qu'ils veuillent bien renouveler leur appel à une génération plus tard. Puis elle prit le *Moravagine* de Cendrars en bouquin de poche et une vague chemise de nuit. Le tout collé dans un panier couffin avec la convocation du toubib, avant de partir s'enfoncer dans le métro.

Il paraît que j'étais si près de sortir que j'ai dû humer les odeurs du sous-sol trans-citadin avant toute chose, et qu'elles me seront restées collées à la peau du naseau jusqu'à aujourd'hui. J'aime les sous-sols, les caves, les égouts. J'aime la nuit qui s'enfile dans les ruelles glauques, les salles de cinéma et les pannes d'électricité. Je finirai aveugle, pour mon plus grand plaisir dans la toute puissante incompréhension générale.

Mais sans doute que d'ici là, plus personne ne se souciera de moi.

La respiration douloureuse de mon compagnon de droite est mauvais signe. L'air semble devoir franchir une quantité de barrières incroyables pour arriver à bon port. Parfois, plus rien ne ressort. Des secondes de silence absolu. Trop longtemps pour être biologiquement recta. D'ailleurs, juste après c'est la cohue. Tout ressort en même temps dans un souffle craché à la face du monde qui s'en fout. Puis à nouveau le silence ambigu, et les saccades reprennent. Il dort, la tête penchée sur son épaule accueillante, rembourrée du gras de ses repas non diététiques. Les métros qui passent et sifflent à l'arrêt devant lui ne le dérangent pas. Les métros ne sont pas pour lui. Les

annonces des haut-parleurs non plus. Nul à l'attendre, nul en retard. Je me lève pour voyager à mon tour tandis qu'une fois de plus, de l'air s'obstine à passer par les quelques fissures de ses murailles internes.

J'ai rendez-vous avec mon amour. Au couloir 53A4, juste avant le quai, le seul quai du coin qui pointe une ouverture vers la cité comme une hotte à aspiration. C'est par-là que nos haleines chaudes de stress remontent et croisent l'air neuf qui arrive. Il y a dans un recoin près d'un robinet d'eau anciennement potable un faux joueur de contrebasse qui exécute en cachette un morceau de Bach. Si j'avais une pièce, je la lui donnerais. Mais j'ai fourbi la dernière pour prendre un vrai ticket. Je ne veux pas avoir de problème de fouille avant mon rendez-vous.

Pourquoi il y a tant de monde agglutiné dans le couloir 53A4 ? Ils jettent des exclamations et des regards de globules nouveau-nés en tournant des têtes dans tous les sens. Une attraction franchement nouvelle pour provoquer autant de curiosité. Je m'approche. Pourquoi je n'aime pas les mots qui sortent du groupe ? Ça sent le fait divers. Mon amour est par terre, la tête auréolée de rouge sang, comme un ange diaporama. Mais il a un gros grain de beauté en bas de la joue droite, et avant-hier, mon amour n'en avait pas. Sûr qu'il n'en avait pas. Nulle part. Du sang, il devait en avoir autant que tout le monde. J'ai les entrailles qui se serrent. Les mêmes cheveux avec ses joues creuses et son nez pointu. Mais il y a le grain de beauté. Un sosie de mon amour. Quelqu'un que j'aurais pu aimer pareil... sans le grain de beauté. C'est un accident de terrain qui bloque mes caresses. Ce n'est pas le premier à être trouvé mort dans

son sang, alors qu'il était presque arrivé sur le quai. Presque. Trois mètres de plus et il y avait des témoins. La mort en sous-sol semble aimer travailler dans la discrétion ces temps-ci. Je sors du groupe avant que la Sécurité débarque. Me voilà sur le quai 53A. Mon amour est en B, raide et sérieux comme un pape, sans grain de beauté. Je le connais bien. Le métro arrive. Il grimpe dedans sans me voir. Et même s'il m'avait vu, apparemment, avec la fille qu'il tient par la taille, mon amour ne m'attendait pas.

Je fuis. La sortie est ouverte. Ce n'est pas encore l'hiver au-dessus de la ville. Une approche orchestrée savamment pour une transition sans brutalité. La température baisse d'un demi-degré chaque jour, avec une brève remontée le dimanche. La grisaille s'installe sur les bords des immeubles. Il y a encore de la place pour un peu de soleil à la sortie des écoles. Les feuilles des arbres sont toutes rentrées dans leurs branches en attendant le printemps. Les gens traînent derrière eux un relent de vacances passées ou à venir. Il y a même un enfant qui flâne et les dames en passant se retournent : c'est si beau à voir !

La sirène des pompiers a pris sa mélodie assourdie pour la saison froide. Le gros camion rouge tiré par de jeunes volontaires étonnamment musclés se dirige vers un filet de fumée violine qui sort d'un entrepôt de pâté de *foies anonymes*. Ça sent les graillons rissolés, comme au début d'une partie de campagne. Les gens s'arrêtent trois secondes pour rêver. Et le camion qui a priorité, même sur les rêves, passe une de ses roues sur le corps mal placé d'une jeune retraitée qui a glissé en montant sur le trottoir pour mieux voir. La marque est indélébile, mais la jeune

retraîtée ne le saura jamais. Aussitôt on se penche pour lui retirer sa carte de retraite. Il y a un peu de bagarre, comme à chaque fois. Et c'est un homme d'une quarantaine d'année, les moustaches électrisées, qui s'enfuit avec la retraite. Un chien à poêles traverse dans les clous. Son dlinguelingue ravit des triplés qui frappent des mains et sautent sur place. Ça fait un petit embouteillage et le géniteur fronce pour épaissir ses sourcils et bien montrer alentour son désaccord. Les haut-parleurs annoncent que le ciel ouvert n'en a plus pour longtemps. Tout le monde court se mettre à l'abri. Le temps de la ballade est fini. Toute seule, je suis la foule.

Dans la rame, je suis allée m'asseoir près d'un mec au gros chien enfermé dans une muselière. Même enfermé, la multitude le craint. Il occupe tout le devant des banquettes et grogne au moindre mouvement. Y'a personne autour. C'est vide. Y'a donc de la place pour moi. Le mec a du mal à maintenir son cleb et les gens tremblent. Je passe avec l'élégance d'un torero et je m'assois. Même, je dis :

Il aime pas être enfermé comme ça, le pauvre !

Avec un sourire que j'ai de compréhensif. Le mec en reste muet. La foule détourne les yeux – *si elle aime se faire dévorer...* - et le chien me regarde d'un air de chien : plus malheureux que méchant.

Moi, j'ai perdu mon amour. Et toi, pourquoi tu es triste ?

Mais il ne peut pas parler, enfermé comme il est, et chacun retourne à sa solitude. La station où j'habite s'installe au ralenti derrière les vitres mais je ne bouge pas. Qu'est-ce qu'il y a de plus con que de rentrer chez soi quand on est malheureux ? Je me sens un point minuscule perdu dans

trop de chaleur humaine agglutinée. Les gens changent, différent, mais leur chaleur est idem. Les racistes devraient penser à ça : on dégage tous la même chaleur. Le chien s'est couché, étalé sur les pieds de son maître et les miens. Chaleur supplémentaire. Celle-ci ne m'étouffe pas. La station s'éloigne et le noir vient se remettre devant nos écrans. On peut y aller de son rêve secret. Le mien est d'arriver à creuser un peu plus à droite de la grande pièce pour y faire un boudoir. Je sais qu'il n'y a rien derrière le mur. Quand c'est des conduites, on entend toujours des bruits. Là, j'y ai collé mon oreille pendant plusieurs heures et je suis sûre qu'il n'y a rien. On doit pouvoir creuser. Pépé veut pas. Il a peur de se perdre si c'est trop grand. Il faudra donc que je me décide à faire ça en cachette pendant qu'il dort. Mais faudrait que j'aie un moyen pour maintenir le trou caché jusqu'à la fin. Et là, je flanche. J'ai pas d'idée. J'en ai mais elles sont nases. Elles tiendront pas dans la réalité et Pépé me fera la gueule. C'est pire qu'un chien méchant, quelqu'un qui fait la gueule. Celui de mes pieds se lève, tiré par son maître. Ils sont arrivés. Je descends ou je descends pas ? Je continue jusqu'au sous-quartier Norest. Après je verrai. Le chien muselé a pissé malgré que son maître l'ait tiré et les gens se sont reculés en hurlant. Ça met un peu d'ambiance. Maintenant, la rame est vraiment dégueulasse mais c'est quand même encore l'odeur de l'humanité enfermée qui domine. Norest. Je descends. Je vois un homme aussi timide que mal foutu qui aimerait bien se sentir comme à Hollywood. Ça le fait piétiner sur place. Tout le monde s'en fout qu'il soit le héros de sa vie. Y'a que moi qui le vois, pendant 38

secondes. Je me dis que c'est déjà pas mal. Je devrais le lui suggérer. Il devrait être content. Il y en a qui n'ont pas autant de chance. Moi, par exemple. Et en marchant, je sens que je vais rentrer dans mon malheur.

Alors, brusquement, je retourne chez moi. Chemin à l'envers... ce serait bien si les rêves aussi se faisaient à l'envers. On irait vers le commencement. On en serait toujours au début, dans l'espoir. Mais quand on rêve, c'est justement qu'il n'y a plus d'espoir.

C'est pendant un temps de sortie que je l'ai rencontré. En lui rentrant dedans. Ils avaient fait une ballade nocturne et j'ai tellement accroché à leur truc que je me suis retrouvée dans la lune. Ils la font toujours briller comme si elle allait s'ouvrir pour nous dévoiler ses secrets. Paraît que c'est un ballon creux. J'ai des doutes. Brusquement l'horizon s'est noirci en bleu marine. Couleur de sa veste. J'ai senti sa chaleur qui m'est rentrée dans toutes les cellules. C'était pas la chaleur du métro. Celle du métro bloque à la tête. Il y a plein de chaleurs différentes. Je le sais. Depuis qu'on n'a plus vraiment froid, j'ai eu le temps de comparer toutes les chaleurs qu'on reçoit. La sienne était aussi douce que le lait chaud qu'on engloutit quand il est bien sucré. J'ai fermé les yeux, prête à m'endormir sur son épaule, repue.

- Hé !

Il a fait en cherchant à me détacher. Mais je ne pouvais pas. Comme dans l'attraction des planètes. On voudrait aller son chemin et on reste collé à son orbite.

- Hé !

Plus brutal. Alors j'ai murmuré :

- Chut ! Je dors.

Il a ri. C'est un joli commencement. Quand l'heure de rentrer est arrivée, il me tenait blottie dans ses bras et je faisais semblant de dormir pour que le rêve en soit toujours au début. Peut-être que c'est que ça qu'il aime : les débuts...

Il était temps que je rentre. A l'heure d'affluence, on a du mal à rester dans notre indifférence. Il y a toujours des engueulades à droite à gauche. La chaleur humaine devient électrique. C'est comme ça sans doute qu'il y en a qui finissent dans leur sang.

Pépé est allongé contre la porte d'entrée. Je dois le pousser sur le sol pour avoir la place de passer. Il dort. Je le laisse en virgule là où il a décidé de s'évader. Sur la table, Pépé a étalé toutes les photos de ma vie depuis l'avant sortie du ventre de ma mère jusqu'à peu. Ça fait drôle de voir tous ces clichés. Je suis toujours en train de rire. Je remarque que j'ai une vie très gaie, heureuse. Comme dans les pubs. Mais je suis seule sur toutes les photos. Même dans le ventre de ma mère, on ne voit pas ma mère : que ses parois internes. Avec la foule toujours autour de nous, ça ressemble à des photos d'extraterrestres. Il y en a qu'une avec quelqu'un, dans le fond à droite, tout petit, et qui fait signe. A qui ? Je colle mes yeux sur la photo : c'est mon amour ! ... Non, c'est pas mon amour, c'est son sosie avec le grain de beauté. Dommage. Il me serait resté un souvenir. Alors je souffre davantage.

Le problème avec la souffrance, c'est qu'elle prend tout le corps en étau comme aux heures de pointe, mais sans la chaleur. C'est le sens de ma vie qui dégringole au sol. Quand je souffre, je n'y vais pas de main morte. Je

paroxyse. Je me souviens d'un matin de Noël, très tôt, quand tout le monde dort enfin, je clinqu Coastalais dans un couloir et je me suis retrouvée nez à nez avec une fille toute jeune qui pleurait. Elle était moche avec son ricil noir partout. Y'a que dans les films où les filles pleurent en beauté. Elle tordait sa bouche méchamment et poussait des cris désagréables et stupides. J'ai pensé qu'elle était vraiment très malheureuse. Elle est passée devant moi sans me voir et je l'ai vu disparaître au tournant avec ses hoquets rocailleux et sa démarche qui titubait. J'aurais peut-être pu la consoler... le matin de Noël... mais je ne sais pas comment on fait pour arrêter les gens et leur dire qu'on va les consoler, que c'est pas grave d'être moche, que ça s'arrange avec la maturité. Quand je souffre, j'ai pas envie de pleurer, ni de tordre ma bouche, ni de gémir bêtement. Chacun son truc. Je souffre. Je le sais. Ça suffit.

Alors pourquoi je m'entends hurler ?

C'est pas la souffrance qui m'a fait hurler, c'est la vue sous le lit de Pépé d'un masque à la gueule de mon amour, et d'un autre à la gueule de mon amour avec le grain de beauté. Je hurle parce que c'est encore un sale coup de Pépé pour me faire croire que je vis enfin une histoire d'amour. Sa gentillesse me tuera à toujours fausser mon destin. Quand il dit qu'il veut pour moi un monde meilleur, c'est lui qui n'aime pas le monde comme il est. Pas moi ! Je l'imagine en train de distribuer ces masques au premier venu pour qu'il passe un moment avec moi... mais pourquoi le masque au grain de beauté ? Je comprends pas. Pépé est toujours bizarre. Quand il était enfant, il préférait dormir dehors plutôt que dans un lit. « Les lits, c'est là où

on meurt ». J'hésite entre aller le réveiller à coup de pieds pour me venger et le laisser tranquille. Je le laisse et j'en profite pour commencer à creuser dans le mur. Plus je creuse, et plus ça semble s'effriter. Comme du sable. C'est du sable ! La preuve, à un moment, ma main s'enfonce comme de rien de l'autre côté. Je sens de l'air. Je retire ma main, mets mon œil et ce que je vois me laisse sans voix : devant moi, il y a la mer. Avec le sable devant et les vagues qui viennent baver dessus avant de reculer. Plus un palmier au cou de girafe dans le coin. De temps en temps une paire de jambes nues passe. Des fois ça court et des fois ça traîne pour s'enfoncer dans le sable. Et l'odeur !... une odeur si forte que je ne peux pas savoir si j'aime ou pas. La mer, je ne l'ai vue que sur les pubs avec l'odeur du métro : un mélange de souffles de machines et d'humains. Il y a que le bruit qui manque. Ça doit bien faire du bruit toute cette lumière qui éclate partout ? Là, c'est muet. Je reste sans voir le temps passer à regarder les vagues et les jambes et à respirer. Je pense à rien. J'attends que ça s'arrête. Que ça s'éteigne. Hypnotisée par un truc pas noir, c'est bien la première fois. Mais je sais même pas si j'aime. Et brusquement je vois passer Pépé. Pas ses jambes nues comme les autres, non, Pépé allongé de tout son long, habillé comme ici, porté par quatre hommes masqués et vachement musclés. Deux amours et deux faux amours. Ils le posent sur le sable et se mettent à creuser un grand trou. Puis ils le descendent dans le trou et le recouvrent. Après, ils s'en vont. Je regarde le sable comme on regarde une dernière station, sans croire qu'on est arrivé. Je ne sais plus quoi faire : aller le réveiller dans l'entrée et risquer de ne

plus retrouver l'endroit où il est enterré... ou bien creuser davantage et aller le déterrer. Je m'entends respirer vite et fort. Finalement je murmure « Pépé ! » et je cours dans l'entrée : Pépé a disparu.

Aujourd'hui, je ne peux le dire que comme ça. J'ai voulu croire très fort qu'il s'était réveillé. Un instant, j'ai pensé qu'il m'avait entendu creuser et qu'il s'était enfui de cette maison par peur de s'y perdre. Puis j'ai repensé au mort avec le masque de mon faux amour au grain de beauté. La Sécurité avait retrouvé le proprio du masque et ils étaient venus prendre Pépé endormi pour le questionner. Je me disais qu'ils pouvaient même croire que c'était Pépé l'assassin et qu'ils le descendraient à la dernière station pour toujours. Je voulais oublier la plage et le sable et les vagues. Peut-être qu'il fallait que j'aie vu la Sécurité pour leur expliquer. Mais leur expliquer quoi ? Mon rendez-vous avec personne et les masques sous le lit... J'ai troqué mes vêtements pour des plus propres et je me suis dirigée courageusement vers la Sécurité. Au croisement de l'A26bis et l'A23, il y avait un groupe de vieux qui distribuaient des tracts. Encore une gueulante pour les vols de retraites, j'ai pensé. Mais non. Le tract nous donnait un big rendez-vous à *l'Étoile Tournante* pour faire la révolution dans une heure. Quand il était jeune, Pépé n'arrêtait pas de faire la révolution. Il m'a souvent raconté qu'il était de toutes les manifs, en tête, et gueulard jusqu'à l'arrêt total de sa voix. Un jour, je lui ai demandé si ça servait à quelque chose. Il m'a dit que c'est à une manif que ma mère avait rencontré mon père et que ça avait servi à ma vie. Je trouve que c'est beaucoup de mouvements

pour pas grand chose, mais c'est pas mon problème. J'ai bien assez de ma vie hors utero. Au fond il était peut-être allé faire une révolution de plus et moi j'avais cauchemardé. J'ai changé de direction et me suis laissée aspirer par la foule jusqu'à la rame qui menait à *l'Étoile Tournante*. Quand on est serré comme des sardines, on voyage vraiment dans le désert, je veux dire comme des grains de sable. Dans un couloir, j'ai enfin vu la pointe d'une branche et je l'ai plus lâchée pour pas me perdre dans tous les croisements. Quand *l'Étoile* tourne, on peut se retrouver très loin, à l'opposé d'où on est, et comme c'est aléatoire j'ai jamais pu me repérer. Une drôle d'idée de faire la révolution là où tout le monde peut se perdre ! Je suis pas sûre que l'expérience serve à quelque chose. Ça aussi, ça s'explique.

Il y avait déjà la foule. Je les voyais tous de dos. Et comme je cherchais Pépé, je me suis approchée du centre en zieutant partout. Les gens me regardaient comme si j'arrivais pour faire un discours. Y'en a même qui ont applaudi. L'ambiance était lourde d'espoir. Y'avait plein de vieux mais pas Pépé. Alors je me suis mise à pleurer. Je devais avoir la bouche qui se tordait méchamment mais c'est pas à ça que je pensais. Je pleurais et pleurais de plus en plus fort. Je pensais que j'aurais dû rire devant ces gens qui attendaient que la vie change, mais je pleurais. Mes pleurs se sont répercutés sur les parois des tunnels pour se multiplier par centaines comme si le peuple entier était en larmes, et j'ai couru jusqu'à la maison en laissant la révolution commencer sans moi.

Je n'ai jamais revu Pépé. Ni la plage avec tout le bataclan. Le mur est sans doute rebouché comme s'il n'y avait jamais eu de trou. Les masques aussi ont dû disparaître. Si c'est une blague de Pépé, cette fois il a dérapé et c'est moi qui paye. Pas à cause de la mer avec le sable que je ne vois plus. J'ai toujours préféré voyager dans le noir. Mais faut pas vouloir le bonheur des gens à leur place et j'arrive pas à expliquer ça. Ils croient tous que c'est moi qui ai lancé la révolution. Du coup je voyage plus. Des fois, presque j'ai froid. Et là où ils m'ont divinement exposée, c'est tout blanc de lumière.

*Nouvelle publiée dans « Nouvelles Story »
éditions A.L.P.A. 2004*

Lune translucide
tu es cercle timide
attaché par un fil
au ciel

Lune rongée
du soir au matin
tes ombres de jasmin
sont-ils des reflets ?

Lune gonflée de nuit
est-ce le souffle de nos vies
qui te soulève
dans le lointain crépuscule ?

Lune minuscule
d'où s'échappe un oiseau
tu tournes et apparais
comme le point de Rimbaud

*après avoir vu les photos de Geneviève Morgan
le 12 juillet 2020
Festival de poésie de Goudargues*

FLASH 4

ÉMISSION CRITIQUE

LE JOURNALISTE : Votre Livre, une saga familiale sur 6000 ans ?

L'AUTEUR : Un peu plus.

LE JOURNALISTE : Comment arriver à concevoir tout cela ?

L'AUTEUR : J'ai fait travailler des nègres : au moins un pour chaque partie.

LE JOURNALISTE : Pourquoi votre Héros meurt-il à la fin ?

L'AUTEUR : C'est un Antihéros, il ressuscite.

LE JOURNALISTE : Et le point de vue des critiques ?

L'AUTEUR : Un déluge de mots...

Contemplation
Temple contemplé
J'entre dans le temple des contemplations contemplées.
Lieu d'embrassement des frontières
Mais aussi lieu de prière
muette
de solitude secrète
Réservoirs baroques
de filaments équivoques
et grandeur lumineuse d'ombres.
Lieu d'hébergement
de discernement
et de bonté.

Il y a ce poids de l'âme
lourd
impalpable
qui prend toutes les formes
s'installe au bout des doigts
au cou
aux épaules
et circule partout.
Le cœur suffoque.
Qu'il s'échappe enfin !

Si je refuse d'écouter mon cœur
Où je pourrai trouver
cette joie infinie
Qui m'a portée

Si je refuse d'entendre mon cœur
Que me reste-t-il ?
Des bons mots
Des pensées de raison
Des gestes empêchés
De contemplation.

Je ne sais pas
Je ne peux pas
Je ne comprends pas
Je ne veux pas
C'est trop pour moi
Je n'y arriverai pas
Je me suis trompée
Je n'ai pas envie
Tout ce que j'ai fait d'obligé
Trop dur
Trop fort
Trop effrayant
Trop triste
Trop mal
Paroles impossibles
Vetos impossibles
Tout ce que j'ai fait d'obligé
M'encombre.

Mais je l'ai fait

J'ai fait
Ce qu'il faut faire
Ce qu'il est juste de faire
Ce qui est bon de faire
Ce qui est à faire
Ce que je veux faire
Ce que je peux faire
Ce qu'on me demande de faire
Ce que je vais faire
Ce que je n'ai pas fait
Ce que je ne peux pas faire

Ce que je ne veux pas faire
Ce que je ferai
Un jour
Jamais.

LE BUS

Plus de place dans le bus. Tous les bords occupés. Elle était coincée entre une femme fatiguée et un homme rond, tailladé du rasage, heureux de se retrouver coincé. La pluie bavait sur les vitres. On ne l'entendait pas tomber. On la voyait seulement couler. S'il n'avait pas plu elle y serait allée à pied. Pas beaucoup de route mais la pluie abîme la coiffure et tache les habits, gâche le maquillage. La présentation était essentielle. Celles qui emportent les places le doivent à leur présentation. Huit mois de chômage déjà et toutes ses économies pour suivre des cours de maintien, de diction, de confiance en soi. Des avantages qui coûtaient cher. On ne peut pas tout avoir. Quand le bus tournait à droite elle s'écrasait un peu plus contre le monsieur qui jouait au costaud musclé pour la retenir. Quand le bus tournait à gauche, elle poussait la femme qui se mettait à regarder nulle part. À pied, en coupant par les petites rues, elle y serait presque. Le vent soulevait les parapluies et courbait les passants. Une femme chargée de sacs plastiques portait son enfant qui s'accrochait des jambes et des bras pour ne pas tomber. La femme essayait de courir. Les vitres se troublaient des respirations. Tout le monde ballottait en silence. Un moment, elle eut très peur que tous aillent se présenter pour la place. Ils voulaient une femme, mais il y avait toujours des hommes qui tentaient leur chance à chaque fois. Le bus entier, mobilisé ! Elle se

mit à respirer comme elle avait appris aux cours. Confiance en soi. Redresser la tête. Baisser les épaules. Pointer la poitrine. Le monde vous appartient. Le monde vous attend. À besoin de vous. Vous n'avez qu'à choisir. Pas les autres. Respirer tranquillement. Vous avez le temps. Tout le temps que vous voulez pour répondre. Le temps de réfléchir. De bien comprendre ce qu'on vous demande. Le temps de l'assurance. Puis parler en articulant le plus tranquillement du monde. Remplir votre bouche des mots que vous voulez dire. Regardez votre interlocuteur dans les yeux. Avec sérénité. Comme un ami. Avec une pointe de tendresse maternelle. Ayez confiance dans les autres. Et parlez de votre voix la plus grave. Celle qui est la plus chaude. La plus sensuelle. Celle qui parle à l'affectif de l'autre. Celle qui vibre. Et souriez. Mais sans montrer vos dents. Souriez pour montrer que vous vous sentez bien dans votre peau. Dans votre corps. Dans votre tête. Que vous n'avez pas peur. Au contraire. Que vous avez confiance dans la vie. Que vous avez confiance en vous. La chaleur du bus devient moite. L'homme essaie sa main libre sur elle. Elle se contorsionne vers la femme pour l'éviter et regarder l'horizon bouché. Ne pas lever la tête trop haut. Ni la poitrine. Ne pas sourire. Ne pas regarder dans les yeux avec une pointe de tendresse maternelle. Ne pas avoir confiance dans les autres. Le bus arrive là où elle doit descendre. Où tout le monde descend peut-être. L'homme en tout cas. Qui va la suivre. Peut-être. Coup de freins. Ils partent tous en avant puis en arrière. Ne pas toucher l'autre. La porte est loin. Elle crie : « La porte ! ». Les premiers se poussent. « S'il vous plaît ! ». Les autres se poussent et ainsi jusqu'à la porte. La pluie entre par la portière ouverte et certains rouspètent. Elle est près des marches. La seule à sortir.

Mouillés à cause d'elle. À cause de sa lenteur. « Pardonnez-moi ! ». Ne lui reste plus qu'à enjamber une poussette canne pliée pour s'échapper de cet endroit puant. Ça y est. Ouvrir le parapluie sur la dernière marche en se mouillant le moins possible. Et au moment où elle descend, le bus qui repart lui arrache un morceau de sa jupe restée accrochée à la roue de la poussette.

La porte tutélaire
fissure les murs
invisibles et tentaculaires
Jusqu'à ce que tombe
l'empêchement ordinaire

À VOTRE PLACE

Direction Montparnasse. Je commençais à m'engager dans le grand tapis roulant du métro. Il y avait devant moi un monsieur avec sa femme. Appuyé contre des bagages, leur enfant d'environ 6 ans démantibulait son héros guerrier en caoutchouc articulé. Je restais derrière eux, préférant me laisser transporter au rythme du tapis roulant plutôt que de marcher à toute allure comme le faisaient la plupart des autres qui nous doublaient en enjambant les bagages posés. Le couple, je m'en souviens parce que je me suis demandée s'ils parlaient quelquefois d'autres choses, discutait de réductions à la SNCF, puis de réductions en général. Ils semblaient connaître toutes sortes de combines. Soudain, on entendit des cris qui venaient de la partie du couloir sans tapis roulant, à l'autre bord du tunnel. Une jeune fille se faisait agresser par deux jeunes gens qui en voulaient sans doute à son sac rouge. Tout le monde s'est retourné vers les cris. Même ceux qui marchaient vite sur le tapis roulant ont ralenti un instant leur course. On a regardé la jeune fille hurler en se débattant de son mieux. Elle s'accrochait à son sac et donnait des coups de pieds inefficaces. Un des jeunes réussit à la jeter par terre en lui enfonçant son poing dans les côtes, puis à nouveau le poing une fois au sol tandis que l'autre a pris le sac. Nous, on avançait avec la lenteur du tapis roulant. On les a dépassés. Le gamin a voulu monter sur une des valises pour mieux voir mais son père l'en a empêché d'un geste brutal. Le gamin a ronchonné, puis est retourné à son héros préféré. Les deux jeunes, une fois le

sac à la main, s'en sont allés en sens inverse du tapis roulant, tranquillement, en marchant les bras ballants et en regardant avec provocation la foule qui glissait lentement devant eux. Ils semblaient nous dire : *À qui le tour ? Qui c'est qui va nous donner son fric maintenant ?... Y'a-t-il un volontaire ?...* Certains ont serré davantage leur sac contre eux mais personne n'a vraiment bougé. Tu entends ce que je dis ? On était tous là, transportés comme des objets par le tapis roulant, à regarder les jeunes s'en aller qui faisaient voltiger le sac rouge et on n'a pas bougé ! Bien sûr, on était séparés par le bord du tapis qui nous arrivait à la taille. Mais personne n'a sauté par dessus, personne n'a regardé si la jeune fille avait besoin d'aide. Au contraire, on a vite détourné les yeux pour faire comme si de rien n'était, avec cette horrible idée : *Qu'est-ce qu'on aurait pu faire, si nombreux, contre eux deux ?*

- C'est dégueulasse !

J'étais à présent assise à une table de bistrot avec cet homme qui cherchait une fois de plus à renouer avec moi - Deux fois en vingt ans et deux échecs - et je lui racontais ce que je venais de vivre dans le métro en venant le rejoindre. Il s'est passé la main sur son crâne largement dégarni depuis quelques années et il m'a redit après avoir trempé ses lèvres dans la mousse de son demi :

- C'est dégueulasse ! On est vraiment dans une société de pourris ! Et y'a pas un mec qui a bougé ?

- Non ! Mais moi non plus, je n'ai pas bougé. J'ai regardé, j'ai mis un petit moment à comprendre. Des fois, il y a des jeunes qui se taquinent et les filles hurlent pareil. Mais quand j'ai compris qu'elle se faisait agresser sous mes yeux, si près de moi, je n'ai pas bougé ! Est-ce que tu te rends

compte ? Ça pouvait être moi !... J'ai regardé comme si j'étais au spectacle...

- Peut-être que tu as eu peur ?

- Je ne sais pas. Je ne sais même pas si j'ai eu peur.

- C'est quand même incroyable qu'il n'y ait pas eu une seule personne... bon sang ! il me semble qu'à votre place, j'aurais foncé !

- Tu vois, je suis sûre que c'est ça que tout le monde attendait : que quelqu'un y aille. On aurait tous suivi. En tout cas moi j'aurais suivi. C'est ça qui est dégueulasse ! Avoir besoin que quelqu'un commence pour suivre...

- C'est la passivité des moutons ! Un y va, tous y vont. Mais si personne ne bouge !... Bon sang !... Non, je suis sûr qu'à votre place j'aurais foncé. Sans réfléchir. Comme si c'était moi qu'on attaquait, ou ma mère, ou toi. Y'a des situations où... excuse-moi de te dire ça... mais y'a pas d'excuses.

- C'est ce que je me dis depuis tout à l'heure. Pas d'excuses !

Il y eut un long silence gêné. Puis :

- Faut pas non plus que tu en prennes la responsabilité sur toi toute seule. Vous étiez des dizaines. Tu as ta part mais pas plus. Allez ! Essaye de penser à autre chose. Tu n'y peux plus rien maintenant. La fille a perdu son sac. C'est pas drôle mais ça aurait pu être pire et là, tu aurais certainement bougé.

- Je ne sais pas.

Un temps. Puis il m'a pris la main.

- Chérie !... Reviens ici... Tu n'es plus dans le métro, tu es assise en face d'un mec qui aimerait tellement te séduire à nouveau !... Chérie ?... On est là pour passer une soirée ensemble... non ?...

Je l'ai regardé aussi lasse que si j'avais travaillé 48h d'affilée. Il m'a fait un sourire tendre, m'encourageant à le rejoindre. Mais je me sentais mal, trop mal pour faire la route jusqu'à lui.

- Excuse-moi mais je crois que nous allons remettre cette soirée à une autre fois. Je ne pourrais pas être bien ce soir. Il vaut mieux que je rentre.

Il a secoué la tête avec un pauvre sourire. Je savais qu'il aurait du mal à accepter la chose. Il fit un bruit de bouche agacé, puis sans me regarder :

- Bon ! OK ! Ce sera comme tu voudras.

Il paya l'addition. On ne parlait plus. Qu'y avait-il d'autre à dire ? On est sorti. Il y avait dans sa démarche et dans son visage brusquement tendu toute sa frustration. J'aurais dû peut-être le lui faire remarquer. Mais à quoi cela aurait-il servi ? Lui trop fermé, moi trop loin. On a descendu les marches du métro comme deux étrangers et parce qu'on allait dans deux directions opposées, on s'est séparé après un bref :

- Salut ! Tu m'appelles !...

Sur le quai, on s'est retrouvé presque en face à attendre le métro. Il faisait comme s'il ne me voyait pas. Je reconnaissais bien là ses réactions à toute contrariété. Cette fois-ci, c'était avant de commencer que la rupture s'était produite. Même s'il n'y avait pas eu la suite, pour moi, c'était déjà fini.

La suite est venue aussi brutalement que sur le tapis roulant. Mais cette fois-ci, c'était moi qui me mettais à crier parce que c'était moi qu'on agressait. Une énorme main sur

la bouche que je réussis à mordre et des bras qui me pliaient le dos en arrière jusqu'à ce que je m'écroule. Mais ce qui était encore plus dur à vivre, c'était de voir son visage à lui, de l'autre côté du quai, qui me regardait les yeux plein d'effroi, qui me regardait, immobile, comme tous les gens autour, comme moi tout à l'heure sur le tapis roulant. On m'a donné un violent coup dans le ventre, et bien sûr on m'a pris mon sac. Les deux métros sont arrivés presque en même temps. Je ne bougeais plus. J'avais mal. Une vieille femme s'est penchée vers moi et m'a dit :

- Ne vous inquiétez pas, j'ai appuyé sur le signal d'alarme, ils vont venir.

Puis elle est montée dans le métro juste avant que les portes se referment. Quelques uns m'ont enjambée, étonnés de me voir par terre, mais personne ne m'a demandé quoi que ce soit. Le métro d'en face est parti à son tour. Les deux quais s'étaient vidés.

Puis les nouveaux voyageurs sont arrivés. Un homme s'est approché de moi et m'a dit :

- À votre place, je ne resterais pas là, petite Madame. Si vous êtes malade, il vaut mieux aller vous asseoir.

Je me suis relevée et j'ai fait comme il a dit. Le siège était noir de graffiti. Les gens me regardaient bizarrement. Quand les secours sont arrivés, ils ont cherché pour qui on les avait appelés. Le monsieur qui m'avait parlé m'a montré du doigt. Les secouristes se sont approchés mais j'ai dit que ce n'était pas pour moi, que tout allait bien, que je ne savais

pas pourquoi on les avait appelés, que moi, j'attendais
quelqu'un.

Et c'était presque vrai.

En tout cas, je suis restée là, seule, sur mon siège, à
attendre.

EXTRAIT 2

ÉTATS DES LIEUX

(roman à venir)

Ce qu'il y a de désespéré pour moi, c'est quand je me suis rendu compte que je n'avais pas de destin. J'étais un homme qui vivait une vie sans traces, sans la moindre intervention du hasard ou de la providence pour me pousser vers quelque chose dont je pourrais dire ensuite : j'étais fait pour ça ! Non ! rien d'inscrit nulle part comme excuse, raison, mystère. Comment je pouvais dire que de trouver 5000 pièces par jour qui devaient servir à ouvrir et fermer les portes d'appareils ménagers qui finiraient quelques années plus tard dans une décharge quelconque à rouiller ou à être dépecés, comment je pouvais dire que ça faisait partie de mon destin, de ma raison de vivre ? A qui faire croire ça ? Des jours, des années, toute une vie pour un truc que n'importe qui sans exigence peut faire, et sans doute bientôt une machine pourra faire. Est-ce qu'une machine a un destin ? Est-ce qu'une machine peut remplacer le destin d'un homme ? Le vide ? Est-ce qu'une machine peut être séduite par toutes les promesses du week-end, des vacances ou de la retraite ? Est-ce qu'une machine est capable de se bousiller parce qu'elle ne sait pas distinguer les mensonges de la réalité ? Ainsi je serais en vie pour faire ce qu'une machine fera bientôt mieux et plus vite que moi... mon destin serait un destin de sous-

machine... et je n'aurais d'humain que ma fatigue, mon désespoir et ma colère... Je n'arrive pas à croire que le grand mystère de la vie dont on nous bassine les oreilles à la télé chaque fois qu'un grand savant au destin fameux a réussi à pondre un semblant de soupçon de réponse à la question sans fin de l'humanité, je ne peux pas croire que je fais partie intégrante de ce mystère pour trouver toute ma vie des pièces qui vont servir à ouvrir et fermer des portes de réfrigérateurs, machine à laver ou autre... et penser... la farce est de quel côté ? Machines ou mystère ?... qui se fout de l'autre ? Comment un être absolument unique sur tous les autres milliards d'êtres tout aussi uniques peut être destiné à un geste de machine ? Qu'est-ce qu'on veut nous faire croire ? Que ce travail est nécessaire, utile, indispensable pour la société, pour tous les autres milliards d'êtres uniques venus à la vie dans le plus impénétrable des mystères ? Je ne peux plus. Je ne veux plus. Est-ce que je dois me faire soigner ? Est-ce que je suis un danger ? Est-ce qu'il est dangereux d'arrêter de trouver des pièces qui doivent servir à ouvrir et fermer etc... etc... ? Est-ce qu'il est dangereux de ne plus croire à ce qu'on nous dit ? Est-ce que je dois me sentir responsable du bon fonctionnement de toute la société ? Tout va mal, c'est ce qui est dit partout. Qui est responsable ? Moi ? Si tout un pan de l'économie tombe, qui va tomber avec ? Moi, qui n'ai rien ? Moi, qui n'ai pas le temps de vivre ? Moi, qui ai envie de crever plutôt que de continuer à entrer dans cette usine ? Moi, qui de toutes façons ne gagne pas assez pour vivre bien ? Moi, qui n'aurais pas le temps de m'occuper de mes gosses ? Moi, qui ne prends pas le temps d'être avec la femme que j'aime ? Est-ce qu'arrêter tout ça, c'est tomber ? Est-ce que ça n'est pas au contraire se relever, se remettre à

marcher pour regarder le ciel et les arbres, et les gens qui dansent dans les rues, écouter les bruits du monde et sourire de voir le même qui veut attraper la fleur sur laquelle le chien vient juste de pisser... Je ne sais pas ce qui va se passer si j'arrête tout. Mais je sais ce qui va se passer en continuant. Et je n'aime pas ça... je ne veux pas... je ne veux pas que tout continue pareil... je refuse !

Sécheresse
Brindille nue
Pointue
qui se tend pour rien

Mais ce rien est ténu
quand je le veux immense

Sécheresse
Désert d'accueil
qui n'est pas pressé
de se remplir
ni d'amasser.
Assoiffée
de ce qui vient
là
maintenant
sans référence

La brindille glisse entre mes doigts

Petit rien de vie,
caresse ma peau
protège moi de l'érosion
et de l'oubli.
Petit rien de vide,
dans ce lac invisible
qui se cache ?
qui fait tache ?
Jours qui passent
donnez moi la clé
qui ouvre à l'infini.

D'où vient la légèreté
D'où vient ce poids qui m'encombre
Et les nuages du côté sombre
et les images de mon royaume ?

D'où vient le bleu du ciel
et de l'eau
et de l'oiseau
et de son chant qui se répète
dans les images de mon royaume ?

D'où vient le vent qui meurt s'il cesse
et les embruns de mes détresses
D'où vient la joie
D'où vient la Loi
dans les images de mon royaume ?

D'où vient le fil qui nous relie
et le sourire qui nous unit
D'où vient l'espoir
d'où vient le noir
de ces images de mon royaume ?

D'où vient l'espace de ma conscience
D'où vient l'incontournable
le mémorable
l'inconsolable
le pas de deux qui danse et danse
sur les images de mon royaume ?

D'où viennent les sons qui se transforment
En mots d'amour

En mots de haine
En mots de l'air du temps qui viennent
dans les images de mon royaume ?

D'où viennent les origines
et d'où vient la racine
la fin du chemin qui s'impose
l'heure où s'arrêtera demain
les images de mon royaume ?

INSECTICIDES

C'est sans doute parce qu'il a fait très chaud qu'il y a des petits scorpions qui entrent dans la maison. Pas gros. Pas plus gros que l'ongle du petit doigt, avec leurs pattes épaisses et leur queue en étendard. C'est facile de les écraser du pied.

De quoi se nourrit un scorpion ? Combien de temps il lui faut pour grandir ? D'où viennent-ils ? J'en suis même venue à penser que c'était une race de scorpions nains, spéciale pour maisons françaises, les cousins ridicules des dangereux qui se seraient adaptés.

Je n'en ai pas vu beaucoup, c'est vrai. Trois ou quatre à peine. Mais si la petite en découvrait un, ça l'effraierait pour pas grand-chose. Et même s'ils sont ridicules, je suis allée acheter une bombe insecticide, la plus puissante et la plus préventive de toutes.

La bombe m'a servi pour quelques araignées. Ça les recouvrait d'un liquide qui semblait les engluer bien mieux que leur toile avant de les asphyxier . On dirait que tu tiens un fusil m'a dit la petite.

Un soir, la petite dormait déjà et je suis restée assez tard pour regarder un film. À la fin, j'éteins la télé à moitié

endormie et je traverse la cuisine. Il y en avait un, immobile, en plein milieu, noir et cinq fois plus gros que les ridicules. Tout était fermé et je n'ai pas compris comment il était entré. J'ai cherché la bombe sous l'évier. Je ne l'ai pas trouvée. Alors j'ai pris un seau pour le coincer dessous. Je l'ai entendu frapper contre les bords. Puis j'ai cherché dans toute la maison. Pas de bombe. J'étais contente que la petite dorme et j'en ai profité pour vérifier s'il n'y en avait pas un autre quelque part. C'est comme ça que j'ai trouvé la bombe. Elle était sous l'évier. Dans la panique je ne l'avais pas vue. Avec la bombe j'ai soulevé le seau, à peine, très vite, et j'ai tiré. J'ai aussitôt refermé. Je l'entendais qui cherchait la sortie. J'ai recommencé plusieurs fois, bien après ne plus l'entendre taper contre le seau. J'ai même tiré le seau dans tous les sens pour écouter s'il n'allait pas se débattre. Autour, le liquide brillant faisait briller le carrelage. L'odeur était très forte et je n'ai pas osé laisser la chienne dormir dans la cuisine. Je l'ai fait monter dans la chambre avec moi. Je me suis endormie avec la veilleuse allumée parce que, malgré tout, je n'aime pas ce genre de choses.

Le lendemain matin quand je me suis réveillée il faisait déjà jour. Je ne travaillais pas et j'avais du temps, mais je me suis vite levée avant que la petite ne m'appelle pour aller directement le jeter dehors dans la grande poubelle. La bombe était près du seau. Quand j'ai soulevé le seau, il était là, immobile au milieu du liquide gluant, noir, et la queue toute aplatie par terre. C'est seulement quand j'ai voulu le faire glisser dans la pelle avec la balayette qu'il a brusquement redressé sa queue. Il n'était pas mort. J'ai pris la bombe, et comme une mitrailleuse, je l'ai vidée de toutes

mes forces sur lui. Il redevenait immobile un instant, puis brusquement redressait la queue.

Alors j'ai remis le seau sur lui et j'ai laissé tout ça au milieu de la cuisine qui puait. Puis je suis allée allumer la télé pour me décontracter avant que la petite ne se réveille. Pour réfléchir aussi. C'était les infos. Un mec disait que sans pouvoir en être encore certain, les expériences des laboratoires de recherche sur les nouveaux insecticides tendraient à prouver que les scorpions étaient les premières espèces vivantes à être immortelles.

Où es-tu ?
Là, devant moi
et je ne te vois pas
Tu cries
et je ne t'entends pas
Tu me tiens
et je ne te sens pas
Libère-moi de mon aveuglement
Ouvre mes voiles
Déchire mes habitudes
Détruis mes croyances
Laisse-moi abandonner ce monde illusoire
Je sais que tu es là
et je ne te vois pas.
Sensation de mur
Opaque
Où je bute
Où je cogne
Où j'insulte
Murailles étroites
Invisibles montagnes.
Où je vais
Est-ce que tu y seras ?

LA RÉVOLTE

Quand elle est arrivée, nous étions en pleine lecture. Il y avait peu de monde autour de la table et Richard nous lisait l'article d'un journal qui analysait la part mystique sous-jacente dans toute œuvre poétique. Elle est entrée dans un grand courant d'air frais qu'elle nous a envoyé grâce à l'élan de son manteau.

- Bonjour !

Il y avait tant d'exaltation dans sa voix que même Richard n'a pas été dérangé d'être interrompu ainsi. Nous n'avions pas fini de répondre à son bonjour qu'elle s'était assise dans un nouveau tourbillon d'air et qu'elle parlait déjà :

- Je reviens de Châteaувallon !

Du coup, on a vraiment oublié la part mystique dans la poésie. De Châteaувallon ! Elle y était ! Pour lutter contre la censure qui commençait à s'installer un peu partout quand l'extrême droite prenait le pouvoir ! Elle s'était déplacée, elle avait manifesté, et elle revenait nous en porter témoignage. On l'a tous regardée avec envie.

- C'est vrai que c'était aujourd'hui !

Je me suis vite remémoré mon emploi du temps forcément trop rempli pour n'avoir pas pu faire les 250km alors que je m'étais dit que ça serait bien d'y aller. Les autres aussi je crois.

- Oui. Figurez-vous que j'ai entendu parler de la manif seulement ce matin sur France Culture. Ni une ni deux, j'ai dit je peux pas, il faut y aller !

Louise a aussitôt enchaîné :

- Et il y avait du monde ?

- Plein ! C'était impressionnant.

Ouf ! Notre désertion n'aura pas eu de conséquence. Elle se mit à sortir un petit carnet où elle avait tout noté, et elle nous renseignait.

- Vous savez que c'est à cause du préfet qu'il y a tout ça ? Ce qui est grave, c'est que ce n'est pas que l'extrême droite. Et la manifestation était aussi pour que ces choses soient révélées au grand jour. On nous a lu des textes. C'est incroyable les manigances qu'il y a dans ce département.

Et des chiffres ont suivi avec des dates, des faits que les nouveaux initiés par la manif devaient répandre partout. C'était grave. Il se passait des choses graves. Il fallait agir. Il n'était plus temps de rêver. Il fallait agir avant qu'il ne soit trop tard. Qu'il y ait eu tant de monde à la manif nous a rempli d'espoir. On n'était pas tout seul à voir le mal, et s'y on s'y mettait tous, les choses pourraient vraiment ne pas trop déraiper. Richard s'est mis à déployer son argumentation sur l'origine du mal, et nous avons hoché de la tête pour toutes ces raisons et bien d'autres qu'on percevait un peu plus chaque jour : l'indifférence des gens pour la culture, les exemples sur Orange, sur Toulon, pourquoi le Midi était aussi touché. Comment les habitants qui ne rencontraient pas encore de différences dans leur vie quotidienne ne comprenaient pas le danger... Et plus on discutait, plus on avait le sentiment nous aussi de participer à notre manière à ce qui s'était passé aujourd'hui à Châteaувallon. On amenait nos faits divers, nos renseignements, nos impressions, nos prédictions. On discutait, on discutait de plus en plus enflammés et Maryse, qui n'avait pas enlevé son manteau, heureuse de notre enthousiasme, a tenté de nous transmettre les adresses des

associations qui s'étaient formées là-bas, sur place, pour pouvoir signer des pétitions et agir, agir, agir...

Mais qui l'a entendue ? On parlait tous en même temps. Les adresses sur son carnet avec tous les renseignements utiles qu'elle avait écrits pour nous les transmettre étaient là, à notre disposition pour rejoindre le mouvement. C'est pour ça qu'elle était venue nous retrouver le soir même, si tard, si fatiguée par sa journée de train et de manifestation, portée pendant tout le voyage par la certitude que la révolte ferait tache d'huile, qu'il suffisait de nous transmettre toutes les infos pour que grâce à elle une petite foule se lève, comme il devait en être ainsi partout ce soir, là où chaque manifestant revenu chez lui parlait et partageait, partageait...

Mais nous avions tous tant de choses à dire contre l'extrême droite, contre les gens, contre la société, contre le monde... tant de choses à dire de nos émotions à nous qu'elle a fini par se taire, incapable de nous transmettre ce qu'elle avait espéré. La fatigue a pris toute la place et elle s'est recroquevillée sur la chaise, minuscule soudain dans son grand manteau, le regard peu à peu repartant pour Châteauevallon pour revivre sa journée mémorable où elle avait senti, en communion avec tant d'autres, qu'on pouvait faire changer les choses. Puis, pour s'excuser de ne pas participer à notre révolte à nous, à notre révolte statique, on l'entendit nous dire avec un faible sourire :

- Excusez-moi je suis fatiguée, fatiguée de cette journée, je vais rentrer.

Elle est sortie sans courant d'air cette fois, pour disparaître dans la nuit.

Nous, je me souviens qu'on a continué un peu à discuter puis que nous avons repris notre lecture parce qu'il fallait

bien reconnaître que c'était pour ça que nous étions là ensemble.

*Écrit après la manifestation pour la défense et la liberté
de la culture du 13 février 1997*

Le ciel est un horizon sulfureux.
Mon regard s'abandonne.

Combien d'instant de vie qui nous ont échappé
Si pleins de désarroi et de vaines promesses...

Par délicatesse
Le jour se referme.
C'est le temps du repos,
De la décantation des gestes dispersés,
De l'écoute tardive des paroles perdues.

Pour ne pas avoir osé demander l'absolu
Nous plongeons dans des rêves incertains
De gloire ou de faiblesse
Qui nous rendront demain
Ou boudeur ou furieux.

A moins que le souffle qui nous endort
Disperse dans la nuit des germes de cet espoir
Qui chaque matin nous est donné...

LA SAISON DES MORTS

Il entre en scène avec un sac plastique. Il s'assoit et sort du sac une paire de chaussures d'homme aux semelles usées qu'il pose par terre, et une lettre qu'il commence à lire :

« Voilà Pierre, il ne reste plus de moi que ces 2 chaussures. Fais-en ce que tu veux ! »

Quel imbécile !

Il prend une chaussure, l'inspecte, et la repose :

Ça pue ! Quel imbécile ! Ça fait combien de temps... Oh là là... C'était ma période visite du soir des cimetières pour effrayer les jeunes et jolies veuves ! Il n'y a pas beaucoup de jeunes et jolies veuves dans les cimetières. Surtout au crépuscule. C'est lui que j'ai effrayé ! Il est arrivé en claudiquant...

Il reprend vite une des chaussures et en sort une talonnette.

Il rit doucement et la remet.

Même avec ça, il claudiquait. Je me souviens, il marchait comme un voleur ! Oui, comme on imagine qu'un voleur marche pour ne pas faire de bruit...

Il imite la marche.

J'ai pas rencontré beaucoup de voleurs dans ma vie mais je doute qu'ils marchent comme ça. Il ressemblait à un voleur de BD tout en noir et qui claudiquait dans un cimetière ! J'ai pas pu m'empêcher de le suivre. À un moment, de derrière une tombe, il a vu mon ombre. Il a crié :

« Hâa ! Pitié ! Pitié ! Je ne suis là que pour vous voir ! Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! »

Je me suis montré et il a eu l'air tellement surpris que ça m'a fait rire... Je courais vite à l'époque. Il s'est pas sauvé bien loin.

Il rit

Je crois bien même que j'ai marché sur une ou deux tombes pour le choper. Pas lui. Ses yeux semblaient éclatés de frayeur. Il criait :

« Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas mourir ! »

Je l'ai lâché et je l'ai amené boire un café. Il m'a avoué à voix basse que c'était la mort qu'il cherchait à voir dans le cimetière, parce qu'on lui avait dit qu'elle rôdait les soirs où on venait d'enterrer quelqu'un. Pour être sûr qu'il ne retourne pas vivre. Et comme il avait fait sept enterrements dans la journée, il s'était dit...

Il rit.

Sept, tout seul, dans une seule journée. Il était croquemort depuis un an. On ne dit plus « croquemort » aujourd'hui mais lui disait toujours « croquemort ». Moi j'étais au chômage.

« Si tu veux... on manque de personnel en ce moment... c'est la saison des morts ! »

J'ai tenu trois mois ! C'était l'année où il y a eu ce *petit* problème à la centrale, comme ils ont dit ! On en recevait tous les jours. Le *créma* était saturé. À la chaîne qu'on les brûlait. Les patrons avaient doublé le prix pour ceux qui voulaient absolument un enterrement traditionnel. Vous pensez, plus de place, et plus le temps de creuser... au pas de charge qu'on les menait. C'était tellement du rapide qu'ils avaient même pas le temps de pleurer. Par ici ! Par là ! Vite un peu de terre... et voilà ! Au suivant !

Au *funé*, on en mettait deux par salle. Pas trois parce que c'était trop petit. C'est fou ce que ça prend de place un mort. Vous n'avez jamais remarqué ?

Les patrons voulaient qu'on respecte un minimum de conditions : pas de mélange de sexes – tu parles - et pas de mélange de générations. Deux mecs à peu près du même âge... deux gamines à peu près de la même allure... Du coup, c'est les familles qui se mélangeaient...

« Tu crois que c'est le nôtre ? J'sais pas... regarde l'autre... on dirait plus celui-là, non ?... Tu crois ? »

Les morts du même âge, en dehors du poids et de la couleur des cheveux... - non, pas la taille... la taille, quand on est couché dans une boîte, on peut plus vraiment savoir - les morts du même âge se ressemblent étrangement. Tous frères ou frangines qu'ils deviennent. Le visage si détendu... si lisse... La mort est le meilleur produit anti-rides que je connaisse. Un mort ne se ressemble pas vivant. Même lui, il ne se reconnaîtrait pas !

Bon ! Je suis sûr qu'il y a eu des mélanges : quand les morts n'avaient plus que deux ou trois pauvres parents vivants et que ça faisait sans doute une éternité qu'ils ne s'étaient pas vus... oui, je suis sûr qu'il y a eu des mélanges...

C'est lui qui m'a tout appris. Il me disait :

« Pour être un bon croquemort, faut deux choses : des bonnes chaussures et une gueule d'enterrement. Jamais les patrons embaucheront un type qui a une gueule de clown. Ni une gueule émue qui donne l'impression qu'elle va chialer dans trois secondes. Non ! Ils embauchent une bonne gueule d'enterrement, c'est à dire une gueule neutre. Un visage à la Buster Keaton.»

Et il m'avait entraîné.

« Souris ! Un deux trois : neutre !... souris ! Un deux trois : neutre !... pleure ! Un deux trois : neutre ! »

On passait toujours devant une petite glace qu'il y avait dans les vestiaires avant de commencer le boulot. Il n'y a rien de mieux pour se sentir neutre que de passer par les deux extrêmes. Souris ! Un deux trois...

Il peut refaire vaguement un peu de son entraînement.

Et les chaussures.

« Dans les cimetières on marche et dans le *funé* on piétine. »

Bon ! Pendant la saisons des morts, même dans le *funé* on courait. Mais il était content d'avoir un élève à qui il pouvait refiler son savoir-faire de professionnel. Et nous formions une bonne équipe tous les deux. Un sacré rythme, soutenu et régulier.

Parce que de la mort il y en avait ! Des gens qu'on retrouvait éteints, rabougris, dans les chiottes de leur maison, à la cave, ou la cuillère encore à la main. Un truc bizarre de pétrification, ou de sidération – va savoir – bien après que l'air soit revenu à la norme ! La saison des morts que ça s'est appelé. Comme il y a la saison des feuilles qui tombent.

Nous on n'en pouvait plus. On manquait vraiment de personnel. Il y a même eu des fois où on a été obligés de demander à un parent du mort de nous aider vu que ce jour là on était que tous les deux pour toutes les salles. Les gens sont serviables. Plus qu'on le dit.

Et puis un jour *elle* est arrivée... Faut dire que les patrons trouvaient personne. Les mecs avaient peur que les morts soient encore contaminés, ou qu'ils deviennent eux-même pétrifiés par contagion ! Il se racontait tellement de choses ! On savait plus ce qui était vrai ou faux. Plus personne

voulait faire ce boulot. Ils avaient mis des petites annonces partout, inondé de tracts les grandes surfaces et même Internet : « Urgent !Pompes Funèbres sérieuses – gros rendement – recherche employés plein temps – formation et ancienneté garantie ». Rien. Aucune réponse.

Et puis un jour *elle* est arrivée... D'abord on a cru que c'était quelqu'un d'un mort, venue en retard ou en avance vu que personne ne venait lui dire bonjour le mouchoir à la main. Toute de noir vêtue dans une robe très ajustée qui laissait voir des jambes pas désagréables à regarder bouger. Elle portait des gants en dentelle noire qui remontaient jusqu'au milieu de ses avant-bras. Je me souviens qu'elle avait une bague sur un de ses gants, une grosse bague, que j'avais d'abord pris pour un diamant Orloff noir mais qui s'avérait, en se rapprochant, n'être qu'un quartz fumé Morion avec un reflet vert comme la prunelle de ses yeux.

Avec la prunelle de ses yeux elle ne nous a pas regardés. Elle nous a fixés. Gentiment. Tranquillement. Ou peut-être de façon parfaitement neutre et c'est nous qui... c'est nous qui avons détourné le regard pour ne pas nous sentir hypnotisés. Puis elle s'est mise à parler et on n'a rien écouté de ce qu'elle disait. On a seulement entendu le son de sa voix : doux et rauque à la fois... aussi tranquille qu'une mer calme au petit matin.

Elle ne devait s'occuper que de la *créma* des enfants. Mais bien vite les familles ont demandé à ce que leur défunt soit brûlé par elle... Le bouche à oreille sans doute car les femmes ne la lâchaient pas des yeux et les hommes la cherchaient aussitôt en arrivant pour lui sourire bêtement. Je me souviens de ces sourires étranges pendant ses crémations... Tout semblait flotter autour d'elle. La façon

qu'elle avait de prendre dans ses bras, tout contre elle, le corps sans vie comme on prend dans ses mains un petit oiseau mort... puis de le déposer dans la boîte... Qui n'aurait pas aimé... Je vous jure qu'il y a eu des demandes de personnes en pleine santé, qui nous ont déclaré qu'ils prendraient tout de suite un contrat chez nous à la condition que ce soit *elle* qui...

Nos patrons étaient aux anges !

Et nous !!! Tous les croquemorts morts de fatigue d'enterrer les morts... C'est à qui voulait lui rendre service. Chacun d'entre nous voulait faire équipe avec elle. Et quand elle passait tout près, il était évident que le visage neutre à la Buster Keaton devenait plutôt un visage à la Laurel et Hardy. Forcément l'ambiance a vite perdu de sa sérénité. Elle travaillait sans relâche. Une capacité hors du commun. Surtout pour une femme. On tâchait de suivre son rythme pour se faire remarquer. Pas un d'entre nous qui n'aurait aimé... Mais elle ne touchait que ses morts. On en crevait de jalousie. Peu à peu de la houle souterraine s'est formée. Les tensions sont devenues de plus en plus visibles au détriment du rite des enterrements - rapides, c'est vrai - mais qui devaient demeurer encore un moment de vrai recueillement.

Même les patrons... c'était comme s'ils se courbaient quand elle s'approchait d'eux. Cette femme aurait pu faire de chacun d'entre nous ce qu'elle voulait. Mais aussi curieux que ça puisse paraître, elle ne parlait que du boulot, de la quantité de cercueils qu'il fallait prévoir, leurs dimensions, les couleurs à l'intérieur des boîtes pour l'harmonie... Une conscience professionnelle exceptionnelle. Nous, faute de mieux, on s'était mis à rêver, comme les clients, que ce serait bien que ce soit elle un jour qui... On en rêvait...

Un matin, elle s'est approchée de moi... si près... en me fixant de la prunelle de ses yeux, j'étais heureux. Mais lui a vu comment elle prenait mes mesures... puis elle a été vers lui, et j'ai vu comment elle prenait ses mesures. Alors, quand elle nous a demandé... oh très discrètement, très doucement... de sa voix semblable à la mer calme du petit matin, la couleur qu'on aimait... on a préféré démissionner. Je ne l'ai plus revu, lui. Comme si de rester ensemble était dangereux... Je me suis enfui très loin... très très loin...
Il reprend la lettre et lit.
« Ça y est, Pierre. *Elle* m'a retrouvé. *Elle* est revenue pour me chercher et je l'ai laissé faire ! »

FONDU AU NOIR

13 05 2011

LE TROU DANS LE MUR

Quand le morceau du mur du coin Est de notre salle de bains s'est effondré, le soleil a pu enfin entrer dans ce lieu qui était très humide. Et une fois les gravats retirés de la baignoire, nous avons eu la joie de pouvoir y prendre des bains de soleil. C'était presque devenu un snobisme de notre part que d'attirer nos invités au fond de l'appartement, et mine de rien, de leur laisser respirer le bon air, par ce trou tout biscornu, qui ne ressemblait en rien à une fenêtre. A chaque fois c'était pareil : dès qu'ils avaient compris qu'il s'agissait d'une anomalie due à une construction vétuste, les invités regardaient brusquement leurs pieds comme si ceux-ci devaient immédiatement traverser le plancher. Alors, nous faisons remarquer qu'on était au rez-de-chaussée, en oubliant – par amitié – le nombre exact des caves bien plus humides que notre salle de bains et qui creusaient le sol sur toute la surface souterraine.

Il faut savoir recevoir ses amis quoi qu'il arrive. Et je persiste à dire que c'est la faute du propriétaire qui n'a rien voulu savoir de la fissure exemplaire de la salle de bains – d'une part – puis qui n'a rien voulu réparer du trou dans le mur une fois constitué – d'autre part – si un après midi, à la suite d'un bon café bien arrosé avec la collègue de travail de mon compagnon, collègue qui semble tout savoir au sujet de tout, je l'ai vue disparaître d'un coup en direction des caves sans prendre la peine d'utiliser les escaliers prévus à cet effet. Il est à noter dès à présent qu'un

éboulement ne fait pas autant de bruit qu'on ne croit. Ils exagèrent beaucoup sur les bandes sons des films catastrophes, sans doute pour effrayer davantage les spectateurs. Je peux vous dire que chez nous, l'éboulement vers la cave a fait plus de poussière que de bruit. Juste un petit pchcrrrflacroa-sleuhshhh. C'est tout. Ceci explique que mon compagnon n'ait rien entendu, d'autant que ça s'est passé juste au moment du dernier tir au but d'un match de foot soi-disant extrêmement important. Ceci explique aussi que le cri de son extraordinaire collègue de travail n'a pas été distingué des cris poussés par lui-même et par toute la France. Il y a des coïncidences malheureuses.

Je ne sais à quel numéro de cave correspond exactement ce nouveau trou dans la maison mais cela a-t-il de l'importance ? Plus aucune cave n'est utilisable car les escaliers qui y conduisent sont tellement pourris que plus personne n'ose s'y aventurer. Le propriétaire n'a jamais voulu nous croire.

L'ignoble individu nous traite de trouillards. Les propriétaires ne pensent qu'à s'enrichir sur le dos de leurs pauvres locataires, et des invités de leurs pauvres locataires.

La collègue de mon compagnon n'a poussé qu'un seul cri : le cri de la victoire de la France. Puis plus rien. Comme si l'idée de cette victoire l'avait paralysée. Il faisait trop noir dans la cave pour que je puisse apercevoir la divine collègue, aussi j'entrai dans la salle de bains pour me laver les dents car nous avons mangé du poulet à l'ail et je n'aime pas sentir l'ail digéré. En ressortant, j'évitai soigneusement le nouveau trou – un seul accident est bien suffisant - et je m'approchai de mon compagnon qui était affalé sur le reste de canapé que nous avons pu sauver dans

l'incendie de notre ancien appart' en location, et qui buvait une bière comme à chaque fin de match juste avant d'aller pisser. Il était si heureux du score de Notre Équipe que j'envisageais assez mal de briser sa joie. Puis j'entendis claironner la Marseillaise et je n'aime pas parler pendant notre chant national. Il y a des traditions qui se respectent. Lorsque mon compagnon se fut soulagé et qu'il revint vers moi, il s'étonna de l'absence de sa merveilleuse collègue de travail. Pourquoi lui ai-je dit qu'elle était partie ? Je ne sais pas. Je jure que j'ignorais que nous allions faire l'amour à moitié encastrés sous le meuble du poste de télévision qui parlait de la météo d'un lendemain peu reluisant.

- Merde ! dit mon compagnon, ça va encore inonder dans les caves.

C'est à ce moment là qu'il vit le sac de sa collègue. Pourquoi les gens ne visitent pas les appartements de leurs amis sans leur sac à main ? Je l'ignore. Mais pour préserver la paix dans les ménages, ils devraient le faire. J'insiste là-dessus. A cause de cette coutume inexistante et à cause de l'avarice du propriétaire, mon compagnon entra dans une colère très sombre quand il découvrit notre nouveau trou, et qu'avec une lampe de poche aux piles pratiquement usées – mais pas suffisamment – il vit le corps de sa fabuleuse collègue étalé avec indécence au milieu du tas de gravats de notre plancher.

- Tu aurais pu me le dire ! hurla-t'il vers moi.

- Je ne le savais pas ! répondis-je pour sauver ce qu'il restait de notre couple.

Mais il était trop tard. Il avait senti mon haleine dentifrice. Et puis, d'avoir passé une partie de la nuit à tenter de récupérer ce corps qui ne dirait jamais plus ce qu'il savait, puis l'autre partie de la nuit à tenter de l'évacuer loin de

notre immeuble sans réveiller personne – alors que nous savons qu'il y a des gens près de chez nous qui ne prennent toujours pas de somnifères pour passer le tiers de leur vie ensuqués – il est facile d'imaginer l'état de tension et de stress qui habitait mon compagnon lorsqu'il partit au travail le lendemain, sous un ciel bas qui allait donner raison pour une fois à la météo. Ça n'aide pas l'amour dans un couple. Le trou dans le mur de la salle de bains parlait de soleil. Le trou du plancher parlait de mort. Nous, nous ne parlions plus. Mais je voyais dans le regard de mon compagnon lorsqu'il rentrait le soir qu'il cherchait désespérément au fond de mes yeux les yeux de quelqu'un qui savait tout sur tout.

J'ai fait ma valise avant qu'il n'ait envie de me pousser vers les caves. D'ailleurs, contrairement au trou du mur qui restait identique à lui-même malgré les intempéries, le trou du plancher s'agrandissait un peu plus chaque jour condamnant définitivement la salle de bains. Et d'ici un mois, ce sera au tour du salon de s'engouffrer sans beaucoup de bruit dans les caves. Malheureusement, j'ignore la date du prochain match de foot.

Nouvelle publiée dans le n° 26 de la revue « Le matricule des Angés » (Mai – juillet 1999)

S'y remettre
quand le chemin s'est effacé
Revenir
embrouillée, emmêlée
comme on est

Empêtrée dans mes pensées
du bout du monde
mille riens qui se bousculent
qui se disputent
et se piétinent
menaces crasses
pour obtenir
sa place

Si je dois dire
Donne-moi les mots
qui se murmurent ou qui se crient
Si je dois voir éclaire-moi
Si je dois comprendre explique-moi
Si je dois savoir apprends-moi
Si je dois vivre montre-le moi.

Si je me perds
Laisse-moi faire
Laisse-moi suivre le courant
Le flux
Qui m'emporte
Vers l'inconnu.
Si je me perds
C'est gagné

Rien n'apparaît à l'enfant
des limites du temps
La frontière est si proche
Qu'au-delà n'existe pas.

Rien n'apparaît à l'enfant
Du pourquoi du comment
Sa fortune carapace
Ne sait pas.

Et pourtant faut grandir, faut s'alourdir du quotidien
jusqu'à prendre le chemin où n'entre aucun bagage
Lâcher la main qui tremble
Et suivre les yeux fermés son destin.

Mais rien n'apparaît à l'enfant
Avant de larguer les amarres
Si ce n'est de partir
sans savoir
pourquoi.

LA GIFLE

Ce qui vient d'arriver l'a vidée. Le feu passe au vert. Cafouillis au levier de vitesse. Énervement et mauvais démarrage.. Elle surprend le regard moqueur d'un jeune homme adossé au feu. Elle se sent ridicule, ridicule d'être aussi impuissante à faire sortir la rage qui l'occupe toute entière. Virage à droite. Sans clignotant, tant pis. Puis aussitôt à gauche pour sortir un peu de ce quartier des affaires qui manque tellement de défauts, d'erreurs, de manque. Image parfaite, propre, nickel, trop. Absence des crachats qu'on a tous envie de sortir un jour ou l'autre. Quartier inhumain.

Et pourtant c'est un matin comme elle les aime, frais, avec le soleil qui prépare sa chaleur. Une lumière douce entre les immeubles, une lumière semblable à celle du soir, mais qui ne dure pas, qui passe comme un frôlement . À prendre tout de suite. Après vient la chaleur banale d'un jour de juin. Elle devrait être heureuse de ce matin qui s'ouvre à la lumière. Expiration. Tout est tellement serré à l'intérieur qu'être heureuse n'a plus de place. Le soleil lui fait face, trop bas encore pour se cacher derrière les feuilles des platanes. La visière est inutile au soleil bas. Comment retrouver son calme ? Et brusquement elle freine. Ça crisse et dérape un peu mais la voiture s'arrête et laisse passer un groupe d'enfants qui traverse n'importe où pour aller jouer dans le coin balançoire d'en face. Elle n'a pas eu le temps d'avoir peur. Juste entr'aperçu une vague silhouette qui

sautillait et le coup de frein... Ils passent avec indifférence. Le dernier s'arrête au pare-chocs, se retourne et appelle. Puis il attend là, devant la voiture immobile. D'autres enfants surgissent. Ils arrivent en courant et s'arrêtent, marchent sans avancer, juste pour empêcher la voiture de redémarrer. Inconsciemment bien sûr, comme s'il était naturel que toutes les voitures s'arrêtent devant eux. Ils portent un ballon, une poupée, un Walkman. Il y en a un qui triture son jeu électronique, si absorbé par le combat qui se joue entre ses pouces qu'il se cogne à la voiture. Il s'arrête sans sortir du jeu, attend une accalmie dans sa bataille, recule d'un pas et contourne la voiture lentement. Sa patience à elle disparaît. Elle baisse la vitre, penche la tête et hurle avec toute l'agressivité rentrée depuis le matin :

- Non mais vous ne pourriez pas vous dépêcher un peu ?

Alors quelques-uns des gamins commencent à l'apercevoir et la regardent avec étonnement. Celui qui jouait s'est appuyé sur le phare tandis que son doigté s'accélère. Il n'a pas relevé la tête. Elle klaxonne avec rage. Il sursaute enfin et la dévisage, surpris de tant de violence alors qu'il n'a rien fait... aurait pu au moins lui laisser finir son jeu ! Elle hurle à nouveau :

- Foutez le camp d'ici où je vous écrase tous ! La rue c'est fait pour les voitures !

Enfin ils ont compris. Elle pense un instant qu'ils sont suffisamment nombreux pour continuer à l'importuner autant qu'ils le veulent, s'ils le veulent. Au fond, à moins de les écraser, elle ne pourrait rien. Mais ils courbent le dos sous ses cris. Encore trop jeunes pour se révolter, provoquer ou rendre ses paroles imbéciles. Sa colère les fait bouger de la rue. Elle va pouvoir repartir, mais dans un

état de nervosité tel qu'elle pleurerait s'il n'y avait pas les mômes qui la regardaient : ont-ils vraiment peur ou jouent-ils à le lui faire croire ? Qu'importe. L'important est de partir d'ici.

Et puis la gamine est arrivée. Impossible à dire si elle venait de traverser ou si elle avait rebroussé chemin. Elle était là, devant la vitre ouverte, encadrée toute par la vitre ouverte et tenant sa poupée mannequin au visage gribouillé de feutre contre elle. Dix ans. Elle devait avoir dix ans à peine. Et elle était là, toute droite, la regardant bien dans les yeux, sans ciller une seule fois, aussi tranquille et sûre que le visage d'une jeune fille dans un tableau, mais quel tableau et quelle jeune fille ? Souvenir flou. Elle allait démarrer et voilà ce regard qui la fixe, qui l'empêche de bouger. Alors, elle lui lance presque dans un souffle, en postillonnant sur la portière :

- Les bandes blanches, c'est pas fait pour les chiens !

La fillette rit sans détourner les yeux. Elle n'a pas bougé un seul des muscles de son visage et pourtant elle rit. Elle se moque d'elle. Pire, elle s'amuse. Il y a tant de force dans ce rire silencieux qu'elle en est subjuguée. Impossible de croire qu'à dix ans... quelle superbe insolence ! Puis, d'une voix claire, douce, aussi fine que la pointe d'une aiguille, l'enfant lui dit :

- Nous, on est des dompteurs de puces. Les chiens, ça nous intéresse pas.

Assise dans sa voiture, elle reçoit les paroles comme on reçoit une gifle. La réplique est immédiate. Sa main part à toute volée pour claquer sur la joue de la gamine qui se déséquilibre sous le coup et laisse tomber sa poupée mannequin.

Tout de suite elle regrette. Ça ne valait pas ça. Le courage de faire face ne vaut pas des coups. C'est elle, la grande, dans sa voiture de grande, avec ses problèmes de grande, qui vient de signer son impuissance. Elle regrette mais c'est trop tard. La fillette a fait une grimace sous le choc puis a rejoint les autres sans dire un mot. Elle démarre. Dans le rétroviseur, minuscule, il y a la poupée mannequin les jambes raides en l'air au milieu de la rue, et sur le trottoir les mômes qui se sont arrêtés pour la regarder partir.

Elle se gare quelques immeubles plus loin. Mal. Elle se sent mal. Ce n'est plus la colère, ni le stress du matin. Son malaise vient d'encore plus loin. Comme une longue traînée d'un souvenir qui remonte mais qui refuse de se montrer. Et puis en sortant de la voiture, l'idée que les enfants tout près vont la retrouver pour se venger s'impose à elle. Une voiture rouge, ça se repère. Bien sûr ils sont jeunes, trop jeunes, mais il faut bien que ça démarre un jour la révolte, le refus, la grande confrontation avec la vie. Il suffit d'un déclic, d'une occasion. Et en un rien de temps, elle est devenue une occasion. Une superbe occasion pour se venger, se défouler, faire enfin jaillir toutes les raisons, les bonnes raisons à la provocation. Elle entre dans son local en sachant qu'elle n'y travaillera pas. C'est sûr. Pas aujourd'hui après tout ce qui s'est passé. Alors pourquoi ne pas repartir, repartir tout de suite ? Enlever la voiture de là et disparaître quelques jours, le temps que les mômes oublient, qu'ils pensent à autre chose, ou qu'ils aient une autre occasion pour une autre vengeance...

Puis elle entend du bruit dans la rue. Ça parle, ça crie. Des voix haut perchées qui se télescopent. Des voix d'enfants. Elle va voir. Ils sont là, autour de la voiture. C'est tellement évident qu'elle sourit presque. Mauvais scénario : il fallait fuir, s'échapper de la suite. Son estomac se noue. Elle les regarde avec fatalité jusqu'à ce qu'ils la voient debout derrière la fenêtre, et se dispersent en piaillant dans le plus grand désordre.

Sa colère est bien loin. Maintenant elle a peur. Elle est sûre d'une vengeance parce qu'elle mérite une vengeance. Elle se sent coupable. Dans sa tête, elle est coupable de méchanceté excessive, d'utilisation abusive de sa force d'adulte, coupable d'avoir fait preuve de non maîtrise, d'impuissance, de massacre d'enfants qui apprennent à exister, qui sont plus apeurés que des moineaux, plus fragiles aussi. Coupable de mocheté. Sans témoin bien sûr, mais pour toujours dans le souvenir de ces enfants comme une image à maudire. Et la traînée du souvenir qui la brûle, qui semble arriver de tellement loin... Il vaut mieux qu'elle parte. Qu'elle change au moins sa voiture de place, qu'elle aille la garer ailleurs avant qu'ils reviennent. Et puis marcher lui fera du bien.

Mais une fois arrivée devant la voiture, elle voit s'approcher au pas de course une femme entourée de quelques-uns des gosses. Ce doit être la mère de la gamine. Pour se diriger vers elle aussi vite, ça ne peut être que la mère de la gamine. Et elle vient demander des comptes. Normal.

- Je suis désolée, vraiment. Je n'aurais pas dû. J'étais déjà très énervée et tous ces enfants qui...

- Oh ! C'est tant pis pour elle. Elle n'a eu que ce qu'elle mérite, et en plus, son père lui a donné le reste !

- Le reste ?... Comment ça... mais il ne fallait pas... c'était déjà... très...

- Mais si ! Au contraire il faut ! Sinon après, ils vous pissent dessus sans même se retourner ! Une caboche dure comme elle !

- Vous savez... je l'ai trouvée très courageuse. Au fond ce qu'elle a dit c'était une preuve de courage. Les autres sont partis mais elle, elle a fait face. Comment vous dire ?... À son âge !

- C'est bien ce qui nous inquiète. À son âge déjà ! Faut pas laisser passer. Faut lui donner une leçon. Faut que vous veniez pour qu'elle vous fasse des excuses. C'est mon mari qui veut ça.

- Mais non ! Il n'y a pas d'excuses à me faire. Ou alors c'est moi... non ! C'est une histoire regrettable et finie. Dites à votre mari que c'est oublié. Déjà oublié.

Alors la mère baise la tête.

- Venez je vous en prie. Sinon elle sera punie de ne pas avoir fait d'excuses, même si c'est parce que vous n'êtes pas venue. C'est mon mari. Faut être dur avec elle sinon on s'en sortira pas. Plus durs qu'elle. C'est ce qu'il a dit. Et s'il la punit encore... venez !

Elles y vont. Les gamins sautillent tout autour. Elle ne veut pas savoir pourquoi elle marche du même pas que la mère.

- Vous savez, j'insiste pour dire qu'elle n'est responsable de rien. Ou alors moi aussi. J'étais énervée. Elle n'a rien fait. Mais la mère avance sans plus rien entendre.

D'un geste, la mère ordonne aux gamins de rester dehors. Elles s'enfilent dans le couloir jusqu'à la porte de la chambre fermée. La mère pousse la porte. La gamine est là.

Dix ans. Elle a retrouvé ses dix ans. Même pas. Beaucoup moins que dix ans. Elle est recroquevillée contre le mur, les bras entourant ses genoux et la tête posée dessus. Si elle pleure, on ne l'entend pas. Devenue une chose minuscule face au monde adulte. Comme elle autrefois, il y a si longtemps... Écrasée par les grands, l'impuissance des grands. Ne pas montrer sa force. Se réduire le plus possible pour oublier sa force pour toujours. Parce qu'un jour une grande, pas plus pas moins qu'elle maintenant, seulement plus grande... elle s'approche et s'accroupit. Elle a envie de poser sa main sur l'épaule mais n'ose pas. Impossible d'accepter une main. Elle sait.

- Excuse-moi ! C'est moi qui m'excuse de t'avoir frappée. Tu ne méritais pas ça. Au contraire. Mais j'étais énervée... d'autre chose...

L'enfant lève un peu la tête. Elle a reçu des coups. Une gifle et des coups. Elle a pleuré en silence. Les larmes ont séché. Pas de pleurs en public. Depuis combien de temps déjà cette gamine l'a appris... son regard la fixe mais n'accepte pas d'être vu. Se laisser voir, c'est se laisser attraper pour être piégée. Et pour tout brouiller, ne rien laisser passer, ne rien laisser prendre, l'enfant lui crache au visage.

La mère crie en levant les bras au ciel et promet une nouvelle correction. La fillette est retournée dans son trou contre ses genoux, là où personne ne peut l'atteindre. Elle, elle quitte l'appartement et se retrouve dans la chaleur du mois de juin, incapable de penser, incapable de s'essuyer, seulement capable de marcher.

Tant d'années de passées
Et ne pas être prête
Vouloir encore
Espérer faire
Attendre...
Tant de signes
Éclairs de lumière de l'au-delà
Et ne pas pouvoir abandonner...

S'il y a du jour dans le jour
et de la nuit dans la nuit
S'il y a de l'eau dans l'enfer
Comme l'eau est dans la mer
Et s'il y a du bruit dans la lumière
Comme le feu de la colère ?
Je pourrais m'abandonner
et prendre le vertige de la danse de l'instant.
Cet espace
si bref
qu'on ne peut revenir
qu'on ne peut pas décrire
à peine
parfois
le renouveler
Cet espace où tout s'envole
large
plus léger que le jour
plus léger que le temps
plus léger que la vie.

Clique encore l'illusion !

Nourriture future
Bénie par la pluie
Terre de mystère
Porteuse de vie
Quand je mange
Je te mange aussi

Les notes bloquent
au sens interdit
L'accord qui difforme
est tout rabougri
ça tourne en rond

Notre société fait spectacle de tout.
Être là pour regarder est son offre tentaculaire la plus
séduisante.
Être témoin de tout nous rendrait-il plus humain?

Qui possède son destin ?

FLASH 5

chant patriotique

Hé ! zou maï les gars, on y va !
Méfi ! C'est pour la gloire!
Merde, Il y a du sang sur le drapeau!
C'est le sang de la Malou et de la Nine!
Les salauds! On va les faire morfler !
Aux armes ! Esquichons les estrangers !

D'après Rouget de Lisle – La Marseillaise

LA RICHESSE

Quand j'ai reçu mon relevé bancaire, il aurait dû y avoir dans les cieux un orage fulgurant pour assombrir un temps la planète : ou un vent venu d'enfer pour tout emporter dans son souffle fétide ; en tout cas il aurait dû au moins y avoir une méchante pluie qui mouille. Le chiffre au bas de mon relevé indiquait que ma richesse se situait en dessous de zéro.

- Ma richesse ! me disais-je, mais elle est infinie !
Et j'allai de ce pas trouver mon banquier.

Il était dans son immense bureau engoncé dans un fauteuil trop grand pour lui, car il appartenait à la race des petites personnes. Le fauteuil tournait comme tournent les manèges et son sourire indiquait qu'il aimait bien ce bercement. Sur son invitation, je pris place dans le fauteuil opposé au sien, tout aussi largement profond mais au dossier moins élevé. Je me demandai s'il valait mieux appartenir à une banque au mobilier riche ou à une banque de style artisanal. Puis je me demandai s'il existait des banques de style artisanal. Puis je ne me demandai plus rien, n'étant pas là pour ça. Tout de même, avant de parler et pour regonfler ma confiance, je cherchai du coin de la fesse le millième de centimètre carré de cuir du fauteuil qui avait pu être acheté grâce à mes faibles revenus. Je le trouvai et m'y appuyai davantage, un sourire radieux épanouissant mon visage.

- Monsieur mon banquier, je suis cliente chez vous depuis maintenant bien longtemps. J'y suis arrivée au début de ma vie d'adulte avec des rêves plein la tête et une minuscule paye en fin de mois. Vous m'avez accueillie les bras ouverts et j'ai senti la confiance que vous aviez dans ma future richesse. Vingt ans plus tard, Monsieur mon cher banquier, j'ai le plaisir de vous révéler que vous avez eu raison de me faire confiance. Mon enrichissement est aujourd'hui, après de dures épreuves dans ma vie, si grand qu'on peut le dire infini. J'ai enfin trouvé, Monsieur mon banquier, le filon de la vraie richesse. Seulement voilà, ma richesse n'est pas tout à fait du même ordre que celle attendue en général dans vos coffres : ma richesse à moi est toute intérieure !

Le manège se mit en route lentement.

- Voulez-vous préciser davantage, chère Madame ?

- Avec plaisir, Monsieur. Je vais essayer d'être le plus clair possible. Vingt ans plus tard, compte tenu de l'augmentation du coût de la vie, ma paye a plutôt eu tendance à diminuer. Quel malheur si j'avais misé dessus pour m'enrichir ! Et n'est-ce pas le malheur qui guette la plupart de vos clients, Monsieur mon banquier ? Heureusement pour moi, et pour la banque, je me suis attachée à produire une autre richesse, très personnelle, qui ne fluctue pas selon le marché boursier de New York ou de Tokyo, qui ne dépend pas des valeurs de liquidations quelconques, ni du taux d'inflation, ni des grèves, ni des régressions sociales ! Heureusement dis-je, parce qu'aujourd'hui, je n'aurais plus rien. Tandis que là, je continue à m'enrichir chaque jour, que je sois au bord du chômage ou que je ne puisse pas partir en vacances, que je lise un de ces livres qui nous montrent comment les autres

ont réussi, ou que j'écoute les profs parler de nos enfants, que mon époux regarde son foot ou que mon père me parle encore comme à une enfant de dix ans, tout vous dis-je, tout ce que je vis produit chez moi, pour surmonter chaque épreuve, un peu plus de cette richesse intérieure. Et c'est cette richesse-là que je suis venue, en bonne cliente, Monsieur mon banquier, vous proposer. Vous n'aurez jamais à vous en plaindre puisqu'elle est inépuisable. Vous pourrez vous amuser à faire toutes les erreurs possibles dans vos placements et je puis même vous dispenser de tous les relevés mensuels auxquels vous êtes contraint puisqu'il me suffit de vivre la dure vie que nous vivons en ces temps difficiles pour en augmenter le crédit. Voulez-vous miser, spéculer même dessus, Monsieur mon banquier ?...

Le manège a fait un tour sur place.

- Croyez-vous que cela soit possible ?

- Vous n'avez peut-être pas de coffres assez grands ?

- C'est cela même, chère madame, pas de coffres assez grands.

- Combien de temps vous faudra-t'il pour vous en procurer d'autres ?

- ... un mois...

- J'attendrai donc un mois, Monsieur mon banquier. Et j'espère que le manque à gagner par mon débit temporaire ne vous procurera aucune gêne.

- Nous vous ferons crédit jusque-là, chère Madame.

Comme tout cela fut simple ! Les banquiers sont des gens compréhensifs. On se trompe souvent sur leur compte. Il suffit de savoir leur parler, et surtout d'avoir de bonnes idées. Car, entre nous, qu'y a-t'il de plus alléchant que la

vraie richesse, celle qu'on met soit dans son âme, soit dans son cœur ? Pourquoi garder ces trésors en soi ? La société doit pouvoir en profiter pleinement, et lorsque tous les coffres de toutes les banques seront remplis de richesses humaines, nous verrons, j'en suis sûre, le monde plein de joie. C'est tout cela que je me disais en rentrant chez moi. J'étais d'un enthousiasme fou. J'avais envie de danser dans la rue, et je l'ai fait. Qu'y avait-il de mal à cela ? Je ne comprends pas pourquoi on m'a si vite arrêtée, mise dans un SAMU et transportée dans l'hôpital psy le plus proche. Est-ce que les médecins seraient moins compréhensifs que les banquiers de nos jours pour les gens qui ont de bonnes idées ? Moi qui connais la solution à tous les problèmes de l'humanité, est-ce que je ne pourrais me faire entendre que dans le coffre secret d'une banque ? Et dans un mois, quand tous les coffres seront mis en place pour recevoir ma richesse, que va penser mon cher banquier de ne pas me revoir ? Pensera-t'il que je lui ai fait faux bond ? Que je suis allée porter ma fortune dans une banque concurrente qui avait déjà des coffres plus grands ? Je rougis d'imaginer qu'il puisse croire à ma trahison, lui qui m'a fait confiance pendant vingt ans. Mais que puis-je faire d'autre que d'attendre ma libération ? Attendre dans cet état de frustration extrême où je ne peux que continuer à m'enrichir intérieurement un peu plus de cette épreuve difficile.

Ce que j'ai fait.

Et c'est immensément plus riche que je suis sortie un mois plus tard de cette prison hygiénique, grâce à mon banquier qui est venu me chercher. J'ai compris que toute vertu récolte ses fruits un jour et que sans vraie richesse

dans la vie, on n'intéresse personne. Gardez-vous d'accumuler de la fausse monnaie. Dans ma banque, nous prêtons sur gage de multiples qualités humaines et nous avons tellement de demandes que je vais bientôt devoir repartir vivre dans la misère de ce monde pour m'enrichir encore et toujours plus.

Il y a du vide en mémoire
De l'oubli sans vouloir
De l'oubli si rapide
qu'il disparaît avant d'être parti.

Il y a du vide en présence
En sensations
Il y a du vide en souffrance
du vide d'émotion.

Il y a du vide sans conscience
Que je remplis d'insignifiances
encombrantes
Et que j'oublie le lendemain.

Inlassablement
sur aujourd'hui et demain
les mots se mettent en rangs.
D'où viennent-ils ?
De quelle grotte secrète qui se vide ?
ils remontent comme des bulles de savoir
avant d'éclater
avec ce petit bruit sec
de l'au revoir

L'IDÉE GÉNIALE

J'étais sûre que l'avenir était là-haut. Mais je me gardais bien d'en parler autour de moi, et surtout pas à Louis qui piquait toujours les idées des autres. Ce jour-là Louis était arrivé au dépôt le visage blanc comme un linge, et les yeux tellement creusés qu'on ne voyait que deux trous noirs.

- Tu as fais la bringue, Louis ? Je lui ai demandé presque inquiète.

- Laisse tomber, c'est pas pour les filles.

Le genre de réponse tellement stupide que je haussai les épaules avec l'envie de devenir méchante. Au fond j'en avais rien à faire s'il venait de choper une saloperie de maladie mortelle, et c'est ça que j'aurais dû lui dire. Mais je venais tout juste d'avoir mon idée géniale et je ne voulais pas entrer dans une nouvelle dispute qui risquait fort de me faire perdre toute mon énergie. Il pouvait bien crever, dès demain je serais loin de toute l'équipe de représentants minables de la firme K.O.W.X. qui vendaient des stocks de chaussures ventouses pour ceux qui avaient peur de tomber, et en particulier dans toutes les résidences troisième âge de la région.

Six mois à peine que je travaillais dans la firme K.O.W.X. et j'avais déjà du mal à respirer. Il me fallait partir loin, voir large, très large même, risquer le tout pour le tout pour avoir une chance de gravir les échelons de ce monde de business surexcité. Je laissai Louis dans son état glauque et une fois tous les documents bourrés dans ma sacoche, je sortis.

C'était le jour idéal. Les nuages étaient si bas que je n'aurais aucun mal à les atteindre pour me rendre dans la station d'embarquement de l'Univers. Je me retournai deux ou trois fois pour m'assurer que je n'étais pas suivie, et même par Louis dont il fallait se méfier des ruses qu'il utilisait pour chaparder les idées des autres - on l'avait vu à l'œuvre plus d'une fois - et je gravis la montagne artisanale. Toutes les boutiques étaient ouvertes et attendaient le client. Ça circulait suffisamment sur le chemin pour que je passe inaperçue. Au sommet je pris l'échelle de bambou et je grimpai. Devant moi une vieille arthritique suffoquait à chaque pas malgré l'aide de sa petite fille qui la poussait des fesses pour mieux la faire grimper. On montait moins vite que d'habitude et ceux de derrière qui s'agglutinaient commençaient à envoyer des injures. Je les laissais dire en prenant bien soin de maintenir un espace suffisant entre la vieille, sa petite fille et moi pour qu'ils ne puissent pas lui attraper la cheville et la tirer vers en bas. Je n'aime pas les gens pressés.

Enfin nous sommes arrivés sur la plate-forme et on a pu s'asseoir dans la benne qui devait nous conduire au-dessus des nuages. La petite fille s'est assise en face de moi. Elle était maigrichonne avec les premiers boutons de puberté sur le front et des yeux qui en disaient long sur son envie de voyage. Elle me sourit et je la remerciai. Bien sûr, j'avais protégé sa grand-mère des agités qui nous entouraient, mais de là à me faire un aussi joli sourire, j'en étais sidérée. À côté, sa grand-mère reprenait peu à peu son souffle. Où allaient-elles ? Que fuyaient-elles toutes les deux avec pour tout bagage le sac à dos de la gamine même pas rempli ? Personne n'embarquait vers l'Univers juste

pour une petite balade. La benne s'éleva et je sus à cet instant que mon destin allait se tracer de façon définitive. Le voyage fut sans incident, chacun replié sur soi pour se concentrer au maximum pendant notre dessiccation temporaire et nécessaire pour alléger le poids total durant le décollage. Comme je descendais au terminus, je décidai de rester déshydratée plutôt que d'avoir à refaire la démarche rétro-verso à chaque station. J'avais l'âge où c'était sans risque. Ce n'est pas le temps que ça prenait, mais l'esprit devant faire le vide à chaque opération, je préférais m'occuper à penser à mon idée géniale qui était d'aller vendre des chaussures ventouses de la firme K.O.W.X. aux extraterrestres les plus reculés de l'Univers, qui doivent – si l'état de leurs connaissances est bien ce qu'on nous en dit – avoir la trouille de tomber dans le vide bien avant d'avoir atteint le troisième âge.

Enfin nous arrivâmes au terminus. Je retrouvai mon aspect intact et sortis doucement de mon isolement pour descendre. Je fus quelque peu surprise de voir qu'il ne restait de tous les voyageurs que la grand-mère et la petite fille qui continuait à me sourire avec tant de gentillesse que je trouvais ça un peu exagéré, et même inquiétant. La vieille avait retrouvé une allure vivace qui la faisait presque sautiller en marchant. Dehors, l'air était un peu saturé et le ciel encombré des ordures des autres planètes tournait comme il pouvait. Je m'enfilai dans la forêt grise. Encore deux heures de marche et j'atteindrais mon but...

Il y avait des buissons filasses aux feuilles ressorts qui jetaient des reflets printaniers sur les troncs des arbres super lisses. Cette planète était en avance sur le calendrier

universel. Une compensation. Les troncs gris sentaient bon la mousse sucrée et quelques amplis savamment camouflés diffusaient le plus classique des chants traditionnels de la forêt tropicale. Je cueillis par moment des brins d'oseille séchée dont je me saupoudrai les épaules pour garder une bonne odeur naturelle. J'avais pris avec moi un sac rempli de chaussures ventouses mais il me paraissait léger tant mon enthousiasme me donnait des ailes. Brusquement, je me trouvai en haut d'une falaise en polystyrène mauve. Je souris avec nostalgie. Il y avait longtemps qu'en bas le mauve n'existait plus. La forêt avait disparu. L'horizon s'étendait loin sans qu'on puisse voir s'il s'agissait d'une étendue d'eau ou d'un reflet superficiel. Dans le ciel qui gardait encore les lueurs du jour, les amas d'ordures mis en orbite tournaient inlassablement. Comme je n'avais pas pris de cartographie avec moi, je me fiais à mon instinct que j'avais en général bon, bien meilleur que celui de Louis quoiqu'il en dise.

Au premier coup d'œil il semblait y avoir des habitations tout en bas de la falaise. Une lumière rouge perçait les toits vitreux de chaque bâtisse : ce ne pouvait qu'être le Parc des indigènes de Crylandée ! À cent mètres au-dessous de moi vivaient mes futurs clients, ceux grasses à qui mon emploi dans la firme K.O.W.X. allait prendre une tournure plus appropriée à ma paresse naturelle. Un instant, l'image de Louis bavant de jalousie devant mon bureau vide m'apparut. Ça valait bien tous les efforts à entreprendre pour descendre par la falaise. À moins qu'il n'y ait un autre chemin plus accueillant. Je regardai mais ne vis rien. Soudain je me rappelai le stock de chaussures ventouses de la firme K.O.W.X. que j'avais amené. Oh combien je bénis de travailler dans cette firme et pas dans une usine de

fabrication de serrures digitales ! J'avais avec moi les chaussures idéales pour le polystyrène, et idéales pour ces indigènes qui devaient bien de temps en temps avoir envie de venir se balader en haut, dans la forêt grise...

Je pris une paire à ma pointure et commençai à descendre. Facile ! Souple ! Rapide comme une promenade au clair de lune. De temps à autre j'arrachais bien un peu de polystyrène de la falaise qui devait être d'un agrégat simplifié, mais un réglage allégé du champ magnétique devrait suffire pour parer à cet inconvénient toutefois mineur. Arrivée en bas, je sautai sur le sol en poussant un cri de plaisir, et je sentis en même temps que je m'enfonçais jusqu'au cou dans une matière molle, bulleuse et inodore. Je m'étais enlisée...

Heureusement mon cri alerta la population et je vis sortir des bâtisses rougeoyantes les habitants de Crylandée. Ils eurent tôt fait de m'entourer de cordages pour m'extraire et m'emporter dans un lieu sûr. J'appris que tout sur Crylandée était construit sur un sol rendu instable, en perpétuel remaniement moléculaire, don de nos planètes riches pour que la gent scientifique put suivre à vitesse grand V l'évolution de la matière. Eux en avaient pris leur parti, tout comme de voir leur ciel transformé en décharge universelle. Ils ne se déplaçaient qu'à l'aide de raquettes magnétiques et portaient des lunettes filtrantes ionisées.

Et les chaussures ventouse ? Comment oserais-je proposer des chaussures ventouses de la firme K.O.W.X. quand le risque pour eux n'était pas de tomber mais de s'enliser ? Je me mis à pleurer. Mes larmes mouillaient mon gilet fluorescent et je ne me rendis même pas compte de la mauvaise qualité de la peinture fluorescente qui se mit à goutter par terre. Je les sentis très inquiets de ma réaction et

après s'être consultés vivement, celui qui me paraissait être leur chef – un homme grand au regard englobant dès qu'il retirait ses lunettes – donna ce qui me sembla être un ordre. C'est alors que je vis apparaître dans l'embrasure de la porte roulante la grand-mère et sa petite fille.

Comment avaient-elles pu arriver jusqu'ici? Et avant moi malgré le raccourci de la falaise ? La petite fille me sourit et j'eus envie de la gifler. Pour sûr elle se moquait de moi. Mais quand toutes les deux s'approchèrent, je crus reconnaître un bruit qui m'était des plus familier. Une espèce de *swatch-scratch-pliuch* à chacun de leurs pas... Le bruit qui caractérisait la firme K.O.W.X. Et quand je baissai les yeux vers le dallage vitreux de la pièce, je vis avec horreur qu'elles portaient toutes les deux des raquettes ventouses de la firme K.O.W.X. !!!

- Et oui ! me dit la vieille, c'est Louis qui a tout manigancé. Il savait qu'il vous serait impossible de vous méfier de nous.

La petite fille rit bêtement.

- Comment il a su ?

- Le stock de chaussures ventouses que vous avez camouflé. C'était forcément pour aller les vendre quelque part, en douce, avec peut-être une idée géniale de nouvelle clientèle. Il a un bon réseau. Facile de savoir que c'était le seul endroit sans contrat de vente pour des chaussures ventouses. Mais je crois qu'on pourra lui dire que votre idée, géniale, n'a pas d'avenir. Et pour les raquettes, c'est déjà fait.

- Ils ont peut-être envie de se promener sur la falaise !

La vieille se mit à rire si fort que la lumière rouge de la pièce vacilla. Le chef de Crylandée eut peur et frappa dans ses mains. Alors la vieille se mit à lui parler dans sa langue

qu'elle semblait connaître parfaitement. Puis le chef se mit à rire à son tour et tous ceux qui l'accompagnaient.

- Je lui ai expliqué pour le coup de la falaise. Ils seraient tués s'ils sortaient de leur Parc Régional. Et ils préfèrent la vie à l'aventure. D'autant qu'ils sont mieux ici que chez nous.

- Comment cela ?

- On leur saccage leur planète, c'est vrai, mais en échange on les nourrit.

- Vous voulez dire qu'ils n'ont pas besoin de travailler ?

- C'est cela même. Bien sûr vous ne pouviez pas connaître leur atavisme sédentaire puisque c'est la première fois que vous vous enlisez ici. Tandis que nous qui venons y passer toutes nos vacances... Quand Louis s'est douté de votre idée, il nous a contactés.

Puis comme si la conversation ne l'intéressait plus :

- Voudriez vous profiter de notre départ pour rentrer chez vous ? Nous vous indiquerons un raccourci qui vous évitera la falaise dangereuse.

Je les ai suivies jusqu'à la forêt grise. Là, j'ai senti que je ne pourrais pas aller plus loin. Rentrer chez moi ne m'intéressait pas. Et retrouver demain matin le sourire narquois de Louis me paralysait les jambes. Une nouvelle idée géniale s'est imposée. J'ai remis mes chaussures ventouses et je suis redescendue par la falaise. J'aime les chemins dangereux. Je sais que je vais devoir m'enliser une fois encore mais j'espère que ce sera la dernière, et que le grand chef au regard englobant dès qu'il retire ses lunettes viendra me sortir de là pour m'emmener dans sa maison rougeoyante.

1,2,3,4,5
pas de mots ce matin
1,2,3,4
mon cœur se dilate
1,2,3
que vienne la joie
1,2
J'ai trop
1
faim.

1,2,3,4,5
pas de mots ce matin
1,2,3,4
des chiffres refrains
1,2,3
mis en bout de train
1,2
sans
1
fin.

INDEX

Nouvelles et dialogues :

- Stopping	p. 9
- Les gueux du Sud	p. 12
- Puzzles	p. 30
- Confort	p. 45
- Désir de Méditerranée	p. 48
- Le début des vacances	p. 52
- Témoignage	p. 59
- Disponible	p. 65
- La dernière chose	p. 73
- Séparation	p. 80
- Coupez cabèche	p. 88
- La foule aveugle	p. 95
- Troubles	p. 102
- Jalousies	p. 108
- La sieste	p. 119
- Le rond-point	p. 121
- Libellules	p. 129

- Nuages	p.159
- Le fils	p. 178
- La tour de B@b	p. 197
- Partir	p. 208
- Mon ombre	p. 215
- Poudre d'argent	p. 218
- Stations	p. 225
- Le bus	p. 244
- À votre place	p. 248
- Insecticides	p. 260
- La révolte	p. 264
- La saison des morts	p. 269
- Le trou dans le mur	p. 276
- La gifle	p. 282
- La richesse	p. 292
- L'idée géniale	p. 298

Poésies :

- Je suis dans les coins... p. 7
- Et si un jour... p. 8
- Bouche cousue... p. 44
- Je jette une bouteille... p. 47
- Les objets me tiennent... p. 69
- Avoir... p. 70
- L'automne déborde... p. 79
- Laisse aller le radeau... p. 87
- Je malaxe le doute... p. 101
- C'est un objet qui parle... p. 106
- Nouvelles conjugaisons... p. 128
- Pleure petit enfant... p. 138
- Demain... p. 139
- Les mots n'arrêtent pas... p. 140
- Enlève-moi ce masque... p. 205
- Folie ! p. 206
- Listing... p. 213
- Mon opinion... p. 214
- Juste frôlée... p. 221

- Je viens d'un quelque part... ..	p. 222
- C'était une image... ..	p. 224
- Lune translucide... ..	p. 238
- Contemplation... ..	p. 240
- Je ne sais pas... ..	p. 241
- La porte tutélaire... ..	p. 247
- Sécheresse... ..	p. 257
- D'où vient la légèreté... ..	p. 258
- Où es-tu ?	p. 263
- Le ciel est un horizon... ..	p. 268
- S'y remettre... ..	p. 280
- Rien n'apparaît... ..	p. 281
- Tant d'années... ..	p. 289
- Nourriture future... ..	p. 290
- Il y a du vide... ..	p. 297
- 1,2,3,4,5... ..	p. 305

Récréations :

- Inachevé 1	p. 28
- Flash 1	p. 43
- Inachevé 2	p. 57
- Flash 2	p. 72
- Extrait 1	p. 141
- Flash 3	p. 196
- Flash 4	p. 239
- Extrait 2	p. 254
- Flash 5	p. 291